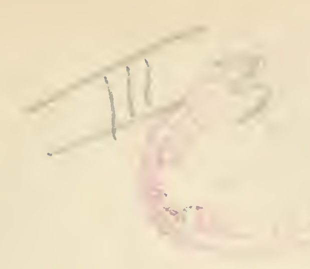

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04049 6085


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



ÉTUDES MODERNES SUR LE CHRISTIANISME

INTRODUCTION SCIENTIFIQUE

A

LA FOI CHRÉTIENNE

ÉTUDES MODERNES SUR LE CHRISTIANISME

INTRODUCTION SCIENTIFIQUE

A LA

FOI CHRÉTIENNE

PAR

UN INGÉNIEUR DE L'ÉTAT

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

4, rue Madame, & rue de Rennes, 59

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.



INTRODUCTION SCIENTIFIQUE

A

LA FOI CHRÉTIENNE

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

1. — La croyance à l'existence d'un Etre nécessaire, créateur de toutes choses, source et principe de la vie, est, en dépit des négations de quelques athées, une croyance absolument scientifique, dont la nécessité s'impose à notre raison au même titre que les principes fondamentaux de toutes les sciences.

Il est faux que la science moderne, comme on le prétend si souvent, ait démontré que Dieu n'existe pas ou que nous ne pouvons pas le connaître. Au contraire, dans le magnifique développement des sciences auquel notre siècle a assisté, rien n'est venu infirmer cette croyance, fondement de toute morale comme de toute

religion, qui seule donne une valeur à cette vie et peut nous aider à en supporter le fardeau.

Nous irons même plus loin. Nous prétendons que les procédés scientifiques peuvent s'appliquer dans toute leur rigueur à la démonstration de l'existence de Dieu, et lui donnent par là une nouvelle certitude à laquelle ne pouvaient prétendre les anciennes méthodes philosophiques, si exactes, si rigoureuses qu'elles fussent en elles-mêmes.

2. — Qu'est-ce que Dieu ?

Dieu est le principe de l'être, la source de la vie, la loi suprême et intelligente qui dirige toutes choses.

Qu'est-ce que la science ?

La science est la recherche des lois qui régissent la matière et la vie.

On voit déjà immédiatement la corrélation qui existe entre ces deux termes, Dieu, la science. Pour le chrétien et pour le savant, comme pour les philosophes et les penseurs de tous les temps, Dieu est la loi suprême d'où dérivent les lois secondaires que la science nous fait connaître, qui les coordonne et les explique.

Qu'y a-t-il de plus rationnel que cette conception de la divinité, et comment ose-t-on l'attaquer au nom de la science, quand elle est au contraire l'expression la plus haute des vérités scientifiques, quand elle en est pour ainsi dire la synthèse universelle, la formule générale embrassant l'ensemble de tous les phénomènes de l'univers et de leurs lois ?

3. — Qu'on ne dise pas que ce sont là des relations chimériques que nous inventons pour les besoins de notre cause entre Dieu et la science. Les écoles philosophiques les plus opposées au christianisme nous conduisent par des voies différentes aux mêmes conceptions. L'une, avec M. Taine, place à l'origine des choses « un axiome éternel dont le retentissement prolongé compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers, formule créatrice et immobile, éternelle, toute-puissante, qu'aucun nom n'épuise. » D'autres cherchent dans l'homme lui-même le type de cette intelligence supérieure capable d'embrasser l'universalité des faits et des lois. « Une intelligence qui, pour » un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont » la nature est animée et les situations respectives des » êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez » vaste pour soumettre à l'analyse de telles données, » embrasserait dans la même formule les mouvements » des plus grands corps de l'univers et ceux du plus » léger atome : rien ne serait incertain pour elle, » l'avenir comme le passé seraient présents à ses » yeux (1).... De même que l'astronome n'a besoin que » de donner au temps, dans les équations de la lune, » une certaine valeur négative pour savoir si, lorsque

(1) Laplace.

Cela ne saurait être vrai en tout cas que des phénomènes physiques, les phénomènes moraux ne dépendant pas uniquement des forces de la nature et de la situation des êtres qui la composent.

» Périclès s'embarquait pour Epidaure, une éclipse de
» soleil était visible au Pirée, de même cette intelli-
» gence pourrait, en discutant sa formule universelle,
» nous dire qui fut le Masque de fer, ou comment périt
» Lapérouse (1). Il lui suffirait de donner au temps dans
» sa formule une valeur infinie négative pour que le
» mystérieux état originaire des choses se dévoilât à
» ses yeux.... Une pareille intelligence saurait le
» compte des cheveux de notre tête, et pas un pas-
» sereau ne tomberait à terre à son insu (2). »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'une telle intelligence restera toujours infiniment supérieure à l'intelligence humaine, qui ne peut même pas connaître analytiquement l'action de trois molécules s'attirant suivant la loi du carré des distances (3). Mais qu'est-ce en réalité que cette intelligence transcendante que la science matérialiste se plaît à évoquer comme le type de l'intelligence humaine? Qu'est-ce que cet axiome éternel, cette formule créatrice toute-puissante, qu'est-

---

(1) Ici l'auteur tombe dans l'absurde; une formule mathématique n'a rien à voir avec les phénomènes historiques, lesquels dépendent de la volonté et de la liberté humaines.

(2) Dubois-Reymond, *Les bornes de la philosophie naturelle*, 1875, traduction de l'abbé Moigno, *Foi et Science*.

(3) On a même démontré récemment que le problème est analytiquement insoluble et qu'on ne peut le résoudre qu'approximativement dans le cas où la masse d'une des molécules est négligeable par rapport à celle des deux autres. Que serait-ce donc s'il s'agissait des millions de molécules constituant le plus simple des êtres organiques!

ce tout cela, sinon des images affaiblies de cette intelligence suprême, infinie, à laquelle nous donnons le nom de Dieu, ce Dieu pour qui le temps n'existe pas— « l'avenir comme le passé sont présents à ses yeux, » selon l'expression de Laplace — ce Dieu, « qui connaît le compte des cheveux de notre tête et ne laisse pas un passereau tomber à terre à son insu, » et dont les écoles athéistes sont ainsi forcées de reconnaître la raison d'être scientifique, et dont elles proclament malgré elles la grandeur infinie?

4. — Nous ne voulons pas nous contenter de ces aveux, si saisissants qu'ils soient. L'existence de Dieu n'est pas seulement une possibilité scientifique, une conception plus ou moins grandiose de notre esprit. C'est une vérité susceptible d'être démontrée au moyen des données les plus certaines des sciences physiques et mécaniques, et dont la démonstration peut acquérir un degré de rigueur pour le moins comparable à celle des principes fondamentaux de toutes les sciences.

C'est ce que nous nous proposons de démontrer dans les pages qui vont suivre. Nous démontrerons en même temps que tous les systèmes par lesquels nos adversaires se vantent de remplacer nos croyances sont faux et en contradiction absolue avec les principes les plus certains de la science.

5. — Cette dernière assertion peut, à première vue, paraître audacieuse. On a en effet si souvent répété

que la science moderne a définitivement condamné la religion, que ceux mêmes qui s'incrivent en faux contre cette opinion n'osent pas la retourner contre nos adversaires. On se contente de chercher péniblement un accord entre les vérités religieuses et les faits scientifiques parfois les moins prouvés, sans contester, au nom de la science, les principes sur lesquels on s'appuie pour nous combattre. En un mot, on se confine dans une attitude passive qui donne beau jeu aux doctrines athéistes.

Or, on sait qu'à la guerre le plus sûr moyen de vaincre est d'attaquer. Nous sommes assez forts pour ne pas rester cantonnés dans nos retranchements, pour ne pas nous laisser renfermer dans les ouvrages que l'on ne cesse d'élever autour de nous, et qu'il nous faut ensuite démolir à grand'peine. S'il est un seul point sur lequel la défense paraisse faiblir, nos adversaires crient aussitôt victoire et se vantent d'avoir emporté la place.

Il nous faut donc changer de tactique et prendre vigoureusement l'offensive. Il nous faut démontrer que non seulement la science ne contredit pas notre foi, mais que c'est à notre foi seule que la science donne raison, que ce sont les doctrines de nos adversaires qui sont en contradiction avec les principes et les faits scientifiques les plus précis, que ce sont elles, non les nôtres, qui sont condamnées par cette science moderne avec laquelle on prétend nous barrer le chemin.

Il nous faut démontrer que nos croyances religieuses sont, dans leurs principes, *nécessaires* au même titre que la science, c'est-à-dire qu'elles reposent sur les mêmes bases que la science et conduisent à des conséquences qui s'imposent à notre esprit au même titre qu'elle.

Sans doute l'homme ne peut pas tout savoir, et dans la religion comme dans la science elle-même, il est des questions qui ne pourront jamais être complètement élucidées.

Mais a-t-on jamais prétendu que les sciences physiques, par exemple, ne méritaient aucune créance parce que nous ne savons pas au juste ce que c'est que l'électricité, et doit-on traiter d'absurde notre système de mécânique céleste parce que nous ne savons rien de la nature de la gravitation?

Il suffit que nous soyons en possession de quelques principes certains, desquels nous puissions déduire par le raisonnement ou par l'analyse mathématique tout ce qu'il nous importe de connaître. Nous ne devons pas nous laisser arrêter par des lacunes, si considérables qu'elles soient, assurés que si nous ne pouvons pas tout savoir, il est du moins des choses sur lesquelles nous ne pouvons pas nous tromper, et qu'une fois les principes établis, les contradictions que nous rencontrons sur notre route proviennent non de la vérité elle-même, qui est une et par suite ne peut se contredire, mais de la faiblesse de notre intelligence, qui ne peut tout comprendre, ou de l'imperfec-

tion de nos connaissances, qui ne peuvent s'étendre à tout.

6. — Nous trouvons un exemple frappant de ces contradictions dans les deux sciences les plus développées et les plus exactes que nous possédions.

L'optique mathématique nous apprend que la lumière provient de vibrations d'une substance spéciale parfaitement élastique qui remplit tout l'univers visible, et dont l'analyse physique nous fait connaître jusqu'à un certain point les propriétés.

D'un autre côté, l'astronomie nous démontre avec non moins de précision qu'il n'y a pas de trace dans les espaces célestes d'un milieu matériel, si peu dense qu'il soit. Ce milieu opposerait en effet aux mouvements des planètes et des comètes une résistance qui serait certainement mise en évidence par l'observation des mouvements de notre système solaire. Or, l'analyse des plus délicats de ces mouvements, ceux de la lune et des comètes, a prouvé incontestablement que cette résistance n'existe pas (1).

Nous sommes donc en présence de deux affirmations nettement opposées :

« Il est sûr que l'espace est rempli d'une substance

---

(1) Hirn, *Constitution de l'espace céleste.*

Les mouvements des comètes, a dit également M. Faye, l'analyse de celle de Winnecke entre autres, prouvent nettement qu'il n'y a pas de milieu résistant dans l'espace. *(Comptes rendus de l'Académie des sciences, 18 nov. 1889.)*

» capable d'entrer en vibration, l'éther ; l'existence » de cette substance est, humainement parlant, certaine (1). »

« Il est sûr que l'espace céleste ne contient pas trace » d'un milieu matériel résistant (2). »

7. — C'est là une contradiction formelle, et cette contradiction est autrement grave que toutes celles que l'on a cru relever entre la science et la religion. Celles-ci, en effet, ont été facilement résolues, dès qu'on les a examinées simplement, sans parti pris, et il n'en est pas une qui puisse résister à l'examen impartial des hommes de bonne foi. Celle-là, au contraire, n'a pu trouver de solution, et n'en pourra jamais trouver dans la doctrine matérialiste, puisque, suivant cette doctrine, il n'existe pas d'autre substance que la substance matérielle sensible, et que, par suite, l'éther ne peut être que de la matière pure, impénétrable, résistante.

Que deviennent alors ces deux sciences que nous étions habitués à considérer comme les plus précises de toutes les sciences de la nature ? Dira-t-on que les principes en sont faux, et que ces sciences elles-mêmes ne méritent aucune créance ? Personne, même parmi les matérialistes les plus convaincus, n'a jamais osé

(1) Hertz, *Leçon sur les expériences de résonance électrique.* Revue scientifique.

(2) Hirn, Faye.

soutenir une thèse pareille, et l'on se contente de penser que la solution existe, quoiqu'on ne la connaisse pas (1).

8. — Il en est de la religion comme de la science. Les vérités religieuses reposent sur les mêmes bases que les vérités scientifiques, et ce que l'on accorde aux unes doit être accordé aux autres. Nous ne devons pas plus repousser les vérités religieuses parce qu'elles nous présentent des mystères, que nous ne devons repousser les vérités scientifiques parce que celles-ci nous présentent des lacunes ou des contradictions.

Il suffit que, dans la religion comme dans la science,

---

(1) Un autre grave conflit s'est élevé récemment entre la thermodynamique et la géologie. On sait que la chaleur solaire ne peut provenir que de la condensation de la masse du soleil répartie primitivement, à l'état de matière nébuleuse, dans toute l'étendue du système planétaire et même au delà. On a calculé que cette condensation n'avait pu produire au maximum que 18 millions de fois la chaleur que cet astre rayonne en un an, c'est-à-dire que l'âge du soleil ne peut pas dépasser beaucoup dix-huit ou vingt millions d'années.

Or, la plupart des géologues admettent qu'il a fallu à la terre cinq cents millions d'années pour la formation et la stratification des terrains géologiques. Qu'on double, qu'on triple, qu'on décuple même la rapidité de succession des phénomènes géologiques des époques primitives comparées aux nôtres, il n'en reste pas moins une énorme disproportion entre ce que réclament les géologues et ce que peut nous accorder la thermodynamique, d'autant plus que la terre n'a pu se détacher de la masse solaire qu'à une époque très avancée de sa condensation. (G. WOLFF, *Les hypothèses cosmogoniques*, p. 30.)

les vérités se tiennent, s'enchaînent mutuellement par des liens logiques, et qu'on soit assuré des principes sur lesquels elles reposent. Du moment que ces principes sont certains, les vérités qu'on en déduit rationnellement sont non moins certaines, et l'esprit de l'homme peut se reposer dans l'assurance qu'il suit un chemin où il ne peut pas tout voir, mais dans lequel il ne peut pas s'égarer.

9. — C'est d'après ces principes que nous avons composé le traité que nous offrons actuellement aux hommes de bonne foi, et dont des extraits importants ont paru à plusieurs reprises dans la revue des sciences *le Cosmos*.

L'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ, l'infaillibilité de l'enseignement doctrinal de l'Eglise, sont les trois fondements sur lesquels repose rationnellement tout l'édifice du christianisme. Nous devons donc nous attacher avec un soin particulier à en établir la parfaite certitude.

Nous donnons de l'existence de Dieu plusieurs démonstrations fondées sur les principes et les faits les plus certains des sciences physiques et naturelles, en suivant une marche analogue à celle de ces sciences qui sont arrivées au plus haut degré de développement. Nous démontrerons que l'existence de Dieu est une vérité scientifique au même titre que les vérités fondamentales de la science, que c'est un principe dont celle-ci ne peut pas se passer et sans le-

quel elle tombe dans la contradiction et dans l'absurde. Nous démontrerons que toutes les hypothèses que l'on peut faire pour se passer de Dieu conduisent à des résultats absolument opposés à ceux que nous fait connaître l'observation dans le domaine de la nature physique. Nous établirons en un mot que Dieu existe, et comme force suprême de laquelle dérivent toutes les forces de l'univers matériel, et comme auteur de la vie. Nous examinerons ensuite les relations de la divinité et de l'humanité, et nous arriverons par une série de raisonnements et de déductions logiques, ainsi que par l'étude rigoureuse des faits, à la démonstration de la divinité du christianisme.

Nous n'insisterons pas longuement sur les démonstrations tirées de la sublimité de la morale chrétienne, du développement extraordinaire et des triomphes surnaturels de l'Eglise. Ce sont là des arguments qui ont été souvent développés avant nous et qui ne frappent guère des esprits prévenus, pour lesquels ni la morale ni les événements historiques ne présentent le moindre caractère surnaturel. Nous nous contenterons de résumer ces démonstrations en leur donnant autant que possible une forme rigoureuse et scientifique.

Nous nous étendrons davantage sur les prophéties messianiques, qui fournissent une preuve si saisissante de la divinité du christianisme. Nous nous attacherons à en démontrer le caractère scientifique, et nous mettrons sous les yeux du lecteur les textes les plus décisifs qui se rapportent à notre sujet.

Le dernier livre est consacré à une courte étude sur les analogies scientifiques de la Rédemption, à la démonstration de la divinité de l'Eglise et à la certitude de son enseignement dogmatique. Ces deux dernières vérités se déduisent si facilement des paroles et de la divinité de Jésus, que nous ne croyons pas nécessaire d'y retenir longtemps l'attention du lecteur. Nous nous contenterons de mettre en évidence les quelques textes évangéliques qui s'y rapportent et qui établissent nettement contre les protestants la divinité et l'infaillibilité de l'Eglise. Comme nous aurons démontré par avance l'authenticité et la divinité de ces textes, nous aurons par là même établi la parfaite certitude de la foi catholique tout entière.

Nous n'entreprenons pas d'exposer l'enseignement doctrinal de l'Eglise ; outre que cet exposé a déjà été fait dans de nombreux et excellents traités, qui sont connus de tout le monde (1), nous aurions craint d'augmenter considérablement la longueur de notre ouvrage. Or, nous nous sommes imposé l'obligation d'être bref. Un ouvrage trop volumineux rebuterait certainement un grand nombre de lecteurs, ceux surtout pour lesquels nous avons spécialement écrit, et qui ne consentent à lire des traités de ce genre qu'à la condition qu'ils soient courts.

Du reste, tous les efforts de l'incrédulité s'étant con-

---

(1) Nous citerons entre autres l'*Exposition du dogme catholique* du P. Monsabré.

centrés sur ces deux points, l'existence de Dieu et la divinité de Jésus-Christ, il suffit d'en établir solidement la démonstration pour que tout le reste s'ensuive nécessairement. Les objections secondaires que l'on peut faire à l'enseignement de l'Eglise se dissiperont ensuite facilement à la lumière de ces deux vérités.

Notre livre se divise donc en trois parties bien distinctes : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise.

Nous renverrons en notes à la fin de l'ouvrage toutes les discussions, tous les développements qui ne concourent pas directement au but que nous nous sommes proposé, de manière à former, au moyen des arguments principaux, une suite ininterrompue de raisonnements.

Suscipiat Dominus hoc opusculum, ad laudem et gloriam nominis sui, utilitatem quoque nostram, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ.



LIVRE I

NÉCESSITÉ SCIENTIFIQUE DE L'EXISTENCE DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

DES HYPOTHÈSES SCIENTIFIQUES

10. — A la base de toutes les sciences physiques — de celles du moins qui sont assez développées pour qu'on puisse les saisir dans leur ensemble — se trouve un principe fondamental, une loi générale permettant d'expliquer, de coordonner tous les phénomènes qui constituent chacune de ces sciences, et parfois même d'en découvrir de nouveaux.

Nous ne voulons pas parler des axiomes particuliers aux sciences géométriques, non plus que des axiomes philosophiques. Ces sortes de vérités sont tellement inhérentes à notre raison qu'il est impossible de les discuter ni même de les mettre en doute sans ébranler par là même le principe de toutes nos connaissances et

compromettre l'usage le plus ordinaire de nos facultés intellectuelles.

Nous voulons parler seulement des hypothèses scientifiques — et nous ne prenons pas ici le mot d'hypothèse dans le sens de supposition plus ou moins vague, plus ou moins incertaine, mais dans le sens étymologique de base, de fondement — de ces hypothèses que les savants admettent comme principes généraux desquels dérivent toutes les lois secondaires, tous les phénomènes connus d'une branche déterminée de la science.

Ces hypothèses qui, le plus souvent, ne peuvent être connues en elles-mêmes ni démontrées *a priori*, n'en acquièrent pas moins un degré de certitude comparable aux principes les plus rigoureux des sciences exactes, si elles permettent d'expliquer tous les phénomènes observés, si les conséquences qu'on en déduit par l'analyse mathématique sont constamment vérifiées par l'expérience, si enfin aucune autre hypothèse ne peut expliquer de la même manière les faits observés et les lois qui les régissent.

11. — Prenons comme exemples l'optique mathématique et l'astronomie, qui sont, de toutes les sciences de la nature, celles qui sont arrivées actuellement au plus haut degré de perfection.

Tous les phénomènes que nous présente l'étude de la lumière, réflexion, réfraction, diffraction, polarisation, s'expliquent admirablement par les mouvements vibratoires d'un milieu spécial qui remplit notre atmos-

phère et qui s'étend, à travers les espaces sidéraux, dans tout l'univers visible.

C'est cet élément qu'on appelle l'éther.

On n'a jamais pu isoler l'éther ni déterminer directement ses propriétés physiques. Cependant l'existence de cet élément inconnu est le fondement d'une des parties les plus importantes et les plus avancées de la science. Cette existence permet, en effet, non seulement d'expliquer avec la dernière précision les phénomènes les plus compliqués de l'optique, mais encore d'en prédire plusieurs autres qui n'avaient jamais été observés, qui ont été découverts par la théorie et pleinement vérifiés par l'expérience. Aussi l'un des physiciens les plus remarquables de notre époque a-t-il pu dire récemment en résumant l'opinion de tout le monde savant : « La théorie du mouvement vibratoire de la lumière » est, humainement parlant, certaine, et tout ce qui en » découle est de même certain. Il est donc sûr que tout » l'espace qui nous est accessible est rempli d'une subs» tance capable d'entrer en vibrations, l'éther (1). »

On a discuté et on discutera sans doute encore longtemps sur la nature de cet éther, qui joue un rôle si considérable dans la science moderne. Est-ce un milieu matériel, mais d'une nature spéciale ou, comme on l'a longtemps appelée, *impondérable?* Est-ce seulement une sorte de poussière cosmique, débris de la nébuleuse primitive, répandue dans l'espace, d'une ténuité

(1) Hertz, *loc. cit.*

telle qu'elle ne réduit pas d'une manière sensible les prodigieuses vitesses des corps qui s'y meuvent ? N'est-ce pas plutôt, comme le veut un des penseurs les plus profonds de notre époque, une substance d'une essence inconnue, intermédiaire par exemple entre la matière et l'esprit (1) ? Nous l'ignorons et l'ignorerons peut-être toujours.

Aussi les philosophes chrétiens, auxquels on reproche de croire à l'existence d'un Dieu que personne n'a jamais vu et qui ne s'est jamais manifesté à nos sens (2), ont-ils beau jeu à répondre à leurs adversaires qu'eux-mêmes sont bien obligés d'admettre l'existence d'un élément inconnu, d'une substance qu'on n'a jamais isolée et dont la nature est si mystérieuse qu'on ne sait même pas encore si elle est ou non matérielle.

12. — L'astronomie nous offre un exemple non moins frappant de la nature et de l'utilité des hypothèses scientifiques.

On sait que les premiers astronomes de l'antiquité expliquèrent les phénomènes célestes au moyen de sphères mobiles indépendantes, tournant autour de la terre comme centre. Cette hypothèse, très simple en

---

(1) Hirn, *Analyse élémentaire de l'univers. Constitution de l'espace céleste.*

(2) Nous ne discutons pas ici les objections de nos adversaires, nous ne faisons que les résumer. Nous verrons au contraire dans le cours de cet ouvrage que Dieu peut réellement se manifester à nos sens.

apparence, ne pouvait résister à l'examen rigoureux des faits; et pour la mettre d'accord avec l'observation, on dut recourir à des combinaisons de mouvements circulaires assez compliqués, dans le détail desquels nous ne pouvons entrer ici.

Copernic, qui le premier formula nettement les lois du mouvement diurne de la terre et du mouvement de translation de toutes les planètes autour du soleil, proposa ces lois seulement à titre d'*hypothèse*. Toute vérification directe en étant alors impossible, il dut se borner à démontrer que son système rendait compte aussi bien que celui des anciens de tous les phénomènes célestes. Mais en outre ce système avait sur tous ceux qui l'avaient précédé l'avantage de la simplicité, et cet avantage seul le fit triompher d'une routine de vingt siècles, jusqu'au jour où la découverte de l'aberration et plus tard l'expérience de Foucault sur le déplacement du plan d'oscillation d'un pendule vinrent en donner une démonstration expérimentale rigoureuse.

13. — C'est qu'en effet, entre deux systèmes d'une valeur à peu près égale, c'est toujours en faveur du plus simple que se décidera la science, en vertu de ce principe qui pénètre de plus en plus les esprits modernes, que toutes les lois naturelles dérivent d'une loi supérieure une et simple dans son essence.

Or, cette simplicité scientifique, où la trouverons-nous plus que dans la notion de l'existence de Dieu,

être nécessaire, souverain créateur de toutes choses, gouvernant le monde par sa providence, c'est-à-dire par les lois qu'il a établies dès l'origine de l'univers ? Où la trouverons-nous même hors de là ? La science athée, comme nous le verrons plus loin, n'a encore pu trouver, pour remplacer cette notion, un seul système qui ne fût un tissu de contradictions et d'absurdités.

Aussi ce serait le cas de reprendre pour notre compte le mot fameux : « Dieu ne serait pas qu'il faudrait l'inventer. »

Et de fait si, par impossible, l'humanité avait vécu jusqu'à ce jour sans la notion de Dieu, si surtout cette notion n'entraînait pas avec elle des obligations morales sur lesquelles nous n'avons pas à insister ici, on verrait ces mêmes savants, qui se montrent aujourd'hui si ardents à la rejeter, la réclamer comme une nécessité scientifique primordiale et la mettre en tête de toutes leurs théories sur l'univers et la vie.

Mais revenons à nos hypothèses scientifiques.

14. — Une des plus importantes est, sans contredit, celle que nous trouvons à la base de toutes les études astronomiques modernes.

Nous voulons parler, — on l'a compris, — de la gravitation universelle.

Ce grand principe, introduit dans la science par Newton, à savoir que tous les corps s'attirent suivant une loi simple, qui est celle de la pesanteur à la surface de la terre, est admis comme le fonde-

ment de la mécanique céleste. Il est certain que cette loi, développée par l'analyse mathématique et appliquée à l'étude des mouvements des astres, a conduit à des résultats qui concordent merveilleusement avec la plupart des phénomènes connus, et a permis d'en découvrir de nouveaux, entre autres l'existence d'une planète ignorée aux confins de notre système solaire.

Cependant nous ne savons pas quelle est cette force qui se manifeste ainsi tout autour de nous à la surface de la terre comme dans les profondeurs du ciel. Nous ne savons pas de quelle manière elle agit sur les corps qui nous entourent et nous sollicite avec eux vers le centre de notre sphéroïde. A plus forte raison nous ignorons comment elle agit sur les mondes et les relie tous les uns aux autres à travers les distances incommensurables qui les séparent. Et en cela l'astronomie est moins avancée que l'optique, qui, elle du moins, a pu déterminer presque toutes les conditions du mouvement vibratoire de l'éther.

Cependant il est impossible d'admettre que la matière puisse agir sur la matière à distance, quelle que soit du reste cette distance, qu'elle soit infiniment petite pour les atomes élémentaires qui constituent les corps, ou infiniment grande pour les corps célestes, car il faudrait admettre qu'une simple molécule a l'incroyable privilège d'être omniprésente et omnipotente, de faire sentir son action à la fois sur toutes les autres molécules de l'univers, d'agir, en un mot, là où elle n'est

pas, dans une limite pour ainsi dire infinie, comme Dieu lui-même.

C'est en vain qu'on a essayé d'expliquer les phénomènes de la gravitation par les actions élémentaires d'un fluide quelconque mettant en communication mécanique les corps les plus éloignés, agissant sur eux par pression, impulsion, vibration.

Toutes ces tentatives n'ont eu d'autre résultat que de mieux mettre en lumière la différence radicale qui sépare les actions mécaniques des actions gravifiques, « celles-ci — c'est Newton lui-même qui parle — celles-» ci venant de quelque cause qui pénètre jusqu'au » centre du soleil et des planètes sans rien perdre de » son activité, et qui n'agit point suivant la grandeur » des surfaces, comme les causes mécaniques, mais » selon la quantité de matière. »

C'est là, en effet, la différence capitale à laquelle se sont heurtés jusqu'à nos jours tous les essais d'explication mécanique de la gravitation. Tous entraînent avec eux cette conséquence forcée que la gravitation devrait agir sur les corps proportionnellement à leurs surfaces, ce qui est radicalement opposé à l'expérience, puisque la gravitation agit sur les corps en raison directe non de leurs surfaces ni même de leurs volumes, mais de leur masse, c'est-à-dire de la quantité de matière qu'ils contiennent.

Nous nous trouvons donc ici en présence d'un principe qui non seulement nous est inconnu dans son essence, comme l'éther, mais qui se manifeste à nous

suivant un mode complètement inaccessible à notre raison.

Et pourtant il n'y a pas un savant de nos jours qui n'admette ce principe comme base de toutes les sciences de la nature, sans l'expliquer ni le comprendre.

15. — En résumé, de quelque côté que nous nous tournions, nous ne trouvons partout que mystères. L'homme peut connaître quelques phénomènes, découvrir quelques lois, mais les principes de toutes les sciences lui échappent. S'il peut parfois déterminer les lois qui en émanent, il ne peut jamais en reconnaître la nature, et il est obligé de s'arrêter devant des substances qu'il ne peut analyser ou des actions qu'il ne peut comprendre.

Que vient-on nous dire maintenant que la science moderne doit rejeter Dieu, parce qu'elle ne peut pas le démontrer, parce qu'il ne tombe pas sous l'action directe de ses expériences de laboratoire ! Autant vouloir que toutes les sciences rejettent les principes sur lesquels elles s'appuient, principes qu'on ne connaît pas plus que Dieu — qu'on connaît moins que Dieu — qui ne tombent pas plus que Dieu sous nos sens !

Il nous faut pourtant bien chercher, — car ce serait la solution de toutes les grandes questions qu'agite la science, — quelle est la cause suprême de toutes ces causes secondaires qui agissent autour de nous et que nous ne connaissons que partiellement, quelle est la

force primitive d'où dérivent toutes ces forces connues ou inconnues qui régissent les mouvements de la matière, depuis les molécules élémentaires des corps qui nous entourent, jusqu'aux globes immenses qui gravitent dans les espaces du ciel.

16. — De toutes les solutions qu'on nous présente, aucune, nous l'avons déjà dit, n'est plus simple ni en même temps plus rigoureuse que celle que nous offre le christianisme d'accord avec le témoignage instinctif de notre raison et le sentiment unanime du genre humain.

Qu'on lise n'importe quel exposé du christianisme, depuis la *Somme* de saint Thomas d'Aquin jusqu'au vulgaire catéchisme qu'on met entre les mains de nos enfants, le lecteur le plus prévenu, le plus incrédule, s'il a l'esprit tant soit peu scientifique, ne pourra qu'être frappé de la logique qui y règne d'un bout à l'autre, du merveilleux ensemble dans lequel tout s'enchaîne, tout découle des principes avec une rigueur qu'aucun système philosophique ou religieux n'a jamais pu et ne pourra jamais égaler.

Que pourrait-on demander de plus? S'il s'agissait seulement d'une hypothèse scientifique, tous les savants tomberaient immédiatement d'accord pour la déclarer seule possible, seule acceptable. De quel droit se montre-t-on plus exigeant pour les vérités religieuses que pour les vérités scientifiques? Puisque c'est au nom de la science qu'on prétend attaquer

la religion, que nos adversaires soient au moins conséquents avec leurs principes et qu'ils acceptent pour celle-ci les preuves qu'ils admettent pour celle-là.

Or, la méthode universellement adoptée de nos jours dans les sciences exactes consiste à procéder de l'inconnu au connu, à partir de l'inconnu en le supposant démontré, et en raisonnant de manière à tirer de ses relations avec les faits connus la preuve de son existence, sa valeur, ses propriétés. Nous ne demandons à nos adversaires que d'appliquer au problème capital de l'existence de Dieu les procédés d'investigation que nous employons en matière scientifique et qui nous conduisent à des résultats merveilleusement exacts. Nous ne leur demandons que d'admettre provisoirement comme démontrée l'existence de Dieu au même titre qu'une des hypothèses scientifiques que nous avons exposées plus haut. De même que l'on admet l'existence de l'éther sans l'avoir jamais isolé, et le principe de la gravitation sans en comprendre la nature, uniquement pour relier entre eux les phénomènes de certaines parties déterminées de la science, de même il nous est bien permis de poser en principe l'existence de Dieu pour essayer de connaître l'origine et l'ensemble des phénomènes de l'univers.

Nous avons démontré par tout ce qui précède que cette notion de l'existence de Dieu est éminemment scientifique, parce qu'elle nous offre une solution simple et précise des problèmes que nous cherchons à ré-

soudre. Cela ne nous suffit pas. Dieu n'est pas seulement une hypothèse scientifiquement admissible ; son existence est un fait que nous nous proposons de démontrer rigoureusement.

Pour cela, nous n'aurons qu'à démontrer, selon la méthode scientifique que nous avons exposée plus haut, que toutes les autres hypothèses que l'on peut faire, que l'on a faites, sur l'origine des choses, sont en contradiction manifeste avec les phénomènes connus, avec les principes les plus certains de la science, et ainsi l'existence de Dieu ne sera pas seulement possible, elle sera scientifiquement démontrée [1].

(1) Cette démonstration a paru pour la première fois dans les numéros du *Cosmos* d'avril 1889.

CHAPITRE II

LE MATÉRIALISME

---

17. — Toutes les théories qui ont été proposées depuis que l'homme existe, pour expliquer la formation de l'univers, peuvent se ramener, en dernière analyse, à deux systèmes seulement, le spiritualisme déiste ou le matérialisme athée. En dehors de ces deux systèmes radicalement opposés, il n'y a pas d'intermédiaire, il ne peut pas y en avoir.

C'est qu'en effet quand on nie Dieu, quand on ne reconnaît que ce qui tombe sous les sens, il ne reste, qu'on le veuille ou non, que la matière à laquelle on est obligé de tout rapporter, jusqu'à la pensée et la vie. Qu'on essaie de déguiser sous les sophismes ou les réticences que l'on voudra une conséquence aussi contraire au sentiment instinctif, à la conscience de l'homme, cette conséquence ne s'en impose pas moins à tout esprit logique que guide le seul amour de la vérité. Soit qu'avec l'ancien panthéisme on confonde la substance matérielle avec la substance divine, de telle

sorte que Dieu ne soit que la forme plus ou moins consciente de l'univers; soit qu'avec l'école hégélienne et les panthéistes modernes on n'admette Dieu que comme le terme des évolutions de la matière et le suprême développement de toutes choses, il faut bien partir dans tous les cas de ce principe, qu'au moins à l'origine tout était matière, et par suite reconnaître avec l'école matérialiste que « tout est matière, que tout se réduit à la matière et aux mouvements de la matière. »

Le matérialisme est donc le fondement réel de tous les systèmes non chrétiens; il a envahi tous les rangs de la société moderne, et entraîne à sa suite une multitude d'esprits relativement honnêtes, qui acceptent aveuglément ses principes sans s'inquiéter de savoir où ces principes doivent les conduire. Il ne s'arrête impuissant que là où les saines doctrines du christianisme imprègnent encore les esprits et lui opposent la barrière d'une foi solide et réfléchie.

C'est donc le spiritualisme chrétien qui reste actuellement son seul adversaire, et c'est à lui, par suite, que s'adressent tous ses coups. Au fond, c'est le matérialisme seul qui inspire toutes les mesures dont ont à souffrir les croyances qui nous sont chères, c'est lui qui suscite toutes ces publications irréligieuses par lesquelles on essaie d'arracher au peuple les principes chrétiens qui font son bonheur et sa force; c'est lui, par suite, qui est responsable de cette progression du mal que les publicistes constatent avec effroi sans prévoir comment on pourra l'arrêter.

18. — Il est évident, en effet, que si, comme le veulent nos adversaires, tout se réduit à des combinaisons et à des mouvements de la matière, non seulement dans l'univers physique, mais dans le monde de la pensée et de la vie; si toutes nos actions et notre volonté elle-même ne sont que les résultantes des mouvements des molécules élémentaires qui constituent nos corps (1); si, comme on l'a dit, la vertu et le vice ne sont que des produits de la nature comme « le vitriol et le sucre, » il est évident, dis-je, qu'il n'y a ni libre arbitre ni responsabilité morale, que tout est permis, que tout est licite, qu'il n'y a ni bien ni mal, ni conscience ni vie future, et que l'homme serait bien bête ou bien fou de se gêner en quoi que ce soit dans ses passions ou ses instincts.

Cela est tellement évident qu'il n'y a pas besoin de plus longue démonstration pour le prouver : le matérialisme est, qu'il le veuille ou non, la négation de toute morale, non moins que de toute religion.

On pourrait s'étonner à bon droit qu'une telle doctrine, aussi méprisable par ses conséquences, jouisse à notre époque d'une pareille vogue, même dans les

(1) Le cerveau sécrète la pensée comme les reins sécrètent l'urine. (Ch. VOGT.)

Le cerveau digère les pensées comme l'estomac digère les aliments. (CABANIS.)

La pensée est un mouvement de la matière. (MOLESCHOTT.)

La matière dans son ensemble est la mère d'où tout provient et où tout retournera; nous devons tôt ou tard perdre notre personnalité dans la masse commune du monde. (BUCHNER.)

classes instruites de la société, si l'on ne savait qu'elle se donne partout comme le dernier mot de la science moderne; cette seule prétention suffit pour la faire accepter sans examen.

Hâtons-nous de dire qu'il n'en est rien : non seulement la doctrine matérialiste n'est pas l'expression exacte de la science moderne, mais cette même science la condamne expressément dans son principe et dans toutes ses conséquences. C'est le but du présent chapitre de le démontrer.

19. — « Tout est matière, tout se réduit à des mou» vements de la matière, » tel est, avons-nous dit, l'axiome fondamental de la doctrine matérialiste. C'est en deux mots la doctrine même d'Epicure, telle qu'elle a été exposée avec une rude et singulière éloquence par le vieux Lucrèce dans son poème : *De natura rerum* : des atomes en mouvement qui se choquent, qui s'accrochent et qui, par leurs rencontres, finissent par former des combinaisons multiples d'où sont sorties toutes choses. On lui a seulement donné une forme un peu plus scientifique, disons mieux, un peu plus compliquée. On a renoncé, par exemple, aux aspérités ou aux crochets dont Lucrèce ornait ses atomes, et on les a remplacés par des attractions occultes qu'on ne connaît pas et qui n'expliquent rien. Le fond de la doctrine est identique (1).

---

(1) « Avec tous les philosophes et les savants dont Lucrèce fut le

20. — Une simple remarque tout d'abord : n'est-il pas singulier de voir nos modernes matérialistes, qui se réclament si souvent des progrès de la science, réduits à se contenter encore de l'exposé scientifique du vieux poète latin ? Lorsque depuis deux mille ans l'homme a fait tant de découvertes dans toutes les branches de la science, quand il a exploré avec tant de succès toutes les parties accessibles du domaine de la nature, quand il a inventé ces merveilleux instruments d'investigation scientifique qui s'appellent le calcul différentiel et intégral, quand il s'est élevé jusqu'à la connaissance analytique des mouvements des mondes qui nous entourent, on ne trouve rien de mieux à nous offrir sur l'origine des choses que les théories enfantines des sophistes de la Grèce et de Rome ! On ose encore nous parler de Lucrèce après Descartes, Leibnitz et Newton !

C'est qu'en effet je cherche en vain parmi les savants de notre époque un seul qui ait pu appliquer l'analyse mathématique au principe matérialiste, un seul qui ait

---

glorieux ancêtre, disait récemment un matérialiste français, nous considérons la matière comme formée d'atomes qui s'attirent et se repoussent dans un mouvement éternel. La matière n'a jamais existé sans mouvement, le mouvement est aussi ancien que la matière. Quant aux atomes, nous les voyons se combinant, s'agençant, se réunissant et s'associant pour former tous les corps, et par la lutte de leurs attractions produisant tous les mouvements, ceux des particules les plus minimes comme ceux des astres innombrables qui circulent dans les espaces célestes infinis. » (De Lanessan, Buffon et Darwin. *Revue scientifique*, 30 mars 1889.)

résolu par les seuls mouvements des atomes le moindre problème relatif à l'origine des choses dans l'ordre physique, à plus forte raison dans l'ordre physiologique et moral.

Or, une doctrine ne peut être acceptée pour vraie que si elle permet de résoudre les problèmes qu'elle soulève. et dans le cas qui nous occupe, ces problèmes seraient certainement résolubles si, comme le prétend la doctrine matérialiste, tout doit se réduire à des mouvements d'atomes uniquement soumis aux lois de la mécanique.

Est-il besoin de dire que nous en sommes encore à attendre une théorie analytique du matérialisme ?

Nous pourrions donc passer outre et déclarer purement et simplement cette doctrine irrecevable au nom de la science ; mais il nous est aussi facile de la réfuter directement et de saper par la base les principes sur lesquels elle prétend édifier toutes ses théories.

21. — D'abord, qu'est-ce que la matière ?

On serait tenté volontiers de définir la matière : le contraire de l'esprit. Ce n'est pas là un cercle vicieux, comme on pourrait le croire, car il est certainement plus facile de concevoir l'esprit en tant que substance, que la matière dans son essence. Mais puisque nous avons précisément à réfuter ceux de nos adversaires qui nient l'existence de l'esprit, une telle définition ne saurait nous convenir.

Quant à chercher ce qu'est la matière en elle-même,

nous n'y pouvons songer. Nous ne la connaissons que par ses propriétés extérieures, celles qui tombent sous nos sens, et quand nous voulons aller plus loin, notre intelligence se refuse à nous suivre.

Du reste, une telle recherche est absolument inutile aux démonstrations que nous avons en vue. Nous nous contenterons de définir la matière au point de vue mécanique, en disant que c'est l'ensemble des molécules élémentaires qui constituent tous les corps.

Cette définition suppose que tous les corps sont composés de molécules. On sait, en effet, que tous peuvent être divisés en parties de plus en plus petites ; cette divisibilité n'a de limite que la perfection des appareils mécaniques qui servent à l'obtenir.

On peut se demander — mais ceci n'intéresse plus notre définition — si cette divisibilité a une limite ou non. Cette question a été bien souvent agitée, et elle divise encore les écoles philosophiques et scientifiques.

Il est évident cependant que si les particules que nous considérons sont des solides continus, quelque petites que soient leurs dimensions, ils sont toujours divisibles par la pensée en particules de plus en plus petites. Mais si loin qu'on pousse cette division, on ne saurait jamais arriver jusqu'à la cessation de la matière, jusqu'au néant, pas plus qu'en divisant un nombre par deux on ne peut arriver à zéro, pas plus qu'en ajoutant un nombre à un autre, on n'arrive à l'infini.

Dans les sciences physiques et mécaniques, on est obligé de supposer que cette divisibilité a une limite

effective que l'on appelle l'atome ; cette limite n'est fixée que par une condition : à savoir que les dimensions des atomes soient très petites par rapport aux distances qui les séparent les uns des autres.

Sans doute on peut concevoir par la pensée que l'atome, si petit qu'il soit, est encore divisible en parties plus petites, mais cela ne sert à rien au point de vue scientifique ; il suffit que l'atome auquel on s'arrête constitue un tout homogène, impénétrable, résistant.

Cette conception de l'atome scientifique est vérifiée par les conséquences qu'on en déduit dans toutes les branches des sciences physiques et mécaniques [1]. Mais fût-elle inexacte, du moment que les matérialistes l'admettent comme le fondement de toutes leurs théories, nous aurions encore le droit de nous en servir dans les démonstrations qui vont suivre.

22. — De quelque manière que l'on conçoive l'organisation de la matière, il est un principe que tout le monde admet sans conteste, car il est le fondement des sciences physiques et mécaniques, c'est que la matière est essentiellement inerte, c'est-à-dire qu'elle

---

(1) La découverte des équivalents chimiques, la découverte de ce fait capital qu'un même corps chimiquement défini se combine toujours suivant un même poids ou un multiple de ce poids avec d'autres corps, cette découverte, dis-je, a pour conséquence forcée l'existence d'unités indivises, d'atomes matériels limités.... L'existence d'un volume atomique immuable, quel qu'il soit d'ailleurs en lui-même et comme valeur absolue, est hors de doute aujourd'hui. (Hirn, *Constitution de l'espace céleste*, p. 27 et 28.)

ne possède pas en elle-même la cause de son mouvement. C'est ce que l'on appelle le principe de l'inertie.

Or, nous savons avec une entière certitude qu'à l'origine de l'univers la matière était animée de mouvements de translation et de rotation, desquels sont sortis par des effets purement mécaniques les mondes tels que nous les voyons actuellement. Autrement dit, la matière se mouvait; et puisque, en vertu du principe de l'inertie, elle n'a pas en elle-même la cause de son mouvement, il en résulte qu'il existe en dehors d'elle une cause qui la faisait se mouvoir.

Il est non moins évident que la matière est essentiellement inintelligente, qu'elle n'a en elle aucune volonté propre; cette intelligence et cette volonté ne pourraient se manifester que par le mouvement. Or, nous venons de voir que la matière ne se meut pas par elle-même, donc elle est inintelligente.

Du reste, s'il n'en était pas ainsi, si la matière était réellement intelligente, il faudrait renoncer à appliquer les mathématiques à l'étude des phénomènes et des lois de la nature. Comment pourrait-on, en effet, soumettre au calcul une seule des questions qui en dépendent, si l'on admettait, par exemple, qu'une particule de matière peut se soustraire à l'action de la pesanteur ou aux mouvements de la masse dont elle fait partie, qu'une molécule d'éther peut, par une volonté propre, résister aux mouvements vibratoires qui la sollicitent?

En résumé, toute la science moderne est fondée sur ce principe, indiscutable et pleinement confirmé par

l'expérience, que la matière est essentiellement inerte et inintelligente.

C'est donc avec des atomes absolument inconscients, que nous devons chercher à expliquer la formation de l'univers tel que nous le trouvons actuellement constitué.

23. — Ici, nous ferons à nos adversaires une objection capitale.

— Pourquoi, dans votre système, la matière se meut-elle ?

— Question oiseuse, nous répondent-ils. Les atomes se meuvent parce qu'ils doivent se mouvoir, parce que le mouvement est dans l'essence de la matière, qu'on ne conçoit pas la matière sans mouvement, pas plus que le mouvement sans matière (1).

— Mais alors vous admettez donc qu'il y a autre chose que la matière, que la matière n'existe pas seule, car le mouvement n'est pas la même chose que la matière. Sans doute, nous ne savons pas quelle est l'essence du mouvement, pas plus que nous ne savons quelle est l'essence de la matière. Mais il est certain qu'un corps qui se meut, même d'un mouvement relatif par rapport à un autre corps, doit différer de celui-ci par quelque chose que nous ne connaissons pas, mais qui n'en doit pas moins exister (2).

(1) De Lanessan, *loc. cit.*, p. 31.
(2) Hirn.

Notre esprit fait une différence si nette entre les deux notions de matière et de mouvement, que c'est lui faire violence de supposer que ces deux choses ne peuvent être séparées. Il en est de la distinction du mouvement et de la matière comme du principe de causalité. La raison humaine se refuse à admettre qu'un corps ne puisse pas ne pas se mouvoir, de même qu'elle se refuse à admettre qu'un corps puisse se mouvoir sans cause. Et en effet la mécanique, pleinement d'accord avec les exigences de notre raison, établit comme un axiome fondamental qu'un corps ne peut se mouvoir sans une cause spéciale appelée *force*. Sans rechercher ici quelle est la nature et l'origine de la force, ce que nous ferons plus loin, nous devons dire dès maintenant qu'en mécanique on considère la force comme une entité spéciale qu'on soumet séparément au calcul, et qu'on distingue expressément de la masse sur laquelle elle agit.

Il en résulte que, contrairement à l'assertion fondamentale du matérialisme, la matière ne se meut pas sans cause, et que par suite le mouvement n'est pas inséparable de la matière.

24. — Bien plus, nous allons voir que, même dans la doctrine matérialiste, le repos absolu doit exister, de sorte que cette doctrine, étant en contradiction avec ses propres principes, sera par là même convaincue de fausseté.

Nous considérons l'univers comme composé d'a-

tomes en nombre incalculable; ces atomes sont agrégés en masses de plus en plus considérables, et ces masses elles-mêmes sont animées de vitesses déterminées, dans des directions également déterminées. S'il arrive qu'une de ces masses soit animée, pour une cause ou pour une autre, d'une vitesse précisément égale et contraire à la résultante de tous les mouvements qui animent les autres masses auxquelles elle est agrégée, elle sera alors en repos dans l'ensemble de l'univers, et ce repos sera non un repos relatif, mais un repos absolu.

Supposons par exemple que nous puissions composer tous les mouvements qui sollicitent un point quelconque de notre planète : mouvement de rotation autour de l'axe des pôles, mouvement de translation autour du soleil, mouvement de précession, de nutation, mouvement de translation du système solaire lui-même dans l'univers sidéral, et que nous obtenions ainsi une vitesse résultante de P mètres par seconde dans un azimut déterminé A, résultante faisant dans ce plan un angle déterminé Z avec le zénith. Nous pouvons très bien imaginer qu'on puisse en ce point lancer un boulet de canon dans la direction exactement opposée à celle que nous avons précédemment déterminée, avec une vitesse précisément égale à celle que l'on aurait obtenue pour la résultante cherchée. Le centre de gravité de ce boulet serait réellement immobile, au moment de sa sortie du canon, dans l'ensemble de l'univers.

Le fait, nous dira-t-on, est pratiquement impossible. Soit, mais il suffit qu'il soit théoriquement possible, pour que nous puissions dire sans hésitation : Le mouvement n'est pas inhérent à la matière, puisque celle-ci *peut* être en repos absolu.

Nous pouvons même aller plus loin.

Examinons l'univers à son origine dans la théorie matérialiste.

Il est uniquement composé de molécules égales, indépendantes, se mouvant dans toutes les directions ; chacune de ces molécules n'a alors qu'une vitesse propre ; par suite, quand deux d'entre elles se rencontrent, leurs vitesses s'annulent. Même en admettant qu'elles puissent rebondir sous l'action de l'élasticité, leurs vitesses changeant de signe doivent préalablement passer par zéro, c'est-à-dire que de toutes manières ces molécules doivent rester, au moins pendant un temps très court, au repos absolu. Ainsi, dans la doctrine atomique elle même, la seule qu'admette le matérialisme, le repos absolu existe, et par suite le mouvement n'est pas inhérent à la matière.

25. — Il en est de même si nous considérons non plus ce qui se passait à l'origine des choses, mais ce qui se passe actuellement sous nos yeux. En effet, l'univers, dans son ensemble, comprend une série de mouvements qui s'enchaînent les uns aux autres d'une manière régulière dans des orbes parfaitement définis ; il est donc légitime d'admettre qu'il y a un centre à ces mou-

vements, si compliqués qu'ils nous paraissent, et, par suite, qu'il y a un point dans l'univers qui est au repos absolu.

Du reste, la mécanique nous apprend qu'un mouvement quelconque peut toujours se décomposer en une translation dans une direction déterminée et une rotation autour d'un axe que l'on appelle l'axe instantané de rotation, dont la position peut, du reste, varier d'une manière quelconque avec le temps.

Quels que soient donc les mouvements variés qui animent les différentes parties de l'univers, nous devons admettre, avec la mécanique rationnelle, que tous ces mouvements se décomposent constamment en deux autres, dont l'un est une rotation autour d'un axe dont la position est à chaque instant parfaitement déterminée dans l'espace. Il en résulte donc qu'il y a constamment une infinité de points — ce sont les points situés sur l'axe instantané de rotation — qui restent absolument immobiles dans l'univers.

Ainsi, de toutes manières, nous voyons que le mouvement n'est pas inhérent à la matière, et que non seulement la matière *peut*, mais qu'elle *doit* être nécessairement immobile à tout moment dans une partie de l'univers matériel.

26. — Mais alors, puisque le mouvement n'est pas inhérent à la matière, c'est que la matière n'a pas en elle-même la cause de son mouvement, et ce que nous avons déjà établi à propos du principe de l'inertie

s'impose maintenant à nous avec une nouvelle et plus éclatante certitude, à savoir, qu'il y a une cause aux mouvements de la matière, et cette cause, n'étant pas en elle, est en dehors d'elle, et est par suite immatérielle.

C'est cette cause que nous nommons Dieu, et c'est la mécanique elle-même qui nous en démontre l'absolue nécessité.

27. — Nous pourrions nous contenter de cette première et décisive réfutation du matérialisme qui nous a conduits à une démonstration scientifique de l'existence de Dieu. Nous préférons continuer notre examen et prouver maintenant l'absurdité des conséquences auxquelles doit aboutir le matérialisme.

Les atomes, prétend-il, ont commencé par se mouvoir de toute éternité dans des directions quelconques.

Ce sont les seules rencontres de ces atomes qui, en déterminant des combinaisons multiples, ont produit l'univers tel qu'il existe actuellement.

Cette hypothèse — on en a fait bien souvent la remarque — consiste à admettre qu'en jetant en l'air un certain nombre de fois des caractères d'imprimerie en quantité suffisante, on arriverait à produire l'Iliade ou l'Enéide. Il est évident, en effet, qu'il n'y a pas plus de raison pour soutenir que l'univers s'est fait par le hasard des rencontres d'atomes que pour prétendre que ces deux chefs-d'œuvre se sont composés d'eux-mêmes sans le concours d'aucune intelligence.

Mais une telle objection n'est pas faite pour embarrasser nos adversaires : « Nous disposons, disent-ils, de l'infini en temps. » « Tout arrive, disait récemment l'un d'eux, et le nombre infini des coups fait que des buts atteints par hasard paraissent atteints par volonté (1). »

Mais non, tout n'arrive pas, et les mathématiques elles-mêmes vont nous prouver que le nombre infini des coups — ou des rencontres — ne permet pas de tout expliquer comme vous l'affirmez si légèrement.

Le nombre des combinaisons — des arrangements, comme on les appelle en mathématiques — que l'on peut effectuer avec des objets quelconques mis les uns à côté des autres croît dans des proportions considérables avec le nombre de ces objets. Celui des combinaisons que l'on peut obtenir seulement avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet dépasse déjà tout ce que nous pouvons imaginer. Il est supérieur à l'unité suivie de vingt-quatre zéros. Si nous admettons que ces combinaisons soient produites par le hasard, la probabilité pour que l'une d'elles sorte de préférence aux autres est égale au quotient de l'unité par ce nombre démesurément grand. C'est donc un nombre d'une petitesse inouïe.

Si nous considérons deux séries d'éléments analogues, par exemple deux alphabets, et que nous demandions au hasard de produire en même temps avec chacun

---

(1) Renan, *Examen de conscience philosophique.*

de ces alphabets une combinaison déterminée, la probabilité pour que ces deux combinaisons réussissent en même temps sera le produit des deux nombres représentant chacune des probabilités prises séparément ; ce sera donc le produit de deux nombres infiniment petits, ou, selon le langage mathématique, un infiniment petit d'un ordre supérieur au précédent.

Appliquons ce qui précède à la doctrine matérialiste. Tout s'est produit, dites-vous, par des rencontres et des combinaisons d'atomes. Considérons le plus infime des êtres organisés, une cellule, une *monère* quelconque. Le nombre des atomes qui entrent dans la composition de cette cellule, de cette *monère*, est certainement considérable, plusieurs milliers, des millions peut-être. Le nombre des combinaisons que peuvent effectuer ces milliers ou ces millions d'atomes ne peut pas s'exprimer. Il dépasse tout ce que notre intelligence peut concevoir. La probabilité pour que la combinaison qui forme la cellule considérée ait réussi plutôt qu'une autre est donc déjà tellement petite qu'on pourrait la considérer en fait comme mathématiquement nulle.

Nous allons démontrer qu'il en est réellement ainsi. On ne peut admettre, en effet, que la nature ait eu à sa disposition un nombre infini de coups, car il faudrait supposer qu'après chaque combinaison qui n'était pas la nôtre, les atomes se fussent d'eux-mêmes séparés en vue d'essayer de nouvelles rencontres. Qui ne voit l'absurdité de pareilles conceptions ? Car pour-

quoi les molécules se seraient-elles séparées après avoir adhéré dans une première combinaison? Que si l'on prétend que la combinaison que nous considérons actuellement est précisément celle qui a réussi la première fois, nous ferons remarquer, avec le P. Carbonelle (1), que les combinaisons d'atomes engagées dans les cellules vivantes sont des combinaisons éminemment instables, qui se désagrègent d'elles-mêmes dès que la vie cesse de les animer, combinaisons tellement compliquées, tellement extraordinaires, que l'homme avec tout son génie, avec les merveilleux instruments qu'il a à son service, n'a pu jusqu'à présent en réussir une seule. Et l'on voudrait que le hasard l'ait réussie du premier coup, non pas une fois, mais pour chacun des millions d'êtres vivants qui constituent l'univers animé?

De pareilles assertions ne se discutent même pas, elles se réfutent d'elles-mêmes (2).

Du reste, nos adversaires n'ont même pas, comme ils le prétendent, l'infini en temps à leur disposition. Car la géologie nous enseigne que le globe terrestre était encore à l'état igné à une époque relativement rapprochée de nous, et la vie n'y est devenue possible que depuis une période qui n'embrasse encore que quelques milliers d'années. Et cet espace de temps, quelque grand qu'il soit en lui-même, quelle que soit la rapidité avec

---

(1) *Confins de la science et de la philosophie.*

(2) *Quod gratis asseritur gratis negatur,* dit avec raison M. Renan. *(Examen de conscience philosophique.)*

laquelle ont pu se faire et se défaire les combinaisons d'atomes, n'est rien relativement au nombre effrayant, inouï, de combinaisons possibles avec les millions d'atomes qui constituent une cellule.

Que serait-ce donc si, au lieu d'une seule cellule, nous considérions les millions, les milliards de cellules analogues qui ont apparu à peu près simultanément, dès que la vie est devenue possible sur la terre? La probabilité pour que des atomes aveugles et inconscients aient produit à eux seuls toutes ces combinaisons est le produit de toutes les probabilités afférentes à chaque cellule prise séparément, c'est-à-dire d'une infinité de quantités infiniment petites. Nous avons donc le droit de dire que cette probabilité est rigoureusement nulle.

Le résultat serait le même, si, au lieu des cellules simples, nous considérions toutes les combinaisons dans lesquelles ces cellules sont elles-mêmes engagées et qui forment tous les êtres vivants, végétaux et animaux.

Le nombre de ces combinaisons étant pour ainsi dire infini (rappelons que les vingt-quatre lettres de l'alphabet seules donnent lieu à un nombre de combinaisons qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer) et le temps pendant lequel elles ont pu se développer étant forcément limité, nous pouvons affirmer que le hasard seul n'a pu les former; il y a là une impossibilité absolue que le bon sens seul pouvait nous faire prévoir et que les mathématiques confirment d'une manière décisive.

28. — Examinons maintenant le matérialisme au point de vue des idées cosmogoniques et astronomiques modernes. Les systèmes de cosmogonie qui ont paru depuis le dix-septième siècle jusqu'à ce jour s'appuient tous sur des conceptions absolument différentes de celles des matérialistes touchant l'organisation primitive de la matière. Au lieu de ces chocs désordonnés d'atomes auxquels nos adversaires veulent primitivement tout rapporter, ces systèmes supposent tous, à l'origine des choses, un certain ordre, un mouvement régulier et déterminé de la masse matérielle.

Descartes, qui le premier a conçu le monde comme un système mécanique régi par des lois invariables, admettait que la matière avait été primitivement disséminée par Dieu en masses distinctes animées de mouvements en sens divers, avec des vitesses variables, Dieu conservant la quantité de mouvement répartie dans la totalité de l'univers de la même manière qu'il l'a créée, par sa seule volonté (1).

Newton se donnait même le mouvement circulaire des planètes qu'il supposait émané directement de Dieu.

Laplace, dans sa célèbre *Exposition du système du monde*, qui a été considérée pendant toute la durée de ce siècle comme la synthèse la plus élevée des sciences modernes, Laplace suppose la matière originelle à l'état incandescent et animée tout entière d'un mouvement de rotation autour d'un axe central.

---

(1) Faye, *Sur l'origine du monde.*

Enfin, dans son bel ouvrage *Sur l'origine du monde*, M. Faye, recherchant quel a été le mode de formation mécanique de l'univers compatible avec l'état actuel de l'astronomie, part d'une hypothèse encore plus compliquée : il suppose la matière primitive disséminée en grands lambeaux, animés chacun d'un double mouvement de translation très rapide et de giration très lente.

29. — De plus, en partant de la classification des étoiles d'après leurs couleurs, et de leur constitution telle qu'elle nous est révélée par l'analyse spectroscopique, l'éminent astronome a démontré que la formation de tous les astres remonte à peu près à une même époque cosmique (1). Ce fait seul suffit pour condamner toutes les théories matérialistes ou panthéistes d'après lesquelles les mondes ont dû se former à des époques quelconques dans la série indéfinie des temps.

Ainsi les systèmes cosmogoniques, qui représentent la synthèse générale des sciences, s'appuient tous sur

(1) La proportion des étoiles blanches ou légèrement jaunâtres est de 95 pour 100 ; celle des étoiles rouges et variables voisines de la phase d'extinction est de 5 pour 100. Ces astres étant, non pas égaux sans doute, mais peu près du même ordre de grandeur et n'étant dotés que d'une proportion de chaleur limitée, doivent être à peu près contemporains. Je veux dire que leur formation remonte à une même époque, en prenant ce mot dans un sens très large; car s'ils s'étaient formés à des dates quelconques, dans la suite infinie des temps, nous aurions certainement des proportions toutes différentes d'étoiles en pleine activité et d'étoiles sur leur déclin. (FAYE, *Sur l'origine du monde*, p. 253-254.)

des principes complètement opposés à ceux du matérialisme. Tous admettent implicitement ou explicitement qu'une intelligence suprême a coordonné la matière et lui a imprimé les mouvements d'ensemble nécessaires à l'explication mécanique de la formation du monde. Tous sont donc en désaccord absolu avec la doctrine matérialiste, et par suite nous pouvons dès maintenant considérer celle-ci comme fausse.

Il ne nous reste plus. pour achever cette discussion, qu'à montrer à quoi peut bien aboutir, en dernière analyse, la théorie matérialiste des rencontres et des combinaisons d'atomes.

30. — Considérons deux atomes qui se déplacent avec des vitesses égales et contraires, suivant une même ligne droite. Ces deux atomes se choqueront, et comme ils sont dénués de toute élasticité, ils resteront immobiles après le choc.

Nous disons que ces atomes sont dénués de toute élasticité, car nous sommes ici en présence de la matière primitive, qui, d'après la doctrine matérialiste, n'a d'autre propriété que le mouvement. D'après cette doctrine, en effet, la force n'existe pas en tant qu'entité réelle, elle résulte seulement des mouvements connus ou inconnus de la matière. Les deux atomes primordiaux que nous considérons n'ont donc en eux-mêmes, dans l'hypothèse que nous étudions, ni force particulière ni mouvements intimes qui puissent expliquer le jeu de l'élasticité. Par suite, après le choc ils resteront

éternellement réunis et immobiles, si rien ne vient les déranger de leur nouvelle situation.

Supposons maintenant qu'un troisième atome vienne à les choquer, ils se mettront en mouvement avec une vitesse plus petite que celle de l'atome choquant, jusqu'à ce qu'un autre atome venant en sens inverse réduise cette vitesse à zéro (1), et il en sera ainsi indéfiniment, la masse augmentant d'un atome à chaque choc, et la vitesse résultante oscillant entre zéro et une vitesse de plus en plus petite.

Nous supposons dans ce qui précède que les vitesses des deux masses choquante et choquée sont dirigées en sens contraire : il est clair que ce n'est pas là le cas général, et que ces vitesses pourraient être dirigées dans tous les sens ; mais cela ne modifie qu'en un seul point le raisonnement que nous venons de faire : les deux masses choquante et choquée ne seront généralement pas ramenées au repos, elles conserveront toujours une vitesse plus ou moins grande, mais comme cette vitesse provient de chocs se produisant dans tous les sens, elle ne pourra jamais atteindre une grande valeur ; à mesure que la masse d'atomes agrégés deviendra plus grande, le nombre d'atomes qu'elle rencontrera dans chaque direction deviendra de

(1) Soient M et m les deux masses choquante et choquée, soient V et v leurs vitesses, la vitesse résultant du choc est $U = \frac{MV + mv}{M + m}$ Dans le cas de deux molécules en repos choquées par une troisième. $M = 2m$, $V = o$, par suite $u = \frac{v}{3}$. Après le choc d'une quatrième molécule animée d'une vitesse $v' = -v$, on a $u = o$.

plus en plus grand, et la vitesse résultante deviendra de plus en plus petite (1).

Le même phénomène se présentant dans toutes les parties de la masse primitive, nous aurons une quantité indéfinie de masses inégales, animées de vitesses quelconques, mais homogènes et composées d'atomes juxtaposés et immobiles les uns par rapport aux autres.

Il est inutile de dire que ce résultat, en particulier l'homogénéité et la juxtaposition des molécules composant chaque corps, ne ressemble en rien à ce que nous fournit l'observation même la plus élémentaire de l'univers.

Nous avons supposé les vitesses des atomes égales. Rien ne peut faire admettre une hypothèse différente, car dans la théorie que nous examinons, le mouvement étant inhérent à la matière, les vitesses doivent être égales dans des atomes égaux. Mais le raisonnement et les conclusions seraient identiquement les mêmes avec des vitesses inégales, car nous avons déjà supposé que les directions étaient quelconques, ce qui nous donne pour les composantes des vitesses des valeurs également quelconques. Il en serait de même pour des

---

(1) En réalité le phénomène pourrait être plus complexe que nous ne l'indiquons ici, car le choc peut avoir pour effet d'imprimer à la masse choquante une rotation en même temps qu'une translation. Mais en vertu d'un théorème de Poinsot sur les chocs des corps durs en rotation, ces rotations n'auraient d'autre effet que d'empêcher toute nouvelle adhérence des atomes, la rotation agissant dans ce cas comme l'élasticité, ce qui nous conduit au cas que nous étudierons plus loin (§ 38).

atomes doués de masses inégales, puisque nous avons admis qu'après la première rencontre les masses choquante et choquée n'étaient plus égales.

Nous avons supposé, dans tout ce qui précède, que les atomes en se rencontrant adhéraient les uns aux autres, de manière à ne plus se séparer. Or, il est impossible de supposer que ces atomes s'encastrent les uns dans les autres ; tout au plus pourrait-on admettre une légère adhérence provenant des aspérités de leur surface ou de l'irrégularité de leur forme ; mais cette dernière hypothèse même n'est guère admissible, et la plupart des physiciens modernes admettent que les atomes sont simplement juxtaposés sans adhérence et entraînés ensemble dans un mouvement commun, absolument comme les molécules fluides dans une veine liquide en mouvement.

Si nous reprenons, en conséquence, nos raisonnements précédents, nous voyons que tout atome venant choquer une réunion de deux autres atomes préalablement réunis par un premier choc ne fera que les séparer, s'il les rencontre dans une direction autre que celle qui joint leurs centres, et nous serons ainsi toujours ramenés au cas de trois atomes en mouvement, que seule la rencontre d'un quatrième atome venant en sens inverse ramènera au repos (1). La masse que forment ces quatre atomes ne

(1) Si la rencontre avait lieu perpendiculairement à la ligne des centres et au point de contact, le choc agirait à la fois sur les

pourra s'augmenter que dans le sens de la longueur, et ainsi nous serions amenés à concevoir l'univers comme un agrégat de files moléculaires oscillant dans le sens de leur longueur, se désagrégeant sous l'action des molécules qui les rencontrent avec une incidence oblique, pour se reformer et se désagréger de nouveau dans une éternelle instabilité.

Il est inutile de dire que l'observation la plus élémentaire nous prouve que ce résultat, comme celui que nous avons obtenu précédemment, est absolument contraire à l'état des choses, et que rien dans l'univers ne ressemble à ce que nous donneraient ces mouvements d'atomes.

La théorie matérialiste, qui repose uniquement sur ces mouvements, est donc contraire aux faits.

Donc elle est fausse (1).

---

deux premières molécules, en déterminant dans chacune d'elles une rotation provenant de la légère adhérence qui s'exerçait au point de contact, en même temps qu'un mouvement de translation dans une direction oblique. Par suite, les molécules s'écarteraient les unes des autres en tournant sur elles-mêmes. D'après un théorème de Poinsot sur les rotations des corps durs en mouvement, ces rotations produiraient, dans le cas de nouveaux chocs, un effet identique à celui de l'élasticité, c'est-à-dire que les atomes se réfléchiraient les uns sur les autres sans pouvoir jamais adhérer.

(1) Voir à l'appendice (note I), une nouvelle réfutation des doctrines matérialistes déduite d'expériences de M. Hirn.

CHAPITRE III

DU PANTHÉISME

---

31. — Quelques philosophes croient pouvoir éluder les conséquences qui précèdent en admettant que la matière possède en chacun de ses éléments constitutifs une certaine force innée, force qu'on se garde bien du reste de définir, mais qui serait la cause des transformations et des évolutions successives de la matière.

C'est là, on le sait, la pure doctrine du panthéisme moderne, telle qu'elle a été formulée par le philosophe allemand Hegel, telle qu'elle est acceptée et développée de nos jours par M. Renan et les philosophes de son école. Pour eux, Dieu n'existe pas, mais il est à l'état de *perpétuel devenir;* il est le terme auquel doivent aboutir les perfectionnements de la matière, la limite vers laquelle tendent les êtres et les choses. En un mot, Dieu n'est pas, il se fait.

Ces assertions sont tellement extraordinaires, elles répugnent tellement au plus vulgaire bon sens, qu'il pourrait sembler inutile de les discuter plus longue-

ment. Leur simple énoncé suffit pour les réfuter. Nous croyons cependant qu'il est utile d'en démontrer l'absurdité, comme nous l'avons fait pour le matérialisme, en étudiant les conséquences qu'on en déduirait, dans l'ordre des faits purement scientifiques. Car précisément parce que cette doctrine est plus vague et moins brutale que le matérialisme pur, parce qu'elle en dissimule les conséquences sous une forme moins accessible au raisonnement, elle est plus dangereuse et peut s'infiltrer plus aisément dans les esprits.

Dieu, dites-vous, est le terme des évolutions successives de la matière. Il existera un jour. Mais alors qui vous dit qu'il n'existe pas dès maintenant? Sans doute il faut un temps illimité pour que la matière brute puisse s'organiser, et franchir les échelons successifs de la vie végétale, animale, intelligente, et arriver jusqu'à Dieu. Mais cet espace de temps illimité n'est-il pas atteint à l'heure qu'il est? Puisque vous prétendez que la matière existe de toute éternité, qui vous dit qu'elle n'est pas déjà arrivée au terme de ses évolutions? De quel droit repoussez-vous donc comme absurde l'existence d'un Dieu actuel et vivant?

De plus, la matière, dites-vous, évolue sans cesse, en vertu des forces qui lui sont propres, vers un état de perfection qu'elle n'atteindra qu'au bout d'un espace de temps infini. Mais si la matière a en elle le principe de la perfection, comment se fait-il qu'elle ait besoin de tant de temps pour l'atteindre? Puisque rien n'existe en dehors d'elle, quelle est la cause qui peut

s'opposer à ce qu'elle se soit organisée du premier coup de la manière la plus parfaite possible?

Autrement dit, si la matière a en elle-même sa raison d'être, si elle est à elle-même son principe et sa fin, il est impossible de comprendre pourquoi il y aurait jamais eu le moindre changement dans son état. L'être nécessaire est forcément l'être parfait, et ce qui est parfait est nécessairement immuable. Notre raison se refuse à admettre ces évolutions perpétuelles du *grand Tout*, il ne peut comprendre — suivant la formule transformiste — l'intérêt que pouvait avoir ce *grand Tout* à partir d'un état d'imperfection approchant du néant pour n'atteindre sa forme définitive qu'au bout d'un nombre incalculable de siècles.

D'ailleurs, si la matière possède en elle-même le principe d'un état supérieur, c'est-à-dire, sans aller jusqu'à la divinité, le principe de l'intelligence et de la vie, pourquoi tout n'est-il pas *vie* dans l'univers, pourquoi la presque totalité de cet univers est-elle à l'état de matière brute? Pourquoi, dans les êtres vivants eux-mêmes, l'intelligence, le raisonnement, les facultés transcendantes, sont-elles le privilège de quelques individus relativement rares? Si la matière est arrivée à cette période de son développement où l'intelligence est possible, on ne peut comprendre que tout ne soit pas intelligence, à plus forte raison, que tout ne soit pas vie (1).

(1) Il est manifeste, dit saint Thomas d'Aquin, que si la matière est un principe de vie, tout corps doit être vivant ou principe de

Poser ces questions, c'est les résoudre. Si l'univers change, c'est qu'il n'existe pas *par lui-même*, c'est qu'il n'existe pas éternellement, nécessairement. Si la matière n'est pas parfaite, si elle n'est pas partout intelligence et vie, c'est qu'elle n'a pas en elle-même le principe de la perfection, le principe de l'intelligence et de la vie. Elle n'est pas à elle-même sa cause et sa fin.

Nous voyons ainsi que l'axiome fondamental sur lequel le panthéisme prétend édifier toutes ses théories ne résiste pas au simple examen du bon sens et de la raison.

32. — Nous allons voir qu'il ne résiste pas davantage à l'examen critique de la science contemporaine.

Il repose, avons-nous dit, sur ce prétendu axiome que la matière possède en elle-même une force inhérente ou innée qui expliquerait toutes ses transformations et ses tendances vers un état supérieur.

Mais qu'est-ce donc que cette notion de la force à laquelle on prétend demander le secret de l'origine des choses et qu'on essaie de substituer à la notion de Dieu ? Comment la science conçoit-elle la force?

D'une façon très simple, répondrons-nous ; la force est pour la science *une cause de mouvement* (1).

---

vie. Et cependant je rencontre à chaque pas des corps inanimés. C'est donc que la vie n'est pas essentielle à la matière, car une chose ne peut pas manquer de ce qui lui est essentiel. (P. MONSABRÉ, *Conférences de Notre-Dame de 1875*, p. 192.)

(1) Un point matériel libre ne peut se mettre en mouvement sans

Nous retombons donc toujours dans le cercle que nous venons de parcourir et où nos adversaires ne peuvent trouver que *matière et mouvement*. C'est en vain qu'on invoque pour en sortir la science et la notion scientifique de la force. La science nous répond qu'elle n'a pas à connaître l'essence de la force (1), que la force est une cause de mouvement — ce qui prouve encore une fois que pour la science tout mouvement a une cause — mais qu'en étudiant la force elle n'étudie au fond que le mouvement.

Ainsi la science déclare ne pas connaître l'essence de la force ; elle n'en connaît que les effets. Disons plus : la plupart des savants — et en particulier tous les savants athéistes, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici — admettent que ces effets existent seuls, qu'ils ont seuls une réalité objective, autrement dit, que toutes les forces que nous constatons dans l'univers physique ne sont que des apparences et proviennent toutes des mouvements visibles et invisibles de la matière.

« Les forces, dit le docteur Buchner, ne sont autre chose » que diverses espèces de mouvements de la matière (2).

---

l'intervention d'une cause appelée force. (Résal, membre de l'Institut. *Cours de mécanique de l'Ecole polytechnique.*)

(1) On conçoit la force sans savoir ce que c'est. On suppose seulement les forces proportionnelles aux accélérations qu'elles produisent sur un même point matériel. (Résal, membre de l'Institut, *Cours de mécanique de l'Ecole polytechnique.*)

(2) *Force et matière*, p. 117.

» Ce que nous appelons *force* n'existe pas dans la nature,
» la force est simplement l'effet d'une transmission de
» mouvement. Dans l'état actuel de la science, on est
» amené de plus en plus à ne voir dans la nature que
» matière et mouvement, tous les deux également indes-
» tructibles (1). »

De telle sorte qu'après nous avoir déclaré qu'il y a dans la matière une force qui doit servir à expliquer ses évolutions, nos adversaires sont réduits à nous dire que cette force est un mot vide de sens et qu'elle n'existe pas (2).

33. — On nous objectera, il est vrai, que la science moderne paraît attribuer à la matière le pouvoir d'agir à distance, et que la plupart des physiciens et des géomètres contemporains admettent à la base de leurs travaux sur la nature la loi newtonienne de l'attraction proportionnelle aux masses et fonction des distances.

Il est certain que l'attraction est un fait qui se mani-

---

(1) S. Robert. Cf. Hirn, *Nouvelle réfutation des théories cinétiques*.

(2) Cette manière de voir n'est pas particulière aux savants matérialistes, c'est aussi celle d'un très grand nombre de philosophes et de savants spiritualistes qui, avec Descartes, n'admettent pas que la matière puisse agir autrement que par simple contact. Nous citerons entre autres l'illustre P. Secchi, qui a consacré son ouvrage de l'*Unité des forces physiques* à développer et à essayer de démontrer cette thèse. Les forces, dit-il expressément, ne sont plus regardées comme des qualités occultes de la matière, mais comme de purs effets de mouvement. (*Unité des forces physiques* p. 11.)

feste à nous dans toutes les parties de l'univers visible. Mais ce fait est-il la cause de tous les mouvements de la matière, ou n'est-il qu'une apparence résultant de ces mêmes mouvements?

Remarquons d'abord que l'attraction n'est pas la seule force qu'on puisse observer dans l'univers physique ; elle n'est même pas, contrairement à ce que l'on a cru longtemps, la seule qui régisse les mouvements des astres. Des faits d'observation bien nets ont montré qu'il fallait tenir compte, dans certains cas, de forces répulsives que la théorie newtonienne ne faisait pas prévoir et qu'elle ne permet pas d'expliquer (1).

Ces forces répulsives ne se manifestent pas seulement dans les espaces célestes. La physique moléculaire nous montre que si les molécules matérielles paraissent s'attirer dans les corps solides, grâce à une force attractive qui y détermine ce que nous appelons la cohésion, d'autre part, suivant les théories les plus généralement adoptées, ces molécules se repoussent dans les mêmes corps transformés en vapeurs et en gaz. Or, il est impossible que la nature essentielle de la

---

(1) Les astronomes reconnaissent maintenant que la gravitation seule ne permet pas de rendre compte des formes présentées par les comètes, et qu'il est nécessaire d'admettre l'intervention d'une composante répulsive dépendant de la chaleur, même à une très grande distance du soleil. (Faye, *Sur l'origine du monde.*)

Quelques expériences de M. Faye semblent appuyer cette hypothèse : il a vu que l'arc voltaïque jaillissant dans le vide est brusquement repoussé par un corps chaud. (P. Secchi, *Unité des forces physiques*, p. 75.)

matière se modifie ainsi d'une manière radicale au gré de l'opérateur. Si les mêmes molécules paraissent douées tantôt d'une force attractive, tantôt d'une force répulsive, c'est qu'en réalité elles ne possèdent ni l'une ni l'autre, c'est que tous ces phénomènes d'attraction ou de répulsion à distance proviennent soit des mouvements élémentaires de la matière, soit des vibrations de la matière cosmique ou de l'éther, soit plutôt d'un agent inconnu analogue à l'élément dynamique de M. Hirn, indépendant et spécifiquement distinct de l'élément matériel.

34. — Quoi qu'il en soit de ces explications et de la nature essentielle de la force, étant donnés les faits nombreux et indiscutables qui établissent l'existence des forces répulsives dans l'univers matériel, étant donnée l'impossibilité d'appliquer la formule newtonienne aux théories mathématiques de la lumière et de l'électricité (1), il n'est plus permis de soutenir scien-

(1) Une discussion s'est engagée récemment à l'Académie des sciences sur cette intéressante question au sujet des anomalies présentées par les mouvements de Mercure. Le Verrier, pour expliquer ces anomalies, avait émis l'hypothèse d'une planète intra-mercurielle, située entre Mercure et le soleil. Les plus récentes observations prouvent que cette planète n'existe pas. On a alors essayé d'expliquer ces anomalies en modifiant la loi de l'attraction centrale, en y introduisant un terme fonction de la vitesse de l'attraction. On n'a pas réussi à les faire disparaître *complètement* en donnant à cette vitesse une valeur analogue à celle de la lumière, non plus qu'en essayant des formules relatives à l'électricité, à moins

tifiquement que l'attraction est une faculté que la matière possède *par elle-même*, et qui agisse *par elle-même* comme cause primordiale unique de tous les mouvements de l'univers.

Newton lui-même ne le pensait pas, et devant les objections que soulevait sa théorie de l'attraction à distance auprès des plus grands esprits philosophiques et scientifiques de son époque (Leibnitz, Huyghens, Bernouilli), il écrivait ces paroles tant de fois citées : « Que la gravité soit innée et essentielle à la matière, » de sorte qu'un corps puisse agir sur un autre corps » à distance à travers le vide, et sans aucun intermé- » diaire qui transmette cette action et cette force de » l'un à l'autre, c'est pour moi une absurdité si » grande qu'il me semble impossible qu'un homme » capable de traiter de matière philosophique puisse y » tomber (1). »

Il est facile en effet de se convaincre qu'en attribuant à chaque atome une sorte de vertu spéciale, inhérente et pourtant spécifiquement distincte de la matière, les panthéistes ne font pas autre chose que de doter chaque atome d'une sorte d'esprit, d'une âme immatérielle, en sorte que ce qu'ils refusent à Dieu, ils l'accordent sans la moindre raison à la matière, ils font de chaque

---

de donner aux paramètres dans ce dernier cas des valeurs tout à fait arbitraires qui ne résultent d'aucune loi théorique et d'aucun principe *a priori*. (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 17 février et 17 mars 1890.)

(1) Newton, *Lettre à Bentley*.

atome un être complet à la fois matériel et immatériel, un être éternel, nécessaire, et pour ne pas reconnaître le seul qui existe, ils en créent des milliards. Bien plus, en donnant à chacun de ces atomes le pouvoir d'agir par attraction ou par répulsion, de faire sentir son influence à une distance quelconque du point de l'espace qu'il occupe, ils lui donnent une faculté inouïe, incompréhensible, que ne possède certainement pas l'homme ni même l'esprit humain, et qui revient à dire qu'un *être est présent là où il n'est pas.*

35. — Admettons cependant que, conformément à l'hypothèse du panthéisme, la matière possède en elle-même la faculté d'agir à distance, et supposons chaque atome doué d'un pouvoir d'attraction proportionnel aux masses et décroissant en raison du carré des distances. Il est facile de démontrer que cette faculté n'a pu tirer le monde du chaos primordial, et qu'il a fallu l'intervention d'une cause étrangère à la matière pour organiser l'univers tel qu'il existe actuellement.

En effet, remarquons tout d'abord que dans les théories panthéiste et matérialiste la matière occupe l'espace infini, et qu'elle est dans ses éléments primordiaux partout identique à elle-même. Par suite, à l'origine des choses nous devons avoir une masse indéfinie, homogène, remplissant tout l'espace.

Or, on démontre dans les traités de mécanique rationnelle que la somme des attractions des molécules matérielles constituant une sphère homogène sur un

point situé à l'intérieur de cette sphère est identiquement nulle. Ce théorème est indépendant de la dimension de la sphère ou de la grandeur de son rayon. Nous pouvons donc supposer ce rayon infini, et nous tombons alors précisément sur le cas qui nous occupe, celui d'une masse infinie remplissant tout l'espace. Il en résulte que l'ensemble des attractions de tous les atomes qui constituaient la matière primitive sur un point quelconque de la masse qu'elle formait était nulle, et la masse entière devait rester en repos (1).

36. — La démonstration précédente suppose que les atomes sont en repos et agissent par leurs seules attractions. Nous allons examiner le cas où ces atomes sont animés de vitesses quelconques dans des directions variables en s'attirant suivant la même loi. Considérons, au sein de cette infinité d'atomes, deux molécules que leurs vitesses propres, combinées avec les résultantes des attractions, amèneront à se choquer. Les deux atomes étant dénués de toute élasticité res-

(1) On peut en donner la démonstration élémentaire que voici. Soient *a*, *b*, *c*, trois molécules situées en ligne droite, à égales distances l'une de l'autre, entourées de molécules semblables et semblablement placées. L'attraction de *b* sur *a* tend à déplacer *a* et *b* l'une vers l'autre de quantités égales. Mais, d'autre part, si nous considérons la molécule opposée à *a*, *c*, on voit immédiatement que celle-ci exerce sur *b* la même action que *a* et tend à déplacer *b* de la même quantité dans un sens directement opposé ; *b* restera donc immobile, et comme sa position est quelconque dans l'espace, il en résultera que la masse entière restera en repos.

teront réunis ; ils se mouvront avec une vitesse égale à la différence des vitesses qu'ils avaient au moment du choc, ou resteront en repos si ces vitesses sont égales et directement opposées ; en tout cas, la masse indéfinie qui les entoure n'exercera sur eux que des attractions rigoureusement égales, et par suite ces attractions ne modifieront en rien leur état de repos ou de mouvement. Ils resteront donc réunis et formeront un noyau qui s'accroîtra rapidement par suite de l'attraction plus considérable qu'il exercera sur les molécules voisines. Le même phénomène se présentant nécessairement en un grand nombre de points de l'espace, nous aurons ainsi une quantité indéfinie de petites masses homogènes formées de molécules juxtaposées. En vertu de l'égale répartition de la matière dans l'espace, ces masses seront identiques et placées à des distances égales les unes des autres. Nous pourrons donc considérer leur ensemble comme formant des couches sphériques homogènes, et en appliquant de nouveau le théorème précédent, nous verrons que la masse entière restera encore en repos.

Si ces masses n'étaient pas égales ou si elles étaient distribuées d'une manière non identique dans l'espace, leurs attractions mutuelles détermineraient des mouvements très complexes que le calcul intégral serait impuissant à définir, mais qui certainement ne ressembleraient à rien de ce que nous observons dans l'univers. De plus, en vertu de la résistance offerte par les molécules non encore agrégées, toutes ces sphères se rap-

procheraient de plus en plus les unes des autres et finiraient par se réunir en une seule sphère, qui comprendrait bientôt dans une masse unique tous les atomes de l'univers éternellement juxtaposés.

37. — Nous pouvons du reste énoncer la proposition suivante, qui est absolument générale.

Quel que soit l'état que l'on attribue à la matière primitive, quelles que soient les forces attractives dont on veuille douer l'atome, du moment que ces forces sont identiques — et il est clair qu'à moins d'une nouvelle absurdité, on ne peut pas attribuer des forces différentes à des atomes essentiellement identiques — du moment, dis-je, que ces forces sont identiques, elles devront amener rapidement un état d'équilibre stable, et l'éparpillement de la matière devra se résoudre promptement en une masse compacte de molécules juxtaposées éternellement réunies, dont l'état final sera le mouvement uniforme ou le repos absolu (1).

(1) C'est à la même conclusion qu'aboutit M. Faye : « Si le système solaire avait été privé à l'origine de toute giration, la force » de l'attraction suffirait à y faire naître des circulations plus ou » moins complexes. Mais ce système ne serait guère stable et finirait par se réduire à une masse unique. Ce qu'il y a de sûr, » c'est que la somme des aires décrites par les rayons vecteurs des » molécules autour d'un point et projetées toutes sur un même » plan serait rigoureusement nulle. D'où proviendraient donc les » girations gigantesques, toutes dans le même sens, qui forment » le trait caractéristique du système solaire et qui en assurent la » stabilité? » (*Sur l'origine du monde*, p. 123.)

Nous arrivons donc toujours à la même conclusion, qui est manifestement contraire à l'observation la plus élémentaire des faits. C'est donc que l'hypothèse d'où nous sommes partis est fausse et que la matière n'a pas en elle-même de force qui puisse expliquer ses évolutions.

38. — Supposons maintenant que toutes les forces de l'univers puissent se ramener, en dernière analyse, à la seule élasticité, et que cette force soit, comme le veulent la plupart des matérialistes, inhérente, essentielle à la matière primitive, à l'atome.

On sait, d'après la théorie mécanique du choc, que deux molécules parfaitement élastiques ne font qu'échanger leurs vitesses. Si l'une d'entre elles est au repos et qu'elle soit choquée par une autre molécule animée d'une vitesse V, celle-ci restera en repos après le choc et la première continuera avec la même vitesse V le mouvement commencé par la seconde. Si les deux molécules sont animées de vitesses égales et contraires, elles reprendront leur mouvement en sens inverse avec des vitesses identiques. Il n'y aura donc jamais combinaison entre les atomes constitutifs de l'univers, et celui-ci restera éternellement à l'état de simples molécules séparées, sans que l'on puisse constater la moindre régularité, le moindre ensemble dans ces mouvements.

39. — Ainsi, de quelque manière que l'on considère

le problème de la formation de l'univers, soit qu'avec le matérialisme pur on n'admette que matière et mouvement, soit qu'avec le panthéisme matérialiste, qui est la seule forme du panthéisme moderne, on attribue à chaque atome une force particulière, innée, d'élasticité ou d'attraction, on est obligé de reconnaître qu'à l'origine des choses il existait une force extérieure à la matière, indépendante de la matière, qui a agi sur elle, au moins une fois, pour lui imprimer les mouvements d'ensemble, tourbillonnaires ou rotatoires, d'où sont sortis les mondes tels que nous les observons actuellement.

Etudions quelques-uns des caractères de cette force.

Elle était illimitée. Car elle agissait sur une masse dont nous ne pouvons pas évaluer les dimensions, puisque même après leurs condensations successives nous ne connaissons pas de limites aux mondes existants.

Elle était intelligente. Car les mouvements primitifs ont été manifestement engendrés partout d'après la même loi, puisque c'est de ces mouvements primitifs que sont sortis les mouvements célestes tels que nous les contemplons actuellement et qui, si loin que nous pouvons les observer, sont régis par des lois identiques. De plus, l'intelligence consiste à se connaître et à connaître les autres. Or, si cette force n'avait pas été intelligente, comme elle était indépendante de la matière, elle serait restée éternellement en face de celle-ci sans jamais agir sur elle.

Elle est éternelle. Puisqu'en effet elle est indépendante de la matière, elle n'a pu être créée par elle ; elle n'a pu évidemment se créer elle-même. Elle doit donc exister par elle-même éternellement, nécessairement.

Il existe donc une force immatérielle, intelligente, éternelle, nécessaire, illimitée. L'existence de cette force étant, comme nous l'avons vu, indispensable à l'explication mécanique de la formation de l'univers, est donc scientifiquement démontrée. C'est cette force, cette intelligence, cet être nécessaire et éternel, que nous nommons Dieu.

CHAPITRE IV

DE L'ORIGINE DE LA VIE

40. — On sait qu'à la fin de la période cosmique notre globe a passé par une période ignée analogue à celle que traverse aujourd'hui le soleil. C'est là un fait incontestable qui est démontré non seulement par la température actuelle de l'intérieur de la terre, mais encore par les témoignages les plus concordants de la géologie et de l'astronomie physique.

Seul, en effet, cet état d'ignition permet d'expliquer la formation des montagnes, dont les gigantesques soulèvements n'ont pu être produits que par les éruptions des matières liquides jaillissant sous la pression des gaz internes et se solidifiant sous l'influence du froid de l'espace. De plus, on sait que le globe terrestre affecte la forme d'un ellipsoïde aplati aux extrémités de la ligne des pôles; or, le calcul démontre que c'est précisément cette forme que doit prendre, sous l'influence des forces centrifuges, une sphère liquide animée

d'un mouvement de rotation autour d'un axe passant par son centre.

Il en résulte que tous les matériaux qui devaient plus tard constituer notre planète ont été primitivement soumis à une température capable de les maintenir à l'état de fusion, température atteignant plusieurs milliers de degrés (on évalue à plus de cent mille degrés la température actuelle du soleil (1)); par suite l'eau, l'acide carbonique, ainsi que les principaux éléments constitutifs des corps, étaient certainement dissociés, c'est-à-dire décomposés en leurs éléments simples.

Par suite, les germes de vie — en admettant que ces germes eussent existé de toute éternité dans la matière — ces germes ont été absolument anéantis.

La vie n'a donc pas existé de tout temps, et il y a eu un moment où elle s'est manifestée pour la première fois sur notre globe (2).

---

(1) D'après nos propres expériences, dit le P. Secchi, la température solaire ne peut être inférieure à 100,000 degrés. *(Unité des forces physiques*, p. 205.)

(2) Quelques savants, pour échapper aux conclusions qui précèdent, laissent entendre que les germes de vie pouvaient bien exister de toute éternité dans les espaces célestes interplanétaires ou interstellaires, d'où ils seraient descendus sur notre globe quand celui-ci se serait suffisamment refroidi. Une pareille hypothèse est absolument gratuite, elle ne repose sur aucun fondement scientifique, nous pourrions donc n'en tenir aucun compte en vue du principe bien connu : *Quod gratis asseritur gratis negatur.* Il est facile cependant de démontrer que cette hypothèse n'est pas seu-

41. — Nous n'essaierons pas de définir la vie, pas plus que nous n'avons essayé de définir la matière. Pour définir la vie, il faudrait la comprendre, la connaître dans son essence, et — nous n'avons pas besoin de le dire — nous en sommes absolument incapables. L'affirmation des matérialistes, que la vie dérive tout simplement des propriétés physico-chimiques de la matière, en particulier de celles du carbone, non seulement révolte le plus simple bon sens, mais encore est scientifiquement insoutenable, comme nous le démontrerons plus loin. Nous concevons très nettement la vie comme quelque chose de spécial, d'indépendant de la matière, et cette notion est si nette qu'aucune définition ne saurait l'éclaircir.

La vie, disons-nous, est indépendante de la matière. Quoiqu'elle ne se manifeste généralement à nous que dans l'organisation matérielle, nous ne pouvons scientifiquement en faire une propriété inhérente à la ma-

---

lement gratuite, mais qu'elle est absurde. Si les germes de vie existaient dans les espaces célestes, il en résulterait, comme l'a très bien exposé M. J. d'Estienne (*Cosmos*, 337-338, 1891), que ces espaces contiendraient de la matière pondérable, non pas seulement à l'état gazeux, mais à l'état solide ; cette matière pondérable devrait exercer une influence sensible sur les mouvements des corps célestes. Or M. Hirn a récemment démontré qu'il n'en est rien. De plus on sait que les espaces célestes sont soumis à une température effroyablement basse, qui correspond à ce que les physiciens appellent le zéro absolu, environ 270° au-dessous de la glace fondante ; la vie ne pourrait certainement pas résister à une température pareille.

tière. Nous avons beau combiner de toutes les manières possibles les éléments constitutifs des corps et les forces dépendant spécialement de la matière, telles que la chaleur et l'électricité, nous n'obtenons jamais rien qui ressemble à la vie. Au contraire, comme l'a fort bien remarqué M. Hirn (1), il y a, entre ces forces et le principe de la vie, cette différence radicale qu'aucune force ne passe brusquement d'une valeur finie à une valeur nulle, tandis que la vie cesse brusquement et passe instantanément d'une valeur finie à zéro.

Ainsi la raison scientifique ne fait que confirmer de la manière la plus expresse cette croyance invincible de l'esprit humain, que la vie dérive d'un principe supérieur à la matière, qu'elle se manifeste dans la matière, mais qu'elle a sa source, son essence en dehors d'elle.

Peu importe le nom que l'on donne à ce principe, peu importe même la nature essentielle de ce principe : que ce soit, suivant un vieux mot tombé en désuétude, la *force vitale*, c'est-à-dire un élément distinct à la fois de l'âme et du corps ; que ce soit, suivant l'expression de M. Hirn, l'*élément animique*, autrement dit la résultante des actions de l'âme sur le corps (2), ce principe n'en

(1) *Analyse élémentaire de l'univers*, p. 394.

(2) M. Hirn, le grand savant alsacien que la science vient de perdre, admettait dans l'univers visible trois éléments distincts, l'élément matériel, l'élément dynamique et l'élément animique. Il attribue toutes les manifestations de la vie à l'élément animique. Au fond, c'est la vieille théologie scolastique, dont on s'est tant

existe pas moins, comme cause active des phénomènes que présentent les êtres vivants et qui constituent à proprement parler la vie.

42. — Ces phénomènes ne se présentent pas avec les mêmes caractères dans toutes les classes d'êtres vivants. La vie est inégalement distribuée dans le monde matériel, et cela encore nous prouve que la vie n'est pas de l'essence de la matière, car elle devrait se présenter partout avec la même intensité là où la composition de la matière est identique. Or, les éléments constitutifs de tous les corps vivants sont à peu près les mêmes : de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone, de l'azote en proportions variées mais analogues, composant les tissus de tous les êtres vivants, végétaux et animaux. Quelle différence cependant entre les manifestations de la vie dans les deux grandes classes que nous venons de nommer, et dans la dernière, entre les différentes familles qui constituent les espèces si variées du règne animal !

La vie atteint enfin un degré supérieur dans l'homme, qui non seulement a le sentiment, mais la connaissance de ce sentiment, c'est-à-dire, suivant le sens

---

moqué au siècle dernier, la théologie de saint Thomas, que la science moderne remet ainsi en honneur. L'âme est, en effet, pour saint Thomas la *forme* du corps, c'est-à-dire ce qui forme et développe le corps; elle est le principe de toute vie même sensitive et végétale : « L'âme est le principe de la vie du corps, comme sa forme. » (*Somme*, III, q. v, art. 11.)

propre et étymologique du mot, la *réflexion*, qui possède la pensée, la faculté d'abstraction. L'être ne vit pleinement que lorsqu'il sait qu'il vit, que lorsqu'il a l'intelligence de ce qu'il est. Cette connaissance, cette intelligence, l'homme est manifestement seul à l'avoir dans la nature visible.

43. — En tout cas, quelle que soit la nature intime de la vie, de quelque manière qu'on essaie de la définir et de la comprendre, il est un principe incontestable que les expériences d'un des plus grands savants de notre époque ont mis en pleine lumière (1), c'est que dans toute la série des êtres vivants, depuis l'homme jusqu'à la plus simple des cellules végétatives, tout être vivant provient d'un être vivant; autrement dit, la vie ne peut sortir que de la vie.

Or, de même que nous avons reconnu que les mouvements de l'univers physique ou les forces qui les produisent dérivent d'une force primordiale, qui est la force par excellence, de même nous devons reconnaître que toutes les manifestations de la vie proviennent d'une source primordiale, qui est la vie nécessaire, essentielle. Puisque, en effet, il est de principe scientifique que la vie ne peut sortir que de la vie, il faut bien que le premier être vivant qui a paru sur la terre, — que ce soit l'être le plus compliqué ou la plus

(1) Les expériences de M. Pasteur et les discussions qui les ont suivies sont trop connues pour qu'il soit utile de les rappeler ici.

simple des cellules — il faut bien, dis-je, que ce premier être vivant ait reçu sa vie d'un être qui n'a reçu la sienne d'aucun autre, qui soit par conséquent l'être nécessaire, éternel.

C'est cet être, principe et auteur de la vie, que nous appelons Dieu.

Il se confond avec la force primordiale et intelligente que nous avons reconnue à l'origine des choses, car une force ne peut être intelligente que si elle est la manifestation d'une volonté, c'est-à-dire d'un être vivant. Et comme cette force est *nécessaire*, qu'elle ne dépend d'aucun autre être, il en résulte qu'elle émane de l'être *nécessaire*, que nous venons de reconnaitre comme le principe de la vie.

44. — On peut se demander — quoique ceci ne se rapporte pas directement au problème qui nous occupe — comment ce principe supérieur de vie s'est manifesté pour la première fois sur notre globe.

Ici nous nous trouvons en présence de deux théories, deux hypothèses pour mieux dire, toutes deux très anciennes, toutes deux se conciliant parfaitement avec la croyance scientifique à l'existence de Dieu. mais dont l'une est présentée si souvent par nos adversaires comme pouvant contredire cette même croyance, qu'il est de notre devoir de chercher ici à la présenter sous son vrai jour. Il s'agit — on l'a deviné — de l'hypothèse de l'évolution opposée à la doctrine de l'apparition successive des espèces par créations distinctes.

Remarquons tout d'abord qu'il ne s'agit ici que d'hypothèses relatives à un fait qui restera évidemment toujours en dehors du domaine de l'expérimentation, de telle sorte que la science ne pourra jamais démontrer en toute rigueur que l'une de ces hypothèses doit être préférée à l'autre. Par conséquent, si l'une d'entre elles se trouve en contradiction avec un principe dont on a démontré par ailleurs la parfaite certitude, ce n'est pas le principe qui doit être mis en question, c'est l'hypothèse qui doit être déclarée fausse.

Tel serait le cas de l'hypothèse de l'évolution, si elle était manifestement en contradiction avec le principe de l'existence de Dieu, dont nous avons déjà donné maintes preuves décisives.

Mais il n'en est rien, et l'hypothèse de l'évolution nécessite, aussi bien que celle de l'apparition successive des espèces, l'intervention d'un Dieu créateur.

En effet, suivant cette hypothèse, tous les êtres, végétaux et animaux, dérivent par transformations successives d'un premier être vivant, qui, lui, aurait reçu la vie directement de Dieu (c'est Darwin lui-même qui le dit (1)). Au contraire les partisans de l'invaria-

(1) Il y a une certaine grandeur à considérer la vie avec toutes ses propriétés comme ayant été primitivement donnée par le CRÉATEUR à un petit nombre de formes ou même à une forme unique, et à penser que tandis que notre planète décrivait ses révolutions autour du soleil en vertu de la loi immuable de la pesanteur, un commencement si simple donnait et donne encore naissance, par voie d'évolution, à une série infinie de formes si belles et si admirables. (DARWIN, *Origine des espèces.*)

bilité des espèces admettent que ce principe de vie a été transmis séparément à chaque espèce par le Créateur.

La première hypothèse, nous devons l'avouer, paraît plus conforme à l'idée que nous pouvons nous faire de la puissance créatrice de Dieu, laquelle se manifeste généralement par gradations successives suivant des lois simples, conformément au plan déterminé de toute éternité dans la pensée divine.

« *Natura non facit saltus,* » disait l'ancienne philosophie, ce que nous traduirons en langage moderne : Les phénomènes de la nature sont des fonctions continues du temps.

Quant à supposer que la nature ait pu d'elle-même donner naissance à tous les êtres vivants sans le secours d'aucune force extérieure, c'est retomber dans les absurdités du panthéisme que nous avons réfutées plus haut. Nous n'y reviendrons donc pas. Il nous suffira de remarquer avec le P. Secchi que la question se réduit à un dilemme fort net : ou bien les conditions du milieu dans lequel se produit la nouvelle espèce *exigent* les transformations de l'espèce préexistante, alors celle-ci doit périr — ce qui ne s'est pas produit — ou bien elles sont telles qu'elles n'entraînent pas nécessairement une transformation, et alors celle-ci ne pourra se produire, à moins d'admettre une volonté indépendante de l'absolue nécessité des circonstances, une cause libre (1). Ainsi, quelle que soit la solution

(1) P. Secchi, *Unité des forces physiques*, p. 593.

que l'on adopte, soit que la vie remonte dans chaque espèce à un type original déterminé, soit qu'elle continue à remonter d'anneau en anneau à travers les espèces jusqu'à une première cellule vivante, en vertu du principe expérimental et rationnel que nous avons établi plus haut, à savoir, que la vie est indépendante de la matière et ne peut provenir que de la vie, il faut admettre qu'à l'origine de tous les êtres il y a un être supérieur qui, lui, ne tient sa vie d'aucun autre, qui par suite existe nécessairement, éternellement, par lui seul, Dieu.

45. — Quelques savants croient pouvoir échapper à la rigueur des déductions qui précèdent en invoquant l'hypothèse de la génération spontanée, d'après laquelle des êtres, d'espèce inférieure il est vrai, apparaissent d'eux-mêmes, sans le secours d'aucun parent, à la vie.

La croyance à la possibilité de la génération spontanée s'est appuyée longtemps sur des faits mal observés, sur une expérimentation défectueuse. Vers le milieu de ce siècle les travaux si connus de M. Pasteur en ont fait justice. Ils ont prouvé que l'apparition d'un être vivant, si infime qu'il soit, dans un local complètement privé de germes ou d'êtres vivants, est impossible. Aussi est-ce maintenant un des axiomes de la biologie que la vie ne peut apparaître que là où elle existe déjà, que là où elle est apportée de l'extérieur.

Personne, du reste, ne cherche à le contester aujour-

d'hui. Les expériences de M. Pasteur sur la génération spontanée s'imposent avec une évidence saisissante à tous les esprits. Ceux-là mêmes qui ne veulent admettre d'aucune manière l'existence de Dieu sont obligés de les accepter comme nous. Ils en sont réduits à prétendre que si ce principe s'applique incontestablement à notre époque, il pouvait ne pas en être de même autrefois : « Rien ne démontre, disent-ils, que la génération spontanée ne se soit pas produite à l'origine des temps ; la matière dans ses évolutions successives, à la suite de combinaisons innombrables, a pu arriver à former par hasard une cellule organique, un protoplasma, une *monère*, qui en se développant dans des évolutions ou des transformations innombrables, aurait donné naissance à toute la série des êtres vivants, végétaux et animaux (1). »

Cette théorie repose ainsi sur deux hypothèses, dont l'une n'est pas démontrée et dont l'autre n'est pas démontrable.

Rien ne prouve en effet que l'hypothèse de l'évolution soit exacte, et si elle l'est, ce ne peut être, nous l'avons vu, qu'à la condition formelle qu'il existe une volonté indépendante, une cause libre, qui préside à ces évolutions. En tout cas, cette hypothèse s'est heurtée jusqu'à présent à la grande loi de l'invariabilité des espèces, qui, en dépit de tous les efforts tentés,

---

(1) Cf. BLANCHARD, *La matière et la vie*. (*Revue scientifique*, 7 février 1885.)

est encore intacte et demeure le principe fondamental des sciences naturelles.

Tant que l'on n'aura pas démontré par l'expérimentation ou l'observation qu'une espèce s'est transformée en une autre nettement différente de la première, la loi de l'évolution ne sera qu'une hypothèse plus ou moins séduisante pour notre imagination, mais absolument gratuite, et de laquelle on ne pourra jamais déduire aucune croyance contraire aux principes supérieurs que nous avons précédemment établis. Quant à l'hypothèse de la génération spontanée, elle se heurte non moins que celle de l'évolution à des expériences précises, irréfutables, de telle sorte que le système matérialiste de l'apparition spontanée des êtres à la surface de la terre est doublement irrecevable.

Et c'est un tel système qu'on nous présente comme le dernier mot de la science moderne! C'est au nom de telles hypothèses constamment condamnées par l'expérience qu'on ose attaquer des croyances, qui, elles, s'appuient sur les faits scientifiques les mieux prouvés! Que ne dirait-on de ces croyances, si nous n'avions pour les asseoir que des bases aussi fragiles? Et au nom de quels principes se permet-on non seulement de les juger, mais de les condamner?

46. — Voyons cependant comment nos adversaires essaient de concilier leurs doctrines avec les faits que nous avons exposés plus haut.

La vie, disent-ils, résulte simplement des mouve-

ments et des combinaisons des atomes. Elle dérive uniquement des propriétés physico-chimiques de la matière, en particulier de celles du carbone.

« C'est en effet le carbone qui, par sa tendance spé-
» ciale à former avec les autres éléments des combi-
» naisons complexes, produit une grande diversité dans
» la constitution chimique et par suite dans les formes
» et les propriétés vitales des animaux et des plantes.
» La propriété caractéristique du carbone, c'est de pou-
» voir se combiner avec les autres éléments dans des
» proportions infiniment variées en nombre et en poids.
» C'est par la combinaison du carbone avec trois autres
» éléments, l'oxygène, l'hydrogène et l'azote, que nais-
» sent ces combinaisons extrêmement importantes, ce
» premier et indispensable substratum de tous les
» phénomènes vitaux, je veux parler des composés
» albuminoïdes, *dont les propriétés physiques et chi-*
» *miques infiniment variées et complexes sont les*
» *causes essentielles des phénomènes organiques ou vi-*
» *taux* (1). »

N'est-ce pas singulièrement instructif de voir les matérialistes réduits à invoquer comme cause unique de la vie, comme principe de l'intelligence et de la pensée, le charbon ! Certes, s'il en était ainsi, nous serions en droit de trouver que le fait de la transformation de cet élément inerte en principe de pensée et de vie est bien plus extraordinaire, bien plus incompréhen-

(1) HÆCKEL, *Histoire de la création naturelle.*

sible que l'intervention d'un être supérieur à l'origine des choses.

L'explication qu'on nous donne de cette transformation n'est pas plus heureuse.

Pour nos adversaires, la formation d'un composé albuminoïde au sein de la nature inorganique est un fait du même ordre que la formation d'un cristal au sein de son eau mère. Ecoutons encore le grand docteur du matérialisme, Hæckel, qui, seul je crois, a osé aborder ce problème :

« Entre les corps organiques et les corps inorgani-
» ques, il n'y a aucune différence importante ni de
» forme, ni de structure, ni de matière, ni de force. Les
» différences réelles tiennent à la nature spéciale du
» carbone, et il n'y a entre la nature inorganique et la
» nature organique aucun abime infranchissable (1). Ce
» sera surtout en comparant l'origine des formes des
» cristaux et celle des individus organiques les plus
» simples que l'on constatera l'évidence de ces faits si
» importants. Dans la formation des cristaux, deux ten-
» dances formatrices diverses et antagonistes entrent
» en jeu. La force formatrice interne correspondant à
» l'hérédité chez les organismes est dans le cristal l'effet
» immédiat de la constitution matérielle, de la compo

(1) Cela est possible, mais la matière *organique* n'est pas la matière *organisée*, encore moins la matière *vivante*, et c'est entre celle-ci et la première que se trouve l'*abîme infranchissable* qu'Hæckel et, après lui, les matérialistes modernes font semblant de ne pas voir.

» sition chimique. La force formatrice externe dépend
» de l'influence de la matière ambiante (1). »

Tout cela ne nous explique en rien comment le premier être vivant s'est formé tout seul au sein de la nature inorganique. Une analogie n'est pas une explication. Et même ici l'analogie n'est pas possible. Si la formation d'un être vivant est aussi simple que vous le dites, comment se fait-il qu'on ne l'ait jamais réussie dans les expériences les plus délicates et les plus précises de nos laboratoires ? Si elle est du même ordre que la production d'un cristal, comment se fait-il que nous soyons constamment témoins de ce dernier ordre de phénomènes, qui se produit non seulement quand nous le voulons, mais même sans que nous nous en occupions, tandis que nous n'avons jamais été témoins du moindre cas de production spontanée d'un être vivant et que tous nos efforts pour obtenir cette production ont constamment échoué ?

Du reste, il est facile de voir les différences qui séparent les deux genres de phénomènes. Le cristal est un corps stable dont la forme résulte de certains mouvements moléculaires qui se produisent dans le liquide où ce corps est dissous. Le cristal une fois formé subsiste indéfiniment, tant qu'une nouvelle force extérieure ne vient pas détruire la cohésion moléculaire qui lui a donné naissance. Une cellule vivante est, au contraire, un composé éminemment instable qui se dé-

---

(1) *Histoire de la création naturelle*, p. 298.

sagrège rapidement dès que la force qui l'a produite cesse de l'animer. Le cristal se développe de l'extérieur à l'intérieur, en vertu de l'ébranlement moléculaire produit par une cause physique déterminée. L'être vivant se développe de l'intérieur à l'extérieur, en vertu de forces particulières dont la nature intime nous est complètement inconnue. Enfin — et ceci est la différence capitale — le cristal a la même composition chimique que le corps qui lui a donné naissance, corps primitivement dissous dans le liquide qui constitue son eau mère. Il en est tout autrement de l'être vivant, qui, lui, présente une composition chimique absolument différente de celle du milieu dans lequel il a pris naissance, et qui par suite n'a pu s'y former sans le secours d'une force ou d'une volonté extérieure.

47. — Du reste, quand bien même on pourrait démontrer qu'une cellule organique peut se produire spontanément, qu'elle peut se former comme un cristal par le seul jeu des forces physico-chimiques de la matière, qu'est-ce que cela prouverait? La matière organique n'est pas de la matière animée ou vivante. Un corps vivant se compose, il est vrai, de cellules organiques, mais celles-ci se décomposent rapidement dès qu'elles ne sont pas animées par la vie; loin de produire la vie, elles ne subsistent que par la vie.

Que le hasard seul ait pu produire les combinaisons chimiques qui ont constitué la première cellule orga-

nique, cela n'expliquerait donc pas du tout comment cette même cellule serait devenue vivante. Il y a un abîme entre la matière organique, si compliquée qu'elle soit dans sa composition chimique et qui n'est soumise qu'à l'action de forces externes, et l'être vivant même le plus infime, qui se développe en vertu d'une force qui lui est propre et se reproduit de lui-même en des êtres de formes et d'organisations semblables.

Que la matière, de quelques qualités qu'on la veuille douer, ait été capable de franchir d'elle-même cet abîme, on n'a jamais pu le démontrer, et on ne peut l'admettre, même à titre d'hypothèse, quand on voit que l'homme, avec toutes les ressources de son intelligence, est incapable de créer de la matière vivante en si petite quantité que ce soit.

Du reste, on ne peut même pas invoquer le hasard pour expliquer la formation de la première cellule organique; car, nous l'avons démontré, le hasard ne peut expliquer la formation de l'univers physique. A plus forte raison ne peut-il servir à expliquer la formation du plus petit être vivant dont les merveilles de structure dépassent ce que nous offre de plus beau l'univers physique tout entier (1).

---

(1) La vie et la conscience, a dit un philosophe rationaliste, ne peuvent être une simple transposition d'atomes stupides et morts dans l'espace et dans le temps. Ce n'est pas en changeant de place de petits cadavres infinitésimaux de façon à mettre l'un à droite l'autre à gauche, qu'on engendrera la vie, la vie qui se sent elle-même. (FOUILLÉE.)

En résumé, la théorie matérialiste sur l'origine de la vie n'est pas seulement contraire aux expériences relatives à la génération spontanée. Elle se heurte aux différences les plus radicales qui distinguent le cristal de l'être vivant, la matière organique de la matière vivante. Elle n'explique rien, ne repose sur rien ; elle est incompatible avec les faits et les principes les mieux établis de la science moderne. Elle est donc triplement fausse, et il reste définitivement acquis que la vie n'a pu se produire d'elle-même par les seules combinaisons, les seuls mouvements d'atomes, par les seules forces physico-chimiques de la matière, qu'elle est d'essence immatérielle, que, par suite, à l'origine de la vie il y a un être qui n'a reçu la vie d'aucun être, qui vit éternellement, par lui-même, Dieu.

CHAPITRE V

DU POSITIVISME ET DE L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE

48. — Nous avons achevé nos démonstrations. Nous n'avons pas la prétention de croire qu'on ne puisse donner d'autres preuves de l'existence de Dieu. Nous croyons au contraire que l'existence d'un Etre, créateur de toutes choses, auteur et conservateur de l'univers, s'impose à l'esprit humain par un grand nombre de considérations tant philosophiques que morales, qui toutes ont leur certitude, certitude comparable à ce que les sciences mathématiques nous offrent de plus précis.

Il n'est pas dans notre cadre de développer ces sortes de preuves, qui ont été maintes fois exposées avant nous. Nous nous en tenons aux démonstrations scientifiques qui précèdent, persuadé qu'elles sont plus appropriées aux goûts et aux idées de notre époque, et qu'elles peuvent apporter dans les esprits une conviction certainement supérieure à celle qui résulterait des procédés purement philosophiques.

Nous ne prétendons pas davantage que les démonstrations qui précèdent soient les seules que l'on puisse trouver dans le domaine de la science. Nous croyons au contraire que plus la science multipliera ses découvertes, plus elle étendra ses conquêtes dans le domaine de la nature et des faits, plus la nécessité de l'existence de Dieu se dégagera des travaux des savants, plus elle s'imposera aux réflexions des penseurs réellement soucieux des méthodes et des idées scientifiques. La vérité est une, et en travaillant pour la science, ceux-là mêmes qui sont le plus éloignés de Dieu travaillent en réalité pour lui, et, sans le savoir, quelquefois malgré eux, ils étendent son règne dans les intelligences humaines.

49. — Comment donc expliquer que tant d'hommes, qui ne sont pas étrangers cependant aux études scientifiques, qui les ont même quelquefois poussées assez loin, refusent de reconnaître cette nécessité d'un Dieu créateur qui ressort si clairement de tout ce qui précède ?

Disons d'abord que le nombre de ceux qui nient radicalement Dieu est beaucoup plus petit qu'on ne le croit. Pour quelques-uns, c'est une manie paradoxale ; pour quelques autres, une sorte de paresse intellectuelle qui les empêche d'étudier une question qui, disent-ils, ne les intéresse pas. La plupart, en effet, s'absorbent dans leur spécialité scientifique, ne veulent rien voir au delà et ne se donnent pas la peine de s'élever à cette vue

d'ensemble qui leur permettrait de saisir le plan divin de la création et par suite la nécessité du Créateur.

Ils s'en tiennent aux affirmations intéressées d'une école qui prétend accaparer la science à son profit et n'admet pas qu'il puisse y avoir d'esprits réellement scientifiques en dehors du cercle restreint de ses adhérents : « Par cela seul qu'on admet le surnaturel, déclare M. Renan, on est en dehors de la science : » assertion monstrueuse et qui ne mériterait pas qu'on la réfute, si on ne l'entendait répéter par tous ceux qu'aveugle la passion antireligieuse. Nous n'avons pas besoin, pour en démontrer l'absurdité, de remonter aux siècles passés et d'appeler en témoignage Copernic, Képler, Galilée, Descartes, Leibnitz, Newton, tous ces glorieux fondateurs de la science moderne que distinguait un profond respect de la vérité révélée. A notre époque même, longue serait la liste de tous les grands esprits qui ne craignent pas d'affirmer leurs croyances religieuses et nous démontrent par une irréfutable expérience que, contrairement à l'opinion de M. Renan, on peut être savant tout en étant chrétien.

Mais que peuvent faire de pareils exemples à des hommes qui sont décidés à ne rien entendre? Ils savent très bien que si l'on se mettait sérieusement à étudier ces questions religieuses si décriées, le prestige dont ils s'entourent avec leur grand mot de science moderne s'évanouirait bien vite, et que c'est à notre profit que tournerait le mouvement scientifique qu'ils prétendent accaparer pour eux.

50. — Sans doute on ne peut rien objecter à ceux qui ferment volontairement les yeux à la lumière, qui refusent de s'élever au-dessus des faits directement accessibles à l'esprit humain. Mais où nous devons protester, c'est quand ils nous défendent, à nous, de vouloir aller plus loin, c'est quand ils prétendent nous barrer la route au nom de la science et imposer à notre esprit une limite que nous ne pouvons pas accepter.

C'est qu'en effet, en dépit de leur opposition, l'esprit humain ne peut rester longtemps renfermé dans le domaine des faits et de l'observation directe. Comme le corps de l'homme a besoin pour se développer du grand air sain et vivifiant de l'espace, l'esprit humain ne peut grandir qu'au souffle de l'inconnu. Une invincible curiosité, un besoin impérieux, le poussent à rechercher le pourquoi et le comment des choses, et il ne peut être rassasié que par la pleine possession de la vérité.

51. — Aussi la doctrine du positivisme, qui prétend nous renfermer dans le cercle étroit des connaissances concrètes, est-elle absolument contraire à toutes les tendances de l'esprit humain, et l'on pourrait s'étonner à bon droit du succès considérable qui a accueilli à notre époque les idées d'Auguste Comte, si l'on ne savait combien l'école qu'il a fondée se réclame bruyamment de la science moderne, et comment elle prétend, elle aussi, l'accaparer à son profit. Au fond, le

positivisme n'est pas autre chose que l'antique scepticisme décoré d'un nom moderne et revêtu d'une forme en apparence scientifique. Le doute est, suivant le mot de Montaigne, un oreiller si commode où reposer sa tête, que l'on comprend l'empressement avec lequel tant d'hommes réellement distingués, mais qui ne veulent pas approfondir des problèmes qui les gênent, s'abritent derrière une doctrine qui les invite à ne rien voir au delà du petit cercle de l'univers visible.

Mais, nous venons de le démontrer, cette doctrine n'a aucun droit à se réclamer de la science moderne, elle est en contradiction formelle avec les tendances de l'esprit scientifique et la marche même de ses progrès. Si elle avait régné dans les siècles qui ont précédé les nôtres, jamais l'homme ne serait parvenu aux résultats dont il se glorifie actuellement et dont l'école positiviste se réclame pour nous combattre.

L'histoire est là, en effet, pour nous prouver que ce besoin de connaître la raison la plus cachée d'un phénomène, de remonter d'une cause à une cause supérieure, est le mobile le plus puissant qui pousse l'homme aux découvertes dans les sciences de la nature.

Les plus grands savants ne sont pas ceux qui observent, ce sont ceux qui déduisent des observations les principes qu'elles contiennent. C'est grâce aux observations de Tycho-Brahé que Képler découvre les lois expérimentales du mouvement des planètes. C'est en s'appuyant sur la connaissance de ces mouvements que

Newton découvre la loi générale qui les régit. Avec le positivisme, nous en serions encore à Képler, et nous devrions rejeter la loi de la gravitation comme on voudrait nous faire repousser l'existence de Dieu, uniquement parce que nous ne comprenons pas cette loi et qu'elle ne tombe pas directement sous nos sens.

Le positivisme, par sa tendance, est donc la négation de tout progrès sérieux; il est précisément l'inverse de cet esprit scientifique qu'il invoque sans cesse; il n'a aucun droit à se réclamer de la science et à nous combattre en son nom. Nous pourrions donc passer outre, et le déclarer irrecevable au point de vue scientifique, d'autant plus qu'il n'oppose à nos théories aucune objection de principe et qu'il se borne à refuser de nous entendre. Voyons cependant si nous ne pouvons pas le réfuter sur le terrain même où il reste si opiniâtrément cantonné.

52. — Le positivisme ne veut, dit-il, accepter que des faits sensibles ou au moins des raisonnements qui se déduisent directement de ces faits. Mais sur quoi nous sommes-nous basés dans les pages qui précèdent? Ne sont-ce pas des faits précis, des raisonnements mathématiques, sur lesquels nous avons établi la nécessité de l'existence de Dieu? Que faut-il de plus pour le convaincre? Il se réclame de la science; nous avons vu que c'est la science elle-même qui proclame la croyance à l'existence de Dieu absolument nécessaire à l'explication mécanique et physique de l'origine des choses.

Il ne peut pas davantage arguer de l'indétermination du problème, car il n'y a évidemment que deux solutions possibles : Dieu existe, ou il n'existe pas. Or, nous avons examiné tous les systèmes fondés sur la négation de Dieu ; nous avons démontré rigoureusement que tous aboutissent à des conclusions directement opposées à ce que nous présentent l'observation et la connaissance la plus certaine des faits et des lois de la nature. La croyance à l'existence de Dieu reste donc seule debout sur les ruines des systèmes athéistes, et c'est en vertu même des principes qu'ils professent que les positivistes doivent en reconnaître la certitude et la rigoureuse nécessité.

53. — Malheureusement la conviction de l'esprit n'est pas tout dans la question qui nous occupe, et ni les lois impérieuses de la logique ni les preuves décisives de la science ne suffisent pour entraîner notre adhésion.

C'est qu'en effet, comme l'a très bien montré le P. Gratry (1), la croyance à l'existence de Dieu n'est pas seulement une question d'ordre intellectuel, c'est encore et surtout une question d'ordre moral. On s'abrite derrière des raisons scientifiques, qui n'ont pas de valeur sérieuse. Mais le problème est surtout psychologique. On n'est pas convaincu parce qu'on ne veut pas l'être, parce qu'on tient à conserver sa liberté vis-

(1) *Connaissance de Dieu.*

à-vis de ses passions, parce qu'on a intérêt à ne pas croire. Nous ne voulons pas dire que les hommes qui font profession de ne pas croire en Dieu soient nécessairement, au moins dans l'état actuel de la société, des êtres pervers et immoraux. Ils peuvent conserver le même cachet d'honnêteté, les mêmes vertus apparentes que la plupart des hommes qui les entourent, car ils subissent, sans le savoir, l'influence du milieu chrétien où ils vivent et des idées chrétiennes dans lesquelles ils ont été élevés (1). « On garde encore, » disait récemment l'un d'eux, la sève morale de la » vieille croyance sans en porter les chaînes. A notre » insu, c'est souvent à ces formules que nous devons » les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, » du parfum d'un vase vide. Après nous, on vivra de » l'ombre d'une ombre. Je crains par moments que ce » ne soit un peu léger (2). »

Bien coupables sont ceux qui, trouvant cette base de leur morale si légère, ne cherchent pas à s'en assurer une plus solide, et restent volontairement dans l'indifférence au sujet des vérités que nous venons d'étudier.

---

(1) Le christianisme intérieur, a dit excellemment le P. Lacordaire, se traduit malgré vous dans vos actes. Chaque fois que vous faites une bonne action, vous affirmez les dogmes du christianisme, vous en êtes les involontaires apôtres. — *IIe Conférence de Notre-Dame.*

(2) E. Renan, *Discours pour la réception de M. Cherbuliez à l'Académie.*



LIVRE II

DES RAPPORTS DE LA DIVINITÉ & DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER

DE L'AME ET DES NOTIONS INNÉES DE DIEU

54. — Nous avons démontré que Dieu existe, et comme force primordiale de laquelle sont issues toutes les forces de l'univers physique, et comme principe et auteur de la vie. Il est l'être nécessaire, intelligent, infini, et la certitude que nous avons de son existence fondée sur les principes et les faits les plus avérés de la science défie toutes les contradictions, toutes les négations de nos adversaires.

Mais puisque Dieu existe, ne peut-il se manifester directement à nous ou au moins se faire connaître de nous autrement que par la longue série de raisonnements que nous venons de faire?

Il serait absurde de prétendre qu'il ne puisse en

être ainsi et que Dieu ne puisse certifier son existence à tous ceux auxquels il a donné l'être et la vie. Or, nous l'avons vu, il est d'une nature essentiellement différente de la matière, ce que nous exprimons d'un seul mot en disant qu'il est un pur esprit. Nous, de notre côté, nous ne pouvons connaître expérimentalement que ce qui tombe sous nos sens, autrement dit ce qui est matériel.

Pour que Dieu se fasse connaître à nous, il faut donc de toute nécessité qu'il y ait en nous quelque chose de spécial, quelque chose qui soit d'une nature semblable à la sienne, qui nous permette de le comprendre et de nous élever jusqu'à lui par la notion qu'il nous donne de lui.

Or, cette notion, nous l'avons manifestement en nous, et nous l'avons si pleine, si entière, si saisissante, qu'elle suffit à la plupart des hommes pour croire en Dieu avec une certitude que rien ne peut ébranler. C'est cette notion qui, seule du reste, nous permet de comprendre les raisonnements scientifiques par lesquels nous arrivons ensuite à démontrer l'existence de Dieu. Car pour démontrer une vérité il faut avoir la notion de cette vérité; on ne peut démontrer les théorèmes relatifs au cercle sans avoir la notion géométrique du cercle.

Il y a donc en nous quelque chose qui nous permet de comprendre la notion de Dieu.

Ce quelque chose, c'est ce que nous appelons l'âme.

55. — Il est indubitable que l'âme est immatérielle,

car puisqu'elle peut comprendre Dieu et que la nature de Dieu est essentiellement différente de la matière, il faut que la nature de l'âme le soit aussi. Du reste, il est certain que nous pensons, que nous raisonnons. Or, nous savons par une expérience constante et irréfutable que la matière ne pense pas, ne raisonne pas; c'est, en effet, comme nous l'avons déjà dit, le principe de toutes les sciences physiques et naturelles, que la matière est essentiellement passive, inintelligente.

Le *quelque chose* qui est en nous et qui pense est donc essentiellement différent de la matière.

L'âme est donc immatérielle.

Du reste, Dieu étant un pur esprit, il serait absurde de prétendre que son activité créatrice, qui se manifeste sous nos yeux par tant d'êtres de formes et de natures différentes, se soit bornée à la seule matière. Il serait absurde de croire qu'il n'ait pas créé des êtres d'une nature semblable à la sienne, immatériels comme lui, en tout ou en partie. L'existence de substances spirituelles, d'essence différente mais analogue à Dieu, créées par Dieu, s'impose donc à nous comme corollaire immédiat de l'existence de Dieu.

Et de fait, tout homme qui croit à Dieu croit par cela même a l'âme humaine, à sa liberté, à sa personnalité, à son immatérialité (1).

---

(1) Un des matérialistes les plus en vue de notre époque a même reconnu publiquement que la « pensée n'est pas explicable à l'aide de ses conditions matérielles. » (Du Bois-Reymond.)

56. — Dieu ayant donné à notre âme la faculté de le connaître et de comprendre les raisons de son existence, faculté qu'il a manifestement refusée aux milliers d'êtres vivants qui nous entourent, il est évident que ce ne peut être pour le court espace de temps que dure notre vie mortelle. Il serait absurde de croire que ce qu'il y a de plus élevé dans l'univers visible, savoir, l'âme humaine créée réellement à l'image de Dieu, c'est-à-dire capable de connaître et de comprendre la notion de Dieu, il serait absurde, dis-je, de croire que cette âme puisse être à tout jamais anéantie à la mort, quand nous savons, au contraire, que la matière brute qui constitue notre corps ne l'est pas.

C'est, en effet, un axiome de la science moderne que rien ne se détruit dans la nature, pas un atome de notre corps ne s'anéantit, même à la mort ; les éléments matériels qui constituent notre organisme sont simplement dissociés; aucun d'eux ne disparaît.

Il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement de l'âme, qui n'est en rien affectée par les changements continuels de ces éléments.

Au contraire, il est reconnu que notre âme est absolument indépendante des échanges incessants qui modifient notre organisme. Les molécules matérielles sont entraînées dans le torrent de la circulation vitale, et sont remplacées par des éléments nouveaux empruntés au milieu dans lequel nous nous mouvons, aux corps qui nous entourent. L'âme, elle, reste toujours une, identique à elle-même. Autrement dit,

l'âme n'est pas fonction des échanges matériels que détermine la circulation vitale. Donc elle ne doit pas s'annuler quand ces échanges s'arrêtent. Donc l'âme est immortelle.

57. — Nous connaissons ainsi les deux principales propriétés de l'âme, son immatérialité, son immortalité. Ces deux notions dérivent immédiatement, comme nous venons de le voir, de la notion de Dieu et de la certitude scientifique de son existence.

Mais l'âme n'a pas seulement la notion de Dieu, elle a aussi la connaissance de quelques-unes de ses qualités. Il est évident, en effet, que si Dieu a voulu se faire connaître de nous, ce n'est pas seulement pour que nous sachions qu'il est, mais pour que nous sachions qui il est, et, par suite, pour que nous puissions l'aimer.

Or, nous avons en nous la notion du bien et du mal. Il est clair que cette notion dérive immédiatement de la notion de Dieu. Dieu est le bien par excellence, le bien absolu, comme il est l'être absolu, le vrai absolu : par suite, le bien n'est autre chose que la conformité à la notion de Dieu que nous avons en nous. Sur quelle base, en effet, pourrions-nous asseoir l'idée du bien et les notions de morale que chacun de nous porte en soi, si nous rejetions l'idée de Dieu ? La notion de l'utile ou de l'intérêt diffère radicalement de l'idée du bien, à tel point qu'un des philosophes les plus en vue de l'école rationaliste contemporaine, M. Fouillée, a

été obligé de reconnaître qu'il y a en l'homme quelque chose qui ne peut s'expliquer par les conditions matérielles de son existence (1); et pour trouver une base sur laquelle il puisse appuyer sa morale, il avoue qu'il faut remonter jusqu'à *l'idée métaphysique*. Mais qu'est-ce que l'idée *métaphysique* en dehors de Dieu, sinon un mot absolument vide de sens, un pur verbiage destiné à cacher sous une apparence philosophique l'inanité du système sur lequel reposent les théories psychologiques de la libre pensée (2) ?

Du reste, pour quelle raison, quand on rejette l'idée de Dieu, voudrait-on conserver celle du bien ? S'il n'y a pas de vrai absolu, pourquoi y aurait-il du bien absolu (3) ? Qu'est-ce que le devoir en lui-même, qu'est-ce que la morale, qu'est-ce que le bien, s'il n'y a rien en dehors de l'homme à quoi puisse se rapporter la notion du devoir et du bien ? En réalité, le vrai et le bien se confondent dans leur nature et dans leur essence ; le vrai,

(1) N'y eût-il eu encore aucun acte de volonté vraiment désintéressée, c'est un fait et un fait scientifique, que nous avons tout au moins l'idée du désintéressement. Cette idée est même, nous l'avons vu, essentielle à notre intelligence. (Fouillée.)

(2) On sait quelle est l'origine du mot métaphysique : c'est le titre d'un des ouvrages d'Aristote qui vient *après la physique*. M. Fouillée, qui est un philosophe de valeur, ne devrait pas ainsi se payer de mots; il devrait avoir le courage de prononcer le nom de ce Dieu auquel il pense souvent, qu'il n'ose pas reconnaître par respect humain, et qu'il essaie de cacher sous un nom aussi ridicule que celui-là.

(3) Caro, *Idée de Dieu*, p. 86.

a-t-on dit excellemment, est le bien de la pensée, comme le bien est le vrai de l'action (1). S'il n'y a rien en dehors de la matière, le bien comme le vrai ne se rapportent qu'à l'homme et peuvent changer à son gré; par suite, ils ne sont plus ni le vrai ni le bien, ils ne sont plus *eux-mêmes*, ce qui est absurde. Si, au contraire, Dieu existe, comme nous l'avons démontré, le vrai et le bien ne peuvent s'appliquer à tous les hommes, ne peuvent engager tous les hommes, c'est-à-dire ne peuvent être *eux-mêmes*, qu'à la condition de provenir d'un être supérieur à l'homme, de Dieu.

58. — De la notion du bien et du mal dérive immédiatement la notion de justice, d'après laquelle le mal doit produire le mal et le bien doit produire le bien; autrement dit, le mal doit être puni et le bien récompensé. L'idée de justice ne peut s'expliquer si l'on n'admet qu'elle provient de l'idée que nous avons de la distinction du bien et du mal, et par suite de la notion même de Dieu.

Il est clair, en effet, que le bien étant ce qui est conforme à la nature de Dieu, et le mal étant ce qui est contraire à cette même nature, en faisant le bien nous nous rapprochons de Dieu, et en faisant le mal nous nous écartons de lui; dans le premier cas, nous trouvons un plus grand bien, puisque Dieu est la source de tout bien, autrement dit nous sommes récompensés du

(1) Caro. *Idée de Dieu*, p. 88.

bien que nous avons fait; dans le second cas, nous trouvons un plus grand mal, autrement dit nous sommes punis, puisqu'en nous écartant de Dieu, nous mettons une plus grande distance entre le bien absolu et nous.

D'autre part, c'est un fait d'expérience que le bien ne reçoit pas sur la terre la récompense à laquelle nous savons qu'il a droit, et le mal la punition qu'il mérite.

Or, il n'est pas possible que Dieu nous ait donné la notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, si nous n'étions pas obligés d'y conformer la pratique de notre vie. Que signifierait ce sentiment si vivace du droit et du juste que nous avons en nous, si ce sentiment ne nous obligeait en rien? Par cela seul que nous savons que le mal doit être puni, nous savons que nous devons l'éviter; car nous ne pourrions être punis pour une chose qui ne nous obligerait pas. La notion de récompense et de punition, autrement dit l'idée de justice, entraîne donc forcément l'idée d'obligation.

Et puisque l'expérience nous apprend que cette obligation n'a pas sa sanction dans cette vie, c'est qu'il existe de toute nécessité une autre vie où l'homme doit être puni ou récompensé selon ses œuvres.

59. — Nous arrivons donc par une nouvelle voie à cette conséquence que nous avions déjà démontrée, à savoir que l'homme ne doit pas mourir tout entier, et qu'il doit y avoir au moins une partie de lui-même qui subsiste à sa mort.

Les conclusions auxquelles nous arrivons sont donc

parfaitement d'accord avec ce que nous avons précédemment trouvé, et c'est là une vérification importante de la justesse de nos raisonnements.

Notre vie mortelle n'est donc qu'un temps d'épreuve qui nous est imposé pour aller librement à Dieu en faisant le bien et en repoussant le mal, temps d'épreuve après lequel la justice doit être parfaitement accomplie en nous, suivant nos mérites ou nos démérites.

Ainsi ces grands problèmes qui font le désespoir des philosophes et des savants de l'école athéiste, ces problèmes dont ils ne peuvent donner aucune solution rationnelle et simple, l'âme, la morale, la destinée humaine, tout cela s'explique naturellement et admirablement dans notre système, en partant simplement de cette vérité, démontrée par ailleurs en toute rigueur, que Dieu existe. Et c'est encore là une preuve réellement scientifique de l'existence de Dieu que cette facilité avec laquelle nous pouvons résoudre tous les problèmes qui en dépendent ; car c'est par leurs conséquences, la simplicité et l'accord des déductions qu'on en tire, que la science démontre la plupart des principes primordiaux sur lesquels elle s'appuie.

60. — De même que nous avons démontré que Dieu est le bien et la justice suprêmes par la notion qu'il nous donne du bien et du juste, de même nous pouvons démontrer que Dieu est l'être infini par la notion de l'infini que nous trouvons en nous. Cette notion en effet ne peut venir de nous, êtres essentiellement

bornés dans l'espace et dans le temps. D'autre part, l'infini existe nécessairement en Dieu, puisque nous avons vu qu'il est l'être essentiel, n'ayant reçu la vie de personne, que par suite il n'a pas de commencement et existe de toute éternité. C'est donc de Dieu que vient cette notion de l'infini et c'est à lui qu'elle s'applique essentiellement.

Il résulte donc de tout ce qui précède que Dieu est non seulement, comme nous l'avons démontré dans le livre premier, la force suprême et intelligente de laquelle dérivent tous les mouvements de la nature, non seulement l'être essentiel, duquel tous les êtres tirent le principe de leur existence, mais qu'il est encore le bien par excellence, la source de toute justice, l'être infini et parfait.

CHAPITRE II

DU MIRACLE

61. — Dieu se manifeste à nous par les notions qu'il nous donne de lui-même. Nous l'avons démontré dans le chapitre précédent.

Mais il est clair qu'il peut encore se manifester à nous d'une manière plus complète que par ces notions premières qui ne s'adressent qu'à notre âme. Il est vrai que Dieu, n'étant qu'un pur esprit, ne peut tomber sous nos sens; il ne peut être vu ni touché par nous. Mais il peut produire des actes qui tombent sous nos sens; il est évident, en effet, qu'il n'a pas besoin d'un corps matériel pour produire sur nous des sensations qui nous soient perceptibles. Nous devons même remarquer que lorsqu'un corps agit sur nous et produit dans notre organisme les sensations de la vue et de l'ouïe, par exemple, ce corps n'entre pas directement en communication avec nous; il ne se manifeste à nous que par l'intermédiaire des agents naturels, de l'éther pour la vue, de l'air pour l'ouïe, et ce sont ces agents qui

déterminent dans notre organisme les modifications d'où dérivent en nous les sensations précitées.

Or, il est certain que Dieu peut produire lui-même l'effet de ces agents naturels, qu'il peut impressionner directement les parties de notre organisme chargées de nous transmettre les sensations voulues, de manière à nous faire voir ou entendre ce qu'il lui plaît de nous communiquer.

Il serait absurde de prétendre que Dieu ne peut pas accomplir ces différents actes ; ils n'ont rien de plus extraordinaire que ceux par lesquels il a créé et organisé la matière. Ce qu'il a fait une fois, il peut certainement le refaire autant de fois qu'il le voudra, quand il le jugera nécessaire.

62. — Mais, dira-t-on, pourquoi le ferait-il? Quelle nécessité y a-t-il à ce que Dieu se manifeste d'une manière particulière à nous, puisque nous avons vu que la notion que nous avons de lui et les raisonnements mathématiques tirés des faits naturels suffisent pour nous faire croire avec une certitude parfaite à son existence?

Nous pourrions passer outre à cette objection. Nous ne connaissons généralement pas le pourquoi des choses. L'être infini que nous n'entrevoyons qu'à travers les faiblesses de notre intelligence peut avoir des raisons déterminées pour agir de telle ou telle manière, sans qu'il soit forcé de nous les faire connaître. Nous n'étudions en ce moment qu'un fait : comment Dieu se

manifeste à nous. Il suffit que ce fait soit indubitable pour que nous ayons le droit de l'étudier, sans avoir à nous inquiéter du motif qui l'inspire à la raison divine. C'est ainsi que l'on procède dans toutes les sciences de la nature. L'homme commence par observer un fait, sans connaître le plus souvent la raison d'être de ce fait, et de ce que cette cause est inconnue, il ne s'ensuit nullement que le fait ne soit pas possible, du moment qu'il a été dûment et exactement observé.

Il est facile cependant d'entrevoir cette raison d'être dans le cas particulier qui nous occupe.

La vie présente est pour l'homme, nous l'avons vu, un temps d'épreuve pendant lequel il doit faire le bien et rejeter le mal. Or, il est un fait d'expérience indéniable que nous pouvons observer sur nous-mêmes aussi bien que sur les autres, c'est que nous sommes plus portés au mal qu'au bien. L'éducation peut corriger dans l'enfant les mauvais penchants qu'il présente; elle ne peut les détruire complètement. Nous n'abordons pas ici la question de l'origine de cet état de choses. Nous ne faisons que constater un fait patent. L'homme veut souvent le bien, mais trop souvent il n'a pas la force de l'accomplir ; il est porté par une pente presque irrésistible au mal; il sent nettement en lui deux principes opposés qui luttent pour le rapprocher et l'écarter de Dieu.

Sans doute l'homme est libre, et c'est dans cette liberté que réside précisément le mérite de l'épreuve

qui lui est imposée. Mais Dieu est bon ; l'homme est son œuvre. Dieu n'interviendra-t-il pas pour redresser les mauvais penchants de sa créature, pour l'aider dans ses efforts, dans sa lutte vers le bien, sans lui enlever cependant cette liberté qui seule fait son mérite ? Nous avons *à priori* de fortes présomptions pour croire qu'il en est réellement ainsi.

Somme toute, les tendances mauvaises qui sont en nous peuvent être assimilées aux forces gravifiques qui attirent tous les corps vers le centre de la terre. Elles tendent à nous écarter incessamment de Dieu. Si nous n'y résistons pas, nous tombons, c'est-à-dire nous nous éloignons de Dieu, et nous ne pourrons que nous en écarter de plus en plus, si aucune force nouvelle n'intervient pour modifier cette tendance. Autrement dit, quand nous avons fait le mal, il faut absolument que Dieu agisse de nouveau sur nous pour nous ramener vers lui.

Cette action peut évidemment se produire de bien des manières différentes. Dieu peut agir directement sur l'âme en la sollicitant vers lui. Mais on conçoit que l'homme, naturellement plus porté vers les choses matérielles que vers les choses purement spirituelles, sera plus frappé par une action *sensible* de la Divinité s'adressant à l'âme par l'intermédiaire du corps.

Dans ce dernier cas, il faut et il suffit que les actes par lesquels Dieu veut communiquer avec nous s'imposent à nous par un caractère tout particulier de puissance, qu'ils portent pour ainsi dire en eux leur

cachet d'origine, et ne puissent être attribués ni à l'homme ni aux forces naturelles qui l'entourent.

Ce sont ces actes que nous appelons des miracles.

63. — Il y a un certain nombre de savants et de philosophes qui font profession de croire en Dieu, mais qui se révoltent au seul mot de miracle. Pour eux, comme pour tous les adeptes de l'école athéiste dont ils subissent involontairement l'influence, le miracle est le contre-pied de la science moderne ; quand on l'admet, *on est hors de la science* (1).

Cependant puisqu'ils croient à Dieu et qu'ils admettent l'existence d'un être tout-puissant, infini, ils ne peuvent prétendre donner des bornes à sa toute-puissance ; ils ne peuvent pas limiter ses droits et lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. »

De la définition que nous avons donnée du miracle, il est facile de démontrer que le miracle n'a rien de logiquement ni de scientifiquement impossible. D'abord le miracle étant, comme nous l'avons dit, le signe de l'intervention de Dieu dans l'humanité, il est absurde de prétendre, au nom de la raison, que Dieu ne puisse communiquer de la manière qui lui plaît avec les êtres qu'il a créés.

La science, de son côté, nous démontre que Dieu est certainement intervenu dans la nature, au moins à l'origine des choses, pour créer et organiser la matière et

(1) Renan.

la vie. Or, ce que Dieu a fait une fois, il peut certainement le refaire quand il le veut, sans que notre misérable science puisse le moins du monde y opposer son veto (1).

64. — Mais, nous dira-t-on, la science constate précisément que les lois qui régissent la nature sont invariables, ou au moins qu'elles n'ont jamais varié.

D'abord, qu'en savons-nous? La science connait-elle assez bien toutes les lois naturelles pour poser en principe qu'elles n'ont jamais varié? Ensuite, en admettant que les lois soient invariables — comme nous croyons en effet qu'elles le sont — pouvons-nous en dire autant des phénomènes? Nous savons, au contraire, que ceux-ci sont assujettis à une foule de conditions essentiellement variables, au premier rang desquelles nous pouvons mettre la volonté humaine elle-même. L'homme est maitre en effet de développer quand il le veut, comme il le veut, où il le veut, les énergies créatrices de la lumière, de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité, sans qu'aucune loi naturelle autre que celles qui président au développement de ces phénomènes puisse s'opposer à sa volonté. Les phénomènes mêmes qui par leur nature semblent le plus échapper à son action,

(1) C'est ce que reconnaissent parfaitement certains matérialistes plus logiques que les spiritualistes dont nous parlions plus haut, et c'est là-dessus qu'ils s'appuient pour rejeter le dogme de la création : Un commencement surnaturel impliquerait nécessairement une continuation surnaturelle. (Feuerbach.)

ceux de la gravitation, dépendent jusqu'à un certain point de cette même volonté. Chaque fois, en effet, que l'homme produit un acte, chaque fois qu'il fait un mouvement quelconque, il modifie l'état d'équilibre du milieu dont il fait partie, il déplace d'une manière réelle quoique insensible le centre de gravité du globe terrestre, et par suite il modifie l'attraction que ce globe terrestre exerce sur l'univers tout entier (1). De même il suffit que l'homme lance une pierre sur le sol, pour que sous l'action du choc de cette pierre le globe terrestre prenne un certain mouvement qui dépend de la vitesse et de la masse du corps choquant. En réalité, ces mouvements, ces modifications, sont insensibles à notre appréciation, et le savant ne peut que les négliger dans ses calculs. Mais ils ne sont pas nuls en fait, et ils pourraient être enregistrés par des appareils ou par des intelligences infiniment plus sensibles ou plus perfectionnés que les nôtres. Qui ne voit par exemple que s'il plaisait à l'homme de faire sauter à la dynamite une notable portion du globe sur lequel il vit, de manière à l'envoyer graviter en dehors de son action immédiate, tous les

(1) En réalité, comme il ne s'agit ici que de forces *intérieures* du système, le mouvement du centre de gravité n'en est pas affecté, c'est-à-dire que le centre de gravité du système continue à décrire la même trajectoire que si tout était immobile à la surface de la terre, mais le centre de gravité change par rapport aux différents points de la surface, et par suite l'attraction que la masse de la terre exerce sur les corps voisins change avec la position de ce centre de gravité, puisque toute la masse agit comme si elle était réunie en ce centre.

phénomènes astronomiques qui dépendent de la masse de la terre, entre autres les phénomènes des marées, les phases et les mouvements de la lune, en seraient immédiatement modifiés? Que cela soit impossible à réaliser dans la pratique, je le reconnais, mais cela n'en est pas moins possible en théorie, et par suite le savant qui se place au-dessus des phénomènes contingents pour en rechercher les causes a le droit de dire que l'homme a, jusqu'à un certain point, sous sa dépendance tous les phénomènes de la nature.

A plus forte raison en est-il ainsi de Dieu. Ce que l'homme peut faire dans la limite restreinte de son action, Dieu peut le faire évidemment d'une manière toute-puissante, mais, comme l'homme lui-même, simplement parce qu'il le veut.

Quelles que soient donc les lois qui régissent les phénomènes de la nature, quel que soit le caractère, immuable ou non, de ces lois, nous pouvons dire sûrement que tous ces phénomènes sont sous la dépendance directe de la volonté divine, comme ils le sont, mais à un degré infiniment moindre, de la volonté humaine.

Ainsi Dieu, pour faire un miracle, n'a pas besoin de modifier les lois qu'il a établies à l'origine des choses, il lui suffit de modifier les phénomènes, soit par un acte direct de sa volonté, soit par l'intermédiaire de lois ou de phénomènes différents.

65. — Eclaircissons encore ceci par quelques exemples.

Quand un médecin guérit un malade, il modifie le cours ordinaire des phénomènes de la nature, puisque ce malade devait mourir et ne meurt pas. Pourquoi Dieu ne guérirait-il pas directement ce malade, si cela lui convient, comme le fait le médecin, mais par un moyen plus puissant, par le simple exercice de cette volonté à laquelle tout est soumis dans l'univers? Le cours ordinaire des phénomènes de la nature ne sera pas plus troublé si c'est Dieu qui sauve le malade que si c'est un médecin qui le guérit.

Quand un chirurgien coupe un bras ou une jambe à un patient, celui-ci devrait souffrir en vertu d'une loi naturelle que nous ne connaissons que trop. Dira-t-on que cette loi est violée, si on chloroformise le malade pour l'empêcher de souffrir? Il est probable qu'un sauvage auquel on raconterait une opération de ce genre aurait peine à y croire ; en tout cas il ne comprendrait certainement pas comment le phénomène a pu se produire, et s'il s'avisait de protester au nom de sa science à lui, il est probable que la plupart de nos savants libres penseurs n'hésiteraient pas à le traiter de parfait imbécile. Or, ne sommes-nous pas, à l'égard de Dieu, dans une situation analogue ou plutôt infiniment inférieure à celle de ce sauvage? De quel droit refuserions-nous à Dieu le pouvoir d'alléger les souffrances de l'homme en employant des moyens que nous ne connaissons pas ou que nous ne pouvons pas comprendre?

Quand l'homme creuse une tranchée dans une mon-

tagne pour y faire passer ses locomotives, quand il trace pour ses navires un canal dans les sables de Suez pour transporter plus rapidement ses marchandises d'un point à un autre du globe, il viole l'ordre de choses établi autant que Dieu quand il ouvrit un passage dans la mer Rouge pour faire échapper un million d'êtres humains à la destruction ou à la servitude qui les menaçait.

Ne dirait-on pas que l'homme est jaloux de ses droits sur la nature et qu'il voudrait être le seul à en user? Mais s'il a des droits sur la nature, il est certain que Dieu en a pour le moins autant que lui, et qu'il peut agir sur elle de temps en temps, comme nous n'hésitons pas à le faire sans cesse.

En résumé, Dieu dans le miracle fait des actes semblables aux nôtres, mais en employant des moyens différents des nôtres, en se servant de forces ou d'agents que nous ne connaissons pas, ou qui ne nous appartiennent pas, mais qui lui obéissent, à lui, parce qu'il le veut et qu'il est le maitre absolu de l'univers.

66. — Il est donc certain que le miracle est logiquement possible et n'a rien de contraire ni à la science ni aux lois de la nature. Mais, nous dit-on, la science n'a pas à s'occuper des miracles, parce que la science n'en a jamais constaté. C'est la grosse objection qu'on nous oppose sans cesse, l'objection courante, mise pour ainsi dire à la mode par M. Renan, ou mieux par l'école

allemande, dont il est en France le principal représentant.

Remarquons d'abord que ce n'est pas là une objection de principe. Tous les jours la science est appelée à statuer sur des faits qu'elle n'avait jamais constatés auparavant. Nos revues scientifiques et les comptes rendus de nos sociétés savantes en sont remplis. Quand Graham Bell a annoncé qu'il pouvait établir une communication orale à plusieurs kilomètres de distance, il proclamait un fait que la science n'avait jamais constaté et qui, d'après les lois et les faits précédemment connus, pouvait être considéré comme impossible, d'autant plus que le phénomène qu'il a découvert n'est même pas encore parfaitement expliqué. Quand Crookes présenta son radiomètre au monde savant, il était admis comme impossible que la lumière pût exercer une action mécanique directe, telle que de faire tourner les ailes d'un moulinet, et ce phénomène, plus encore que le précédent, est resté, jusqu'à ce jour, complètement inexpliqué.

Il n'est pas une découverte de la science moderne qui n'ait pu sembler *a priori* impossible ou contraire aux faits connus, aux lois admises, et si chaque fois la science s'était récusée, parce que le fait sur lequel se fondait la découverte n'avait pas été jusqu'alors constaté, nous en serions encore à l'âge de pierre ou tout au plus à la civilisation de nos ancêtres gallo-romains.

Or, il est très curieux que lorsqu'on met la science,

ou du moins une certaine science, celle de M. Renan et de son école, en présence d'un miracle à constater, elle se récuse en disant qu'elle n'a pas à s'en occuper parce qu'il n'est pas possible. Ainsi on a commencé par dire que le miracle n'est pas possible parce qu'on n'en a pas constaté, et ensuite, par un cercle vicieux qu'on ne se donne même pas la peine de dissimuler, on déclare qu'on ne veut pas le constater parce qu'il n'est pas possible. Singulière logique de la part de ces gens qui prétendent parler au nom de la science moderne, et qui donnerait une triste idée de cette même science, si l'on ne savait que celle-ci n'est pas la propriété d'une secte particulière et qu'elle n'a donné à personne le droit exclusif de parler en son nom.

67. — Remarquons en outre que le miracle est, par sa nature même, un fait exceptionnel, sans quoi l'homme n'y prêterait plus qu'une attention distraite. On ne peut par suite le constater d'une manière continue, comme les levers et les couchers du soleil par exemple, comme les éclipses de la lune et celles des satellites de Jupiter. Mais, en outre des faits réguliers qui constituent l'ensemble des sciences d'observation, il est des phénomènes passagers dont ces mêmes sciences constatent de temps en temps les apparitions, sans pouvoir toujours les expliquer ni les prédire, comme ces bolides qui viennent on ne sait d'où et qui traversent enflammés les hautes couches de notre atmosphère, comme les comètes dont les mouvements présentent

parfois des particularités qui ne peuvent s'expliquer par les lois ordinaires de l'astronomie. Le miracle est dans les sciences naturelles un phénomène du même ordre, et non seulement la science peut, mais elle doit le constater, même en dehors de toute préoccupation religieuse, parce que c'est un fait, et qu'elle doit étudier tous les faits pour essayer d'en connaître les causes et d'en déduire les conséquences.

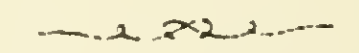
68. — Remarquons enfin, avec le P. de Bonniot (1), qu'il est un ordre de sciences tout aussi importantes, à un certain point de vue, que les précédentes, et qui sont exclusivement consacrées à l'étude de faits que ne relie entre eux aucune loi invariable. Ce sont les sciences historiques; les faits qu'elles étudient ne relèvent en effet d'aucune loi mathématique ; ils dépendent uniquement des lois morales, c'est-à-dire des caractères et des volontés humaines, qui ne peuvent être assujettis à aucune formule.

Ainsi la science n'a pas le droit de rejeter les miracles parce qu'elle ne peut les expliquer. Elle doit les étudier — ou du moins étudier ceux qu'on lui présente comme tels — elle doit les étudier, dis-je, comme des faits possibles, et leur appliquer en toute sincérité les règles ordinaires de la critique scientifique.

En résumé, en partant uniquement de ce fait que Dieu existe, fait absolument scientifique, et qui est,

(1) *Le miracle et ses contrefaçons.*

nous l'avons démontré, le principe de toutes les sciences de la nature, on doit admettre comme une vérité incontestable que le miracle est scientifiquement possible, nous dirons même jusqu'à un certain point nécessaire, car il est, par nature et par définition, la manifestation expresse de l'existence et de la puissance de Dieu et le signe de son intervention dans les choses humaines.



LIVRE III

JÉSUS-CHRIST

Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. (S. JEAN.)

CHAPITRE PREMIER

CONVENANCE SCIENTIFIQUE DE L'INCARNATION

69. — Nous avons vu dans le livre précédent que Dieu pouvait se manifester à nous de plusieurs manières. Il nous a communiqué d'abord une connaissance intuitive et très nette de son existence et de ses principales qualités. Il nous permet de nous élever à lui par le raisonnement et les déductions scientifiques. Il peut enfin agir directement sur nos sens en se servant des agents naturels qui nous font communiquer avec le monde extérieur.

Ces dernières sortes de manifestations peuvent affec-

ter les formes les plus variées, mais il est évident *a priori* que la plus complète, la plus saisissante, doit être celle par laquelle Dieu, qui est invisible à nos sens, se rendra semblable à nous en prenant un corps identique au nôtre, pour vivre de notre vie et communiquer directement avec nous. C'est l'histoire même de Jésus.

La vie de Jésus est donc le centre vers lequel convergent toutes les relations de la divinité et de l'humanité ; elle est l'intervention type autour de laquelle pivote toute l'histoire du monde dans ses rapports avec Dieu.

Jésus-Christ a-t-il été réellement envoyé de Dieu ? est-il réellement Dieu ?

Pour le démontrer, nous n'avons qu'à nous reporter au criterium scientifique que nous avons établi précédemment et qui doit nous servir à reconnaitre l'intervention de la divinité parmi nous, au miracle, et nous répondrons avec la plus entière certitude : Oui, Jésus-Christ a été envoyé de Dieu. Oui, Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il l'a dit, et qu'il a confirmé sa parole par des preuves telles qu'il est impossible de n'y pas reconnaitre le cachet de la divinité.

70. — Nous allons examiner de plus près cette question sur laquelle repose tout l'édifice du christianisme avec ses dogmes et sa morale.

Remarquons tout d'abord que cette question se lie directement à celle de l'existence de Dieu, qu'elle est

indépendante de tout ce que nous avons établi sur la nature de l'homme. Car nous ne recherchons pas actuellement le pourquoi des choses ; nous ne nous demandons pas dans quel but Dieu est intervenu de la manière que nous avons dite ; nous le verrons plus tard. Pour le moment, nous prenons simplement un fait, fait considérable dans l'histoire de l'humanité, personne ne le nie, la vie de Jésus ; nous examinons ce fait en lui-même, selon les méthodes scientifiques, pour en reconnaitre la nature, en nous fondant uniquement sur les principes précédemment démontrés, à savoir, l'existence d'un Dieu personnel et tout-puissant, et la nécessité du miracle comme signe de son intervention visible parmi nous.

71. — Et d'abord l'existence d'un être à la fois Dieu et homme est-elle rationnellement et scientifiquement possible ?

Il est évident *a priori* que rien ne peut empêcher l'Etre suprême de s'unir d'une manière quelconque à l'une de ses créatures, de prendre par exemple une forme matérielle sans cesser d'exister indépendamment de cette forme. C'est ainsi que le principe pensant qui est en nous et que nous appelons l'âme est uni à notre corps, tout en étant, comme nous l'avons démontré, d'une nature essentiellement distincte de ce corps ; il y vit d'une vie jusqu'à un certain point indépendante de celle du corps, puisqu'il subsiste identique à lui-même à travers toutes les transformations molécu-

laires que subit notre corps, jusques et y compris la mort.

Bien plus, quand ce principe pensant veut se communiquer aux autres hommes, il se matérialise pour ainsi dire dans l'écriture ou la parole, il se revêt d'une forme extérieure perceptible à nos sens et se transmet aux êtres qui nous environnent, sans cesser d'être *lui-même* et de rester dans l'intelligence d'où il émane.

Ainsi en est-il de Dieu. Voulant rendre sa pensée sensible et la communiquer aux hommes, il l'incarne dans une personnalité humaine; mais elle reste en lui tout en se communiquant aux hommes, de même que notre pensée reste en nous, reste *nous-même* quand elle se communique aux personnes qui nous entendent ou qui nous lisent.

Saint Augustin a rendu ces analogies avec beaucoup de justesse et une grande vérité d'expression.

« Tant que mon verbe ou ma pensée est dans mon esprit, dit-il, ce verbe est une chose tout intellectuelle, toute spirituelle, et bien différente du mot ou du son de la voix. Lorsque cette pensée cherche une manifestation en dehors de mon esprit, que fait-elle? Elle cherche un véhicule dans le son de la voix; portée sur ce véhicule, ma pensée traverse l'air et arrive jusqu'à vous. Donc mon verbe voulant se faire connaître à vous parle dans la voix, s'unit à la voix, s'incarne en quelque sorte dans la voix, se fait voix. Ainsi le Verbe de Dieu, voulant se faire connaître à l'homme, s'est uni à la chair, s'est incarné, s'est fait chair.

» En vous communiquant ma pensée par des mots, je ne m'en dessaisis pas. En passant dans votre esprit, elle ne se sépare pas du mien. Avant mon discours j'avais ma pensée et vous ne l'aviez pas ; j'ai parlé, vous l'avez eue et moi je n'ai rien perdu. Ainsi donc le verbe que je viens d'articuler est devenu sensible à vos oreilles et ne s'est point séparé de votre esprit. Ainsi le Verbe de Dieu s'est fait sensible à nos yeux et n'a pas quitté son Père (1). »

72. — Saint Thomas d'Aquin nous donne du même mystère une image non moins saisissante.

Lorsqu'un artiste, un statuaire par exemple, voit son œuvre dégradée par un accident, il s'efforce de la réparer, il y applique sa pensée, il unit, pour ainsi dire, sa pensée à son œuvre ; plus d'une part cette union est intime, plus d'autre part sa pensée est puissante, plus la nouvelle œuvre qui en résultera approchera de la perfection.

Il en est de même de Dieu.

Quand Dieu vit l'homme, son œuvre, dégradé par le mal, il lui appliqua sa pensée pour le relever de l'abaissement où il était tombé. Mais la pensée de Dieu est infinie comme Dieu, elle est parfaite comme lui, et comme la première condition de la perfection absolue est l'existence, elle est vivante comme lui ; elle constitue ce que saint Jean et, après lui, la théologie catho-

---

(1) S. Augustin. *(Traduction de M. Hello.)*

lique ont appelé le Verbe ou la Raison de Dieu. Et le Verbe de Dieu, en s'appliquant parfaitement à l'homme, constitue un être distinct et vivant dans lequel l'humanité et la divinité coexistent, unies d'une manière transcendante et réelle (1).

Cette démonstration qui relie entre eux les dogmes les plus importants du christianisme, l'Incarnation, la Sainte Trinité, le péché originel et la Rédemption, nous prouve quelle logique il y a dans tout l'ensemble de la doctrine chrétienne et quel merveilleux enchaînement elle présente dans toutes ses parties.

73. — Du reste nous pouvons parfaitement concevoir, en dehors de toute démonstration dogmatique, la convenance scientifique de l'Incarnation. Il nous suffit pour cela d'examiner la loi de l'union successive des choses et des êtres dans l'univers physique et dans l'univers animé (2).

Partout en effet nous voyons les substances des choses s'unir à mesure que l'on s'élève dans l'échelle de la création. C'est ainsi que la substance matérielle inerte forme le *substratum* de tout ce qui existe dans la nature organisée et vivante. Elle est disséminée avec une profusion inouïe dans l'espace infini, et subit, sans les connaître, les mouvements que lui a donnés originairement le Créateur, les lois qu'il a instituées pour

(1) *Somme théol.*, Incarn., quæst. V, art. III.
(2) Cf. Bougaud, *Le christianisme et les temps présents.*

la conservation et les transformations de ces mouvements.

Au-dessus de cette nature purement inerte, nous voyons des êtres qu'anime un principe nouveau inconnu à la matière, la vie. Ce sont d'abord les végétaux, qui tirent leurs éléments constitutifs de la matière minérale et gazeuse qui les entoure, mais qui naissent, se développent et se reproduisent d'après des lois tout à fait distinctes de celles qui régissent cette matière. Au-dessus d'eux nous voyons les animaux, qui, outre les principes essentiels aux plantes, possèdent des propriétés spéciales, entre autres la sensibilité et la locomotion, et qui sont formés non seulement par la matière minérale qui entre dans les végétaux, mais par les éléments constitutifs des végétaux eux-mêmes. Enfin, à la nature animale nous voyons uni, dans la nature humaine, un principe nouveau qui modifie profondément les qualités et les propriétés des êtres précédents, l'âme raisonnable qui permet à l'homme de s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu.

C'est donc en l'homme que se trouvent, pour ainsi dire, concentrés tous les éléments constitutifs de la création visible, la matière inerte, la matière organique animée par le principe vital, ainsi que l'élément spirituel dans ce qu'il a de plus élevé, l'âme. Mais au-dessus de la nature spirituelle créée, il n'y a plus que la nature divine increée. N'est-il pas légitime de penser que Dieu a voulu continuer cette progression des êtres, et unir sa nature divine à notre nature humaine, comme l'es-

prit qui nous anime est uni à la matière qui forme les éléments de notre corps? En agissant ainsi, Dieu n'aurait fait que POUSSER A L'INFINI, comme il convient à sa nature, la loi générale qui régit tous les êtres. Il n'aurait fait que concentrer dans un seul être les principes constitutifs de tous les êtres, de manière à unir dans un ensemble merveilleux la nature créée et la nature incréée, Dieu, l'esprit, la matière.

Une telle conception est certainement digne de Dieu, digne de l'Etre en qui se résument toutes les lois de la nature, amour et puissance infinis (1).

74. — Il doit donc y avoir dans la création un être qui réunit en lui le double caractère de la divinité et de l'humanité, qui est à la fois Dieu et homme. Or, parmi tous les hommes qui ont paru sur la terre, il n'y en a qu'un qui ait réclamé pour lui cette double qualité. Un seul s'est présenté à l'humanité comme revêtu de la puissance divine, comme juge et maître souverain de toutes les races et de toutes les générations hu-

---

(1) Dieu peut pour lui même et d'une manière transcendante tout ce que peuvent les créatures auxquelles il a mesuré l'être et la vie.... Les matières se pénètrent, l'esprit pénètre les corps.... et puisqu'il est une loi qui tend à fondre par la pénétration les natures inférieures dans les supérieures, et réciproquement, je ne vois pas pourquoi Dieu ne s'appliquerait pas à lui-même cette loi qui du reste ne peut avoir d'existence que parce qu'elle est fondée sur ce principe : Le souverain bien est de sa nature souverainement expansif. (P. MONSABRÉ. *Conférences de Notre-Dame de 1875*, p. 336.)

maines, un seul qui ait osé, suivant l'expression de saint Paul, sous la forme humaine s'égaler à Dieu, c'est Jésus (1).

Si donc l'Incarnation est possible, elle n'est possible qu'en Jésus, et doit être par suite réalisée en lui.

Ce principe ainsi établi *a priori*, il ne nous reste plus qu'à en donner la démonstration *a posteriori*, c'est-à-dire à prouver la réalité scientifique et historique de l'Incarnation divine dans la personne de Jésus.

---

(1) Nous verrons plus loin que ni Mahomet ni Sakia-Mouni, les deux seuls fondateurs de religion sur lesquels nous ayons des renseignements précis, ne se sont donnés comme Dieu.

CHAPITRE II

DU CARACTÈRE HISTORIQUE DE LA VIE DE JÉSUS

---

75. — Il est impossible de nier l'existence de Jésus, et parmi les adversaires les plus acharnés du christianisme, personne ne l'a osé, parce que personne ne l'a pu. Le Christ n'est pas un de ces personnages légendaires, comme les demi-dieux et les héros de l'antiquité hellénique. Son histoire n'est pas, comme celle de Sakia-Mouni, étouffée sous les légendes grotesques écloses dans les imaginations hindoues. Jésus est, avec Mahomet, le seul fondateur de religion qui ait vécu à une époque historique et dont l'existence soit entourée de toutes les garanties qu'exige l'histoire.

Sa vie publique a eu des milliers de témoins parmi ses compatriotes, hommes à l'esprit froid, sceptique, terre à terre, préoccupés avant tout du détail des lois et des formalités du culte, soucieux de ne rien changer aux usages ou aux croyances de leurs ancêtres, unis par le commerce et par l'éducation au monde hellénique, alors le plus civilisé de la terre ; parmi les Grecs,

qui, à la suite des conquêtes d'Alexandre, s'étaient établis sur tout le bassin oriental de la Méditerranée et s'étaient infiltrés parmi les races et les populations autochtones; enfin parmi les officiers et les magistrats romains, représentants du pouvoir central le plus puissant qui ait jamais existé, et dont l'action est intimement mêlée au grand drame du Calvaire.

Les faits principaux de sa vie publique sont fixés historiquement par un grand nombre d'écrits que nous ont laissés ses contemporains et qui présentent, comme nous le verrons plus loin, les caractères les plus sûrs d'authenticité. Nous avons d'abord les vingt-sept livres, traités ou épîtres qui composent le Nouveau Testament, et qui ont été écrits par huit de ses apôtres et de ses disciples; puis les nombreux ouvrages laissés par les successeurs et les disciples des apôtres, saint Clément, saint Ignace, saint Polycarpe, etc., qui ont écrit à une époque où les souvenirs qu'avait laissés Jésus, où ses enseignements étaient encore présents à tous les esprits, et où vivaient un grand nombre des témoins de sa vie et de sa mort. Nous avons enfin les témoignages mêmes de nos ennemis, des auteurs païens, juifs, hérétiques, témoignages si nombreux, si précis, si concordants, que, suivant la remarque d'un critique éminent, ils suffiraient, au cas où les Evangiles seraient perdus, pour nous permettre de reconstituer en entier la vie et la doctrine de Jésus (1).

---

(1) WALLON, *De la croyance due à l'Evangile.*

Tous ces témoignages, tous ces récits concordent admirablement sur les faits principaux de sa vie publique et de sa mort, sur ses enseignements, sur ses miracles, entre autres sur le plus grand de tous, sa résurrection, sur le double caractère de divinité et d'humanité qu'il s'était attribué et que lui attribuaient ses disciples.

76. — La réalité historique du personnage de Jésus s'impose donc avec une évidence saisissante à tous les esprits. Cette admirable figure domine l'ensemble des temps anciens et modernes, et ceux mêmes qui nient le caractère surnaturel de Jésus ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la sublimité de sa vie et de sa mission.

Il est incontestable que si jamais homme a pu se donner pour le représentant de la divinité sur la terre, c'est lui, et lui seul. Il est le seul, du reste, qui se soit donné comme l'incarnation vivante de Dieu. Quelques religions antiques ont bien, il est vrai, parlé d'incarnations divines, d'unions matérielles de la divinité et de l'humanité. Mais ces incarnations se rapportent toutes à des personnages fabuleux, qui n'ont jamais eu la moindre réalité historique. On ne peut y voir qu'un écho très net des traditions et des espérances primitives de l'humanité. Le seul personnage des religions hindoues qui ait une existence réelle, Sakia-Mouni, le fondateur du bouddhisme, au témoignage même de ses disciples, ne s'est jamais donné

comme Dieu ni comme une incarnation de Dieu, mais seulement comme un sage, comme un saint, et c'est à ce titre seulement qu'il est vénéré des trois à quatre cent millions d'être humains qui professent la religion bouddhique (1).

Il en est de même de Confucius.

Quant à Mahomet, tout le monde sait qu'il n'a jamais eu la prétention de s'égaler à Dieu, qu'il s'est contenté du rôle de prophète, et qu'il ne se disait même pas en communication directe avec la divinité (2).

Jésus est donc bien le seul homme auquel puisse se rapporter la réalité de l'incarnation divine. Ses miracles, sa doctrine, sa vie entière, nous prouveront bientôt qu'il en est réellement ainsi.

77. — Les actes et la doctrine de Jésus nous sont principalement connus par les livres historiques du Nouveau Testament, auquel nous donnerons le nom commun d'Evangile. Ces livres ont été considérés

---

(1) Les prétendus miracles que nous lisons dans quelques recueils hindous, et que lui attribuent ses sectateurs, n'ont aucun rapport avec ceux de l'Evangile; ils ne présentent pas plus de valeur que les *Métamorphoses* d'Ovide ou les contes des Mille et une Nuits. Ce sont des inventions burlesques, produits d'une imagination dévergondée: aucun d'eux ne supporte même l'ombre d'une discussion.

Quant à Mahomet, non seulement il n'a pas fait de miracles, mais de l'aveu même de ses biographes, il a toujours refusé d'en faire, et pour cause.

(2) Ses révélations lui venaient, disait-il, de l'archange Gabriel.

comme authentiques, dès le premier siècle du christianisme, c'est-à-dire dès le moment de leur apparition. Ce n'est qu'à une époque très récente, il y a un siècle à peine, qu'on s'est avisé pour la première fois d'en contester l'authenticité, et on s'est mis dès lors à les attaquer avec une violence qui prouve l'extrême importance que leur accordent nos adversaires eux-mêmes. Il est évident en effet que si les faits contenus dans ces livres sont bien tels que le rapportent leurs auteurs, les théories athéistes ou rationalistes s'effondrent immédiatement, Jésus est Dieu, le christianisme est la seule expression complète de la vérité. Si au contraire ces livres ne sont ni de l'époque ni des auteurs auxquels on les attribue, nos adversaires ont beau jeu pour prétendre qu'ils ne sont qu'un recueil de légendes apocryphes, bâties peut-être sur un fonds réel, mais dénaturées par l'imagination populaire.

Nous allons démontrer tout d'abord que cette dernière supposition ne repose sur aucun fondement, et que nos adversaires n'ont pu faire la preuve d'aucun des faits qu'ils avancent. Toutes leurs théories, nous l'allons voir, reposent sur le mépris le plus complet des règles de la critique et du bon sens; elles sont contredites par les textes eux-mêmes, non moins que par les témoignages et les monuments contemporains. Toutes leurs assertions ont été reprises et discutées à fond par la critique catholique, et il n'en est rien resté que la démonstration la plus éclatante que l'on puisse désirer de l'authenticité absolue de nos Evangiles.

C'est en effet le seul résultat auquel aient abouti les efforts d'érudition de la critique rationaliste; par les admirables travaux qu'elles ont suscités dans le monde chrétien, les attaques de nos adversaires n'ont fait que confirmer les fondements historiques de nos croyances, elles n'ont servi en dernière analyse qu'à établir la parfaite authenticité de nos livres saints, et par suite la réalité des miracles sur lesquels est fondée la divinité de Jésus-Christ.

C'est ce que nous allons démontrer dans les pages qui vont suivre.

CHAPITRE III

DE L'AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES

---

78. — Il est un fait complètement acquis à la critique historique, c'est que nos Evangiles existaient dans leur forme actuelle avant la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, moins de soixante ans par conséquent après la mort de Jésus.

« J'admets comme authentiques, déclare M. Renan, les quatre Evangiles canoniques ; tous remontent au premier siècle (1). »

Et de fait, les nombreuses citations que l'on en trouve à partir de cette époque dans les écrits des Pères de l'Eglise, citations que nous allons rapidement passer en revue, vont nous prouver qu'il en est réellement ainsi.

Saint Justin, qui écrivait dans la première partie du second siècle, vers l'an 138 ou 140, cite expressément nos Evangiles, qu'il appelle les Mémoires des Apô-

---

(1) Renan, *Vie de Jésus*, introduction, p. xxxvii.

tres (1) : « Nous nous réunissons, dit-il, tous les dimanches, pour célébrer les saints mystères, durant lesquels nous lisons les Mémoires des Apôtres. » Puis il cite aux païens, pour les leur faire admirer, les plus beaux passages de nos Evangiles, y compris l'Evangile de saint Jean; trois de ses paragraphes contiennent près de quarante textes des synoptiques (2).

Quelques années plus tard, saint Irénée, évêque de Lyon, né à Syrne vers l'an 120, élevé dans la pure doctrine des apôtres par saint Polycarpe et saint Pothin, disciples de saint Jean, raconte tout au long la genèse des Evangiles, qu'il énumère par leurs noms et dans l'ordre où nous les plaçons encore aujourd'hui. Il cite ces Evangiles trois à quatre cents fois, saint Luc et saint Jean près de cent, saint Matthieu plus de deux cents fois (3). « L'autorité de nos Evangiles, dit-il, est si bien établie, que les hérétiques eux-mêmes lui rendent hommage, et que tout en se détachant de l'Eglise, ils ne laissent pas de s'appuyer autant qu'ils peuvent sur ces saints livres (4). »

Or, si dès le milieu du second siècle, des hommes

(1) On doit remarquer que le terme d'Evangile était dès lors certainement connu, comme le prouvent les écrits de saint Irénée; si saint Justin ne l'emploie pas, c'est qu'il écrivait son apologie pour les païens, auxquels ce mot d'Evangile ne disait rien, et qui comprenaient au contraire ce que pouvaient être les livres intitulés des *Mémoires*.

(2) Bacuez. *Manuel biblique*, III, 58.

(3) Bacuez, id., p. 59.

(4) Bacuez, id., p. 57.

aussi éminents que saint Justin et saint Irénée, aussi profondément versés dans la tradition, et touchant de si près au monde apostolique, attribuaient aux Evangiles une antiquité de plus d'un siècle, si toutes les Eglises s'accordaient avec eux, avec les hérétiques eux-mêmes, pour y voir l'œuvre des apôtres ou de leurs disciples immédiats, c'est qu'il en était réellement ainsi. On ne peut admettre que toute une époque se fût grossièrement trompée sur les origines d'un livre auquel on attachait alors une importance capitale. On ne peut admettre que la tradition fût restée tellement nette, tellement précise, qu'elle ne présente aucune variante sur les noms et la personnalité de leurs auteurs. Par suite, il est encore plus difficile d'admettre, comme le voudrait l'école rationaliste, que ces livres fussent précisément de l'époque même qui leur attribuait une si haute antiquité. Nous devons donc conclure, d'après les témoignages cités plus haut, que nos Evangiles sont certainement antérieurs aux premières années du second siècle.

Mais nous pouvons encore aller plus loin.

Nous trouvons des citations formelles des trois premiers Evangiles dans des écrits qui datent de la fin du premier siècle ou des premières années du second, et qui nous prouvent par suite que les Evangiles, considérés dès lors comme parole inspirée, remontaient encore plus haut.

Papias, qui, au témoignage de saint Irénée, avait connu saint Jean et les disciples des apôtres, écrivit,

vers l'an 120, une *Explication des discours du Seigneur* en cinq livres, dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments. On y lit des détails précis sur la composition des Evangiles, par exemple que saint Marc a mis par écrit les prédications de saint Pierre ; il y cite aussi, au témoignage d'Eusèbe, la première épître de saint Jean, la première épître de saint Pierre et l'histoire de la femme adultère (1).

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne et élève des apôtres, qui avait vécu longtemps avec les disciples immédiats du Sauveur, écrivit vers l'an 116 aux fidèles de Philippes, à l'occasion de la mort de saint Ignace, une lettre remplie de textes extraits de saint Matthieu, de saint Luc, des Actes, des épîtres de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean (2).

Saint Ignace, disciple immédiat de saint Jean, un des personnages les plus considérables de l'Eglise primitive, mort en l'an 107, a écrit, en se rendant à Rome pour y subir le martyre, un certain nombre d'épîtres célèbres dans l'antiquité, et dont l'une au moins, l'épître aux Romains, citée par saint Polycarpe et saint Irénée, ne peut pas être contestée. Or, ces épîtres contiennent des allusions textuelles et nombreuses aux Evangiles, qu'elles citent même expressément plusieurs fois (3).

---

(1) Bacuez, *Manuel biblique*, t. III, p. 57.

(2) Bacuez, *loc. cit.*

(3) Bacuez, *loc. cit.*

Enfin saint Clément, pape, disciple de saint Pierre et de saint Paul, mort en l'an 98, a écrit une épître aux Corinthiens qui constitue un des monuments les plus remarquables du christianisme primitif. On la lisait chaque dimanche dans les assemblées des fidèles, au témoignage de saint Denys, évêque de Corinthe, qui vivait dans le milieu du IIe siècle. Les trois synoptiques y sont cités littéralement comme Ecriture sainte ; saint Matthieu y est cité au moins trois fois; on y trouve une mention expresse de la première épître de saint Paul aux Corinthiens et des allusions visibles aux autres (1).

Nous ne parlons pas de l'épître de saint Barnabé, où l'Evangile de saint Matthieu est cité plusieurs fois, une

---

(1) Voici quelques-unes de ces citations. Elles sont, comme on va le voir, absolument décisives :

« Souvenez-vous des paroles de Jésus-Christ quand il a dit : « Malheur à cet homme, il vaudrait mieux pour lui n'être pas né que de scandaliser un de mes élus : il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule et qu'on le jetât dans la mer que scandaliser un de mes petits. »

« Souvenez-vous des paroles de Jésus-Christ, quand il a dit : « Soyez miséricordieux pour qu'on vous fasse miséricorde ; pardonnez pour qu'il vous soit pardonné ; comme vous aurez fait il vous sera fait; comme vous jugez vous serez jugés; on en usera envers vous comme vous en aurez usé envers les autres, et la mesure dont vous vous serez servis à l'égard du prochain sera votre mesure. (Clém. *ad Corinth.*, I, 46. Cf. *Matth.*, XXVI, 24; *Marc.*, IX, 42; *Luc.*, XVII, 2; *Matth.*, XVIII, 6.)

Si l'on admet que tous ces textes se fussent conservés ainsi mot à mot par la seule tradition orale, comment récuser cette même tradition quand elle nous rapporte seulement les noms des auteurs et l'époque de la composition des Evangiles ?

fois avec la mention *ὡς γέγραπται*, caractéristique de l'Ecriture sainte. Elle remonte probablement à l'an 72, mais elle est contestée par quelques critiques. Il nous suffit du reste de remonter, comme nous l'avons fait, jusqu'à saint Clément, car avec lui nous arrivons aux temps apostoliques. A l'époque où il écrivait son épître, vers l'an 93 ou 94, saint Jean l'Evangéliste vivait encore, (il ne mourut qu'en l'an 99, cinq ou six ans après la publication de cette lettre), et par là nous atteignons le premier anneau de cette chaîne historique qui relie à travers les âges les écrits des apôtres à ceux des Pères et des docteurs de l'Eglise jusqu'à nous.

79. — Les écrits qui constituent cette chaîne ne sont pas les seuls documents que nous puissions citer en faveur de l'authenticité des Evangiles. On a découvert au siècle dernier un document officiel de l'Eglise romaine, qui n'est autre que le canon des saintes Ecritures, tel qu'il était fixé sous le pontificat du pape Pius, vers l'an 150 après Jésus-Christ. Ce document, dont le commencement seul est perdu, et auquel on a donné le nom de canon de Muratori, mentionne expressément saint Luc comme le troisième évangéliste, et saint Jean comme le quatrième (1).

Les versions latine et syriaque du Nouveau Testa-

(1) Il mentionne également les Actes des Apôtres, l'Apocalypse et presque toutes les Epîtres, qui constituent le reste du Nouveau Testament.

ment nous fournissent des témoignages non moins précieux de l'authenticité de nos livres saints. Ces versions remontent, on le sait, à la fin du premier siècle ou au plus tard au commencement du second. La version latine n'est autre que l'*italique*, conservée par saint Jérôme dans sa traduction de la Bible, et la version syriaque est la *Peschito*, encore en usage dans l'Eglise de Syrie. Or, ces deux versions sont identiques aux textes grecs que nous possédons : ceux-ci remontent donc à une époque forcément antérieure aux traductions qu'on en a faites, c'est-à-dire antérieures au commencement du second siècle.

80. — Que reste-t-il alors pour l'élaboration de ces légendes qui sont, d'après nos adversaires, la source principale de nos Evangiles ? Nous remontons avec les documents que nous possédons jusqu'à l'époque des disciples immédiats des apôtres, jusqu'aux apôtres eux-mêmes, et nous voyons, par la comparaison des textes, que nos Evangiles sont bien tels que ceux que les disciples des apôtres attribuaient aux apôtres leurs maîtres. Comment supposer du reste que les saint Clément, les saint Ignace, tous ces hommes héroïques, tous ces saints martyrs, qui vivaient précisément à l'époque supposée de la formation de ces légendes, les eussent laissées s'accréditer sous les noms vénérés de leurs maîtres ? Comment n'auraient-ils pas dévoilé les impostures des auteurs apocryphes qui les avaient rédigées ? Comment n'auraient-ils pas flétri leurs mensonges, eux si empressés

à dénoncer les hérésies, à excommunier les novateurs, eux qui avaient connu les disciples de Jésus, qui avaient passé tant d'années dans leur intimité, qui avaient peut-être connu Jésus lui-même et s'apprêtaient à mourir pour sa divinité? Comment les hérésiarques de la même époque n'auraient-ils pas relevé l'origine apocryphe de ces écrits qui les condamnaient et dont ils se croyaient obligés, malgré tout, de respecter le caractère divin ?

Il y a plus. A l'époque où l'on prétend que ces légendes se sont formées, saint Jean vivait encore, saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, le confident de sa pensée, le vengeur de sa divinité contre les hérésies de son temps. Comment admettre qu'il ait laissé se former toutes ces légendes sans les dénoncer? Comment admettre qu'il ait laissé paraître sous le nom d'hommes qu'il avait intimement connus des livres qui n'étaient pas d'eux, livres qu'il avait certainement sous les yeux quand il écrivait lui-même? Pour que saint Jean ne les ait pas attaqués, il fallait qu'ils ne fussent pas attaquables. Mais loin de les attaquer, saint Jean les couvre de son autorité, il les fait siens, pour ainsi dire, par les nombreuses allusions, par les renvois qu'il y fait, en supposant connues un certain nombre d'actions et de paroles qui ne sont rapportées que dans les trois premiers Evangiles (1).

(1) *Joann.*, I, 32; III, 24; XI, 1, 2; XVIII, 32; VI, 72; XX, 24.

Au chapitre XVIII, l'auteur rappelle expressément une prédiction qui n'est rapportée que par les trois premiers Evangiles, touchant le genre de mort de Jésus, et parle en divers endroits des

Ainsi, non seulement ceux-ci étaient composés du temps de saint Jean, mais saint Jean lui-même les considérait comme authentiques et leur attribuait la même valeur que nous.

81. — Nous devons enfin ajouter les témoignages de nos ennemis eux-mêmes, qui viennent se joindre aux témoignages précédents et leur donner une valeur que rien ne peut plus infirmer.

Nous citerons en particulier le philosophe païen Celse, qui vivait dans le courant du IIe siècle, et qui a composé sous le titre de *Discours véritable* (λόγος ἀληθής) une longue dissertation sur la vie et les miracles de Jésus. Cet ouvrage, de l'aveu même des maîtres de la critique moderne, dénote un esprit fin, une dialectique serrée, une critique supérieure (1).

Or, Celse a lu nos Evangiles, qu'il appelle les Mémoires des apôtres, et ce qu'il en rapporte, dit M. Wallon, suffirait, au cas où l'Evangile serait perdu, pour que l'histoire évangélique pût s'y retrouver tout entière. La plupart des arguments que nous oppose l'école rationaliste

---

douze comme d'une société bien connue, sans en mentionner nulle part l'origine.

Au chapitre XI, saint Jean dit expressément, en racontant la résurrection de Lazare : « Or, Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur et lui essuya les pieds avec ses cheveux, » fait qui n'est connu que par saint Luc, ch. VII, 37. (Cf. WALLON, *Croyance due à l'Evangile*. ch. I, 5. — BACUEZ, *Manuel biblique*, III, 167.

(1) WALLON, *Croyance due à l'Evangile*.

moderne y sont déjà exposés avec une grande habileté (1). Il n'y a qu'une chose cependant qui embarrasse notre philosophe païen, ce sont les miracles de Jésus. Il comprend admirablement que si ces miracles sont vrais, toute sa théorie est fausse, et il ne trouve d'autre moyen de s'en débarrasser que de les attribuer à la magie (2). Or, il est évident que si Celse n'avait eu devant lui que des légendes écloses dans l'imagination populaire, il ne se serait pas contenté de si pitoyables arguments ; il n'eût pas manqué de dénoncer comme apocryphe l'origine de ces livres que ses adversaires invoquaient déjà comme les fondements de leur foi. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il ne pouvait pas le faire.

De plus, en déclarant formellement que ces livres étaient les propres Mémoires des apôtres, il nous prouve qu'à cette époque, qui touchait de si près à ses origines et où le christianisme était déjà si violemment discuté, il était impossible de mettre en doute la certitude des écrits sur lesquels reposait sa doctrine. Or, comme

---

(1) « En même temps qu'il fondait la critique antichrétienne, Celse, par un privilège peut-être unique au monde, en disait le dernier mot. Le premier adversaire dans l'ordre chronologique de la religion nouvelle a trouvé d'un seul coup toutes les objections qu'on lui opposera plus tard.... C'est merveille de retrouver depuis 1.600 ans la pensée de Celse délayée et présentée comme nouvelle, comme irréfutable et péremptoire, par les adversaires du christianisme, depuis Porphyre et Julien jusqu'à Voltaire, jusqu'à des auteurs encore plus récents. (Pélagaud. *Etude sur Celse.* Vigouroux, *Les livres saints et la critique rationaliste*, t. I, p. 153.)

(2) Wallon, *loc. cit.*

ces écrits sont identiques à ceux que nous possédons actuellement, il en ressort avec évidence que la période légendaire qu'invoquent nos adversaires n'a jamais existé; tous les témoignages primitifs, ceux de nos ennemis comme ceux de nos amis, sont d'accord pour démontrer l'authenticité absolue de nos livres saints.

82. — Cette authenticité résulte non moins nettement de l'étude intrinsèque des Evangiles.

Les trois premiers ont été composés manifestement avant la prise de Jérusalem par Titus, c'est-à-dire avant l'an 70. En effet, les prophéties du Christ relatives à cet événement s'y trouvent rapportées de telle façon qu'elles se distinguent difficilement de celles qui ont trait à la fin du monde. Or, il est évident que si ces prophéties avaient été écrites après coup, ou si elles avaient été imaginées par un imposteur, on aurait pris à tâche de faire ressortir principalement l'accord de la prophétie avec les événements passés. Il n'en est rien; par suite nous pouvons affirmer que les Evangiles ont été rédigés avant les événements qu'ils prédisaient. Il y a là une preuve aussi simple que décisive, qui résulte de la comparaison d'un texte et d'une date; la date est connue et le texte porte en lui-même la preuve indéniable de son antériorité.

Du reste il n'y a pas que cette date qui puisse fixer la composition de nos Evangiles. Les Actes des apôtres s'arrêtent brusquement à la captivité de saint Paul, avant l'époque de la première persécution, vers l'an 64

ou 65. Or, il est évident que si ce livre avait été composé à une époque postérieure, l'auteur n'aurait pas manqué de nous renseigner sur la captivité et la mort du grand apôtre qui remplit de son nom les trois quarts du volume. D'autre part, ces Actes sont la suite manifeste du troisième Evangile (1), lequel a été composé évidemment après les deux autres, comme le prouvent les emprunts qu'il leur fait et les premières phrases qui ouvrent le récit de saint Luc. Nous voyons ainsi que les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc ont été composés entre l'an 40 et l'an 60 de notre ère, c'est-à-dire moins de vingt ans après les événements qu'ils racontent. C'est précisément la date que leur assignait saint Irénée dès le second siècle, et l'accord d'une tradition si précise avec les témoignages si formels que nous avons examinés ne peut laisser aucun doute pour les esprits de bonne foi.

83. — Les découvertes modernes n'ont fait que confirmer pleinement ce résultat. La critique historique a examiné en effet avec un soin scrupuleux et souvent avec un esprit d'hostilité non déguisé tout ce qui se rapporte aux événements décrits par nos Evangiles. Les faits, les dates, les noms d'hommes, les noms de lieux, les détails de mœurs, elle a tout passé au crible, et de cette étude approfondie il est résulté un

(1) Nous en avons pour preuve l'identité de style et la phrase même qui sert d'introduction à l'ouvrage.

accord frappant entre nos écrivains sacrés et les témoignages les plus précis de cette époque, médailles, inscriptions, historiens juifs, grecs et romains; et cet accord est d'autant plus remarquable, comme le dit M. Wallon, qu'il était plus facile de se tromper sur les noms des princes et l'état politique d'un pays tel que la Judée, bouleversé à cette époque par tant de changements, et dans lequel les hommes avaient passé aussi vite que les choses (1). Il est impossible de prétendre qu'un accord aussi complet s'étendant à des récits si divers soit le résultat du hasard. On ne peut logiquement l'expliquer que par ce fait que les auteurs avaient été intimement mêlés aux événements qu'ils racontent, qu'ils étaient du temps et des pays auxquels leurs écrits se rapportent.

84. — Il suffit du reste d'ouvrir les Evangiles et d'en lire quelques pages pour être frappé de l'accent de sincérité qui les anime. Personne n'a jamais osé accuser sérieusement les évangélistes d'imposture ou de mauvaise foi. Cette accusation tomberait d'elle-même devant la simple lecture de leurs écrits. On sent en les lisant qu'on est en présence d'hommes foncièrement honnêtes, ayant vécu au milieu des personnages et des événements dont ils parlent. Les détails qu'ils donnent

---

(1) Wallon, *De la croyance due à l'Evangile*, p. 234. Le savant critique en donne pour exemple les Evangiles apocryphes, qui fourmillent d'erreurs, et se contredisent même parfois d'une page à l'autre.

sur ces personnages, sur ces événements, sont toujours tellement précis qu'ils ne peuvent qu'émaner de témoins oculaires. Il est des choses que les légendes ou les rhéteurs ne disent pas (1).

Ce qui frappe non moins que leur sincérité et leur précision, c'est la naïve et profonde humilité avec laquelle les évangélistes ne cessent de parler d'eux-mêmes, sans chercher à pallier leurs fautes ou à jeter le voile sur leur indignité ou leur grossièreté primitives. C'est ainsi que saint Matthieu insiste sur le métier, méprisable aux yeux des Juifs, qu'il exerçait au moment de sa vocation. Saint Pierre, qui, au témoignage de toute l'antiquité chrétienne, a inspiré l'Evangile de saint Marc, s'étend longuement sur son triple reniement, et passe sous silence sa glorieuse confession et les privilèges que lui a accordés son divin Maître. Tous rapportent longuement les reproches que leur faisait Jésus sur leur manque de courage et leur peu de foi. Tous racontent naïvement qu'ils ne comprenaient pas toujours ce que leur disait Jésus, et qu'ils l'abandonnèrent lâchement au moment du danger.

Des hommes qui parlent ainsi d'eux-mêmes sont incapables d'imposture, ce sont par excellence des hommes de bonne foi, car ils ne craignent pas de donner comme garantie de leur sincérité ce que l'homme a de plus cher au monde, son honneur, sa réputation.

---

(1) Voir entre autres le récit de la résurrection de Lazare, dans saint Jean.

85. — Bien plus, ces passages où éclatent si manifestement les sentiments d'humilité de nos évangélistes ne sont pas seulement la meilleure garantie de leur bonne foi, ils fournissent encore une preuve éclatante de l'authenticité de leurs écrits.

En effet, si nos Evangiles n'étaient, comme le veut l'école rationaliste, que le résultat d'une lente élaboration populaire ; s'ils n'étaient qu'un recueil de légendes coordonnées longtemps après l'époque à laquelle ces légendes se rapportent, il est évident que les apôtres y seraient représentés sous des traits différents de ceux qu'on leur a donnés.

Les légendes populaires tendent essentiellement à ennoblir leurs héros ; elles effacent le souvenir de leurs faiblesses et finissent même parfois par les transformer en vertus ; en un mot elles transfigurent dans le sens du plus beau, jamais dans le sens du pire. Nous en avons de nombreuses preuves dans l'histoire tant ancienne que moderne, nous pouvons même dire dans l'histoire contemporaine, car la légende napoléonienne, qui a fait tant d'enthousiastes dans le milieu de notre siècle, est un des exemples les plus remarquables que l'on puisse donner de ce travail d'élaboration populaire.

Or, à l'époque où l'on suppose que nos Evangiles ont été composés, les apôtres étaient devenus les héros du christianisme naissant. Ils avaient donné leur vie pour leur foi. Emprisonnés, battus de verges, poursuivis partout par la haine implacable de leurs ennemis, ils avaient tout souffert pour l'amour de Jésus, ils avaient

porté son nom et sa doctrine jusqu'aux extrémités du monde romain, prophétisant, parlant les langues, faisant des miracles plus éclatants parfois que ceux de leur Maître. Tels étaient les hommes qu'avait connus la seconde génération chrétienne, celle-là même qui, d'après l'hypothèse rationaliste, aurait vu éclore les Evangiles. Elle aurait dû, par suite, nous les dépeindre comme des héros, comme des enthousiastes, non comme des timides et des lâches.

Et réciproquement, si des livres composés de toutes pièces ou rédigés d'après des légendes postérieures avaient tracé des apôtres un portrait tel que celui que nous trouvons dans les Evangiles, jamais ils n'auraient été acceptés par le sentiment populaire auquel ils contredisaient si violemment, jamais ils n'auraient été considérés comme véridiques, encore moins comme inspirés, par les fidèles qui n'avaient connu des apôtres que la période héroïque de leur vie.

Par conséquent, pour que nos Evangiles aient été acceptés tels qu'ils sont de toutes les communions chrétiennes, pour qu'ils aient été reçus au canon de l'Eglise, pour qu'ils se soient répandus si rapidement que, dès le deuxième siècle, tous les Pères de l'Eglise, grecs et romains, les citaient comme inspirés, il faut de toute nécessité qu'ils aient été composés par les apôtres eux-mêmes ou par les premiers compagnons de leur apostolat ; il faut qu'ils aient paru à l'époque où ces apôtres vivaient, au moment où le souvenir de leur vie primitive et des événements auxquels ils avaient été mêlés

était encore présent à la mémoire de tous, amis ou ennemis. En un mot, le portrait des apôtres, tel que nous le trouvons dans nos Evangiles, n'a pu être tracé que par les apôtres eux-mêmes, et exclut définitivement l'idée de toute composition légendaire.

86. — Nous n'avons examiné, dans tout ce qui précède, que les Evangiles ou, plus rigoureusement, les livres historiques du Nouveau Testament. Or, il est une partie considérable de nos livres saints qui n'a jamais été contestée et ne peut pas l'être, ce sont les épîtres de saint Paul.

Saint Paul est le personnage le plus considérable du christianisme naissant : il est pour ainsi dire l'organisateur de l'Eglise primitive ; c'est lui qui a donné les premières formules théologiques de la nouvelle religion ; il a contribué plus que tout autre à la dégager des coutumes judaïques et des liens étroits de la synagogue. Son ardeur pour le Christ ne connaissait ni bornes ni obstacles, et le transportait d'un bout à l'autre de l'empire romain, pour fonder des églises nouvelles. Saint Paul remplit en un mot l'histoire du premier siècle, et ses lettres sont tellement liées à son œuvre, elles portent tellement le caractère et la marque du génie, sa personnalité y éclate par tant de détails imprévus et pittoresques, qu'il eût été impossible de les imiter ou de les contrefaire (1).

(1) Wallon, *De la croyance due à l'Evangile.*

Pour n'en donner qu'un exemple, il nous suffira de mentionner les épîtres aux Corinthiens, dans lesquelles l'apôtre trace un portrait si peu flatteur de l'église primitive de Corinthe, de ses désordres et du relâchement qui régnait dans son sein. Assurément, dit excellemment M. Wallon, les Corinthiens n'auraient jamais reconnu ces lettres, s'ils ne les avaient reçues du temps de l'apôtre et de la main de l'apôtre (1); or, non seulement ils reconnaissaient les avoir reçues, mais ils les gardaient avec un soin pieux, comme l'atteste saint Clément de Rome dans la célèbre épître qu'il leur écrivit vers la fin du premier siècle.

« Il n'y a pas une épître, dit encore M. Wallon, où ne se marque la personne de l'auteur, soit par ces traits de caractère qui, dans leurs brusques contrastes, semblent déjouer tout calcul, soit par mille particularités de la vie de tous les jours, qu'un faussaire n'aurait jamais imaginées ou n'aurait jamais pu faire accepter des fidèles, comme les prescriptions de saint Paul à Timothée pour qu'il ménage ses forces : « Ne bois pas d'eau, prends du vin à cause de ton estomac (2); » comme certaines citations d'auteurs profanes, par exemple un vers d'Epiménide contre les Crétois, dans l'épître à Tite (3), et un vers de Ménandre dans la première épître aux Corinthiens (4). »

(1) Wallon, *De la croyance due à l'Evangile*, p. 86.

(2) *I. Tim.*, v, 23.

(3) Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί.

(4) Φθείρουσιν ἤθη χρηστὰ ὁμιλίαι κακαί.

Il est inutile de multiplier ces preuves. En fait, nous l'avons déjà dit, les épîtres de saint Paul sont tellement incontestables que personne ne les a jamais contestées. Nous pouvons donc nous établir sur ce terrain comme sur un roc inébranlable, qui défie tous les efforts de la critique rationaliste.

87. — Or, comme l'a très bien montré M. Wallon (1), ces épîtres suffisent à elles seules pour établir tous les points principaux de la vie de Jésus et les dogmes du christianisme. Tout s'y trouve en effet de ce qu'il nous importe le plus de savoir, la réalité de l'Incarnation, le dogme de la Rédemption, la croyance très explicite à la divinité de Jésus : « Jésus, DIEU BÉNI dans tous les » siècles ; Jésus qui, étant dans la nature de Dieu, a paru » sous la forme de l'esclave et n'a point cru que ce fût » pour lui une usurpation que de se donner POUR ÉGAL » A DIEU ; » la Résurrection, l'Ascension, l'institution de l'Eucharistie, le Baptême, la sainte Trinité, en un mot tous les points essentiels de la vie et de la doctrine de Jésus.

Que signifient dès lors ces chicanes que nous font nos adversaires sur le plus ou moins d'antiquité de nos trois premiers Evangiles ? A quoi bon accumuler tant d'efforts pour démontrer qu'ils ne sont pas exactement de l'époque ou des auteurs auxquels on les attribue ? Il n'y a qu'une chose au fond qu'attaquent nos adver-

---

(1) WALLON, *De la croyance due à l'Evangile*, p. 93-99.

saires, c'est la divinité de Jésus. Or, nous avons dans saint Paul un témoin irrécusable de la foi primitive des apôtres, de leur croyance en cette divinité. Nous avons en lui un témoin de sa résurrection, et ce témoin, qui nous garantit tous les autres, nous suffit en bonne critique pour établir que Jésus est Dieu.

Il est facile, du reste, de se servir de l'authenticité des épîtres de saint Paul pour démontrer celle de tous les autres livres du Nouveau Testament. Cette démonstration a été excellemment faite par M. Wallon, et nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à son ouvrage. Disons seulement que les épîtres de saint Paul s'enchaînent si étroitement avec les Actes des apôtres — et par suite avec le troisième Evangile, dont les Actes sont la suite, — que l'authenticité des unes une fois établie entraîne forcément l'authenticité des autres, et le troisième Evangile ne peut être authentique sans que les deux premiers, qui ont été composés avant lui, le soient également.

88. — Enfin nous avons un livre qui porte en lui-même, comme les épîtres de saint Paul, la preuve indéniable de son authenticité. Nous voulons parler du quatrième Evangile, ou Evangile de saint Jean.

Saint Jean est comme saint Paul un des personnages les plus considérables du christianisme primitif. Il a même sur saint Paul l'avantage, qui n'est pas à dédaigner au point de vue de la critique historique, d'avoir

vécu avec Jésus. Entré un des premiers dans le collège apostolique, il fut le compagnon inséparable de son maître, le confident habituel de sa pensée et l'ami le plus tendre de son cœur. Ses œuvres portent au plus haut point l'empreinte de son caractère ou pour mieux dire de son génie. Il ne nous resterait que cette page admirable par laquelle débute le quatrième Evangile sur la génération éternelle du Verbe dans le sein de Dieu, que cela nous suffirait pour affirmer que nous sommes ici en présence d'un homme extraordinaire. Et l'Eglise primitive, qui a conservé si pieusement les noms et les reliques du moindre de ses héros, jusqu'au nom des enfants à la mamelle morts pour sa foi, aurait laissé perdre le nom de l'homme de génie qui a écrit ces pages animées d'un souffle si puissant, de l'homme qui nous transporte à des hauteurs où la pensée de l'homme ne s'est jamais élevée ! Ce n'est pas admissible.

Du reste, nous avons des preuves décisives que cet Evangile est bien de saint Jean. Il suffit de parcourir l'Evangile en question pour reconnaître une œuvre éminemment personnelle émanant d'un témoin oculaire, d'un observateur attentif et sérieux. Tout est précis, tout est net, on sent l'homme qui a vu et qui ne raconte que ce qu'il sait. M. Renan le reconnaît lui-même : « Le fait de la comparution de Jésus devant Anne, dit-il, est absolument conforme à la procédure juive, telle que la décrit le Talmud, et cette circonstance qu'on ne trouve que dans Jean est la plus forte preuve de la valeur his-

torique du quatrième Evangile (1). » L'auteur est donc un des compagnons habituels de Jésus, un des douze (2). Il suffit de comparer son style avec celui de l'Apocalypse et des épîtres de saint Jean, dont l'authenticité n'a jamais été contestée, pour reconnaître le même auteur.

Il n'y a pas eu deux hommes dans le monde qui aient écrit comme saint Jean.

89. — En résumé, nous avons dans saint Jean un témoin incontestable de la vie publique de Jésus. Nous avons dans saint Paul un témoin non moins incontestable et absolument incontesté de la doctrine de Jésus et des faits principaux sur lesquels cette doctrine est basée. S'il fallait, comme l'a excellemment dit l'éminent critique que nous avons déjà maintes fois cité, montrer à l'égard des livres anciens ou nouveaux les exigences que l'on a pour le Nouveau Testament, l'histoire serait encore à faire, faute de témoins dûment, scientifiquement constatés, nous en serions toujours à l'âge mythologique, et l'on ne pourrait plus croire à rien — qu'à l'Evangile (3).

---

(1) RENAN, *Vie de Jésus*, p. 394.

(2) Un critique rationaliste, Ewald, dit qu'il faut avoir perdu l'esprit pour contester la propriété de cet Evangile à celui dont il porte le nom. (BACUEZ et VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. III.)

(3) WALLON, *De la croyance due à l'Evangile*, p. 463.

CHAPITRE IV

DES MIRACLES DE JÉSUS

90. — Nous avons exposé dans le chapitre précédent les preuves les plus décisives de l'authenticité de nos Evangiles. On pourrait en donner beaucoup d'autres. Nous estimons que celles qui précèdent suffisent à tout homme de bonne foi. En fait, c'est la passion antireligieuse qui seule peut expliquer comment, en dépit de tant de témoignages précis, de tant de preuves accablantes, on peut encore nier l'authenticité de nos livres saints. Ce que l'on discute, au fond, dans les Evangiles, ce n'est pas leur authenticité, qui ne ferait doute pour personne s'il s'agissait d'un livre ordinaire, ce sont les miracles qu'ils contiennent. On ne veut pas des miracles, donc les livres sont faux. C'est là, pour une certaine école, une question de principe ; on ne veut pas des miracles, parce qu'on ne veut pas de Dieu. Nous avons déjà discuté cette question, et nous avons démontré la possibilité scientifique du miracle. La grosse objection qui est au fond de toutes les critiques que l'on élève

contre nos livres saints tombe donc à faux. Le miracle est possible, il est même nécessaire comme signe de l'intervention de Dieu parmi nous. Il fallait que le Christ démontrât sa divinité par des miracles, et il était impossible à ses historiens de les passer sous silence, puisque leur but était précisément celui de leur maître, prouver sa divinité. Il nous reste donc à les discuter et à étudier plus intimement la vie de Jésus.

91. — On a beaucoup écrit sur cette vie de Jésus; mais les nombreuses *christologies* composées sous l'empire des idées athéistes se ressemblent toutes à certain point de vue. Chaque auteur prend dans les Evangiles ce qui lui plaît, retranche ce qui lui déplaît, accepte certains faits, en rejette d'autres, explique ceux-là d'une façon, ceux-ci d'une autre, et cela sans suite, sans règle, sans lien logique. Ce sont des romans, et qui pis est, des romans mal faits. On peut le dire surtout de celui de ces romans qui a eu le plus de succès dans ces trente dernières années et qui passe encore auprès de beaucoup de gens pour le dernier mot de la science historique et religieuse.

La *Vie de Jésus* de M. Renan est, comme tous les travaux du même auteur, un ouvrage rempli de contradictions telles qu'elles suffiraient à ôter toute valeur à ses assertions si on était tenté de le prendre au sérieux (1). De plus, cette *Vie* repose comme tous les ouvrages de la

(1) Voir en note, à l'appendice, une discussion sur ce sujet.

même école sur ce principe : Tel fait n'est pas possible, parce que s'il était vrai, ma théorie ne le serait pas. Or, la théorie de M. Renan, comme celle de ses prédécesseurs, c'est que Jésus-Christ n'est pas Dieu (1), c'est que les miracles ne sont pas possibles ; et la seule raison qu'il en donne, c'est qu'il le croit ainsi. Sans doute, c'est son droit de croire ce qu'il veut ou ce qu'il peut. Mais notre devoir à nous est de repousser ses conclusions au nom de cette science que M. Renan invoque souvent et qu'il ne semble pas connaître. Nous avons démontré, après beaucoup d'autres, que la science moderne ne peut pas se passer d'un Dieu personnel et vivant, et que, par suite, les miracles sont possibles. La seule chose à examiner, c'est si, dans telle ou telle circonstance, les miracles présentés sont vrais.

92. — Il semblerait, d'après certains critiques, qu'on ne pût admettre comme vrai sous ce rapport que ce qui a été dûment enregistré dans les procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences. Sans doute, l'assentiment d'une société de savants est une garantie précieuse pour la critique scientifique, mais il y a quelque chose qui vaut mieux, c'est la publicité d'un fait qui a pour lui la garantie de milliers de témoins, de tout un peuple, de toute une époque. Rappelons-nous,

(1) Du reste, Dieu lui-même n'existe, pour M. Renan, qu'à l'état tellement vague, tellement hypothétique, dans un avenir si éloigné, que ses lecteurs n'ont jamais pu savoir au juste ce qu'il en pensait.

en effet, que les savants, précisément parce qu'ils sont savants, ne sont généralement pas dans les conditions les plus favorables pour juger un fait extraordinaire ou nouveau. La plupart ont des opinions préconçues, des théories toutes faites, qu'ils ont rendues publiques et auxquelles ils tiennent comme à leur propre réputation. Si le fait nouveau va à l'encontre de ces théories, il y a de très grandes chances pour qu'ils le nient ou qu'ils cherchent à l'expliquer en en dénaturant inconsciemment, mais complètement, l'origine et le caractère. Nous pourrions en citer de nombreux exemples. Qu'il nous suffise de rappeler les dénégations persistantes avec lesquelles le monde savant a longtemps accueilli les faits relatifs à l'hypnotisme, où pendant près d'un siècle on n'a voulu voir que du pur charlatanisme (1).

De quel droit, du reste, pourrions-nous exiger que Dieu ait attendu, pour faire ses miracles, que notre science fût arrivée au point où elle en est? Si dans quelques centaines d'années cette même science a continué à progresser comme elle le fait à notre époque, les incrédules des âges futurs ne seraient-ils pas en droit de réclamer pour eux-mêmes le bénéfice des miracles qu'on nous aurait accordés? Ne pourraient-ils pas considérer comme nul et non avenu ce qui aurait

---

(1) L'existence des aérolithes, ou pierres tombées du ciel, a été niée avec non moins d'énergie par l'Académie des sciences jusqu'à la fin du siècle dernier.

été constaté par une science *dans l'enfance*, comme le serait la nôtre par rapport à la leur ? Pour tout homme de bonne foi, il ne peut pas y avoir de doute à cet égard. Quand un fait s'est passé au grand jour de l'histoire, comme cela a eu lieu pour les miracles de Jésus, quand il a été rapporté par des témoins oculaires tels que ceux que s'est choisis Jésus, c'est-à-dire par des hommes de bon sens, intelligents, assez instruits pour comprendre et juger ce qui se passe sous leurs yeux, le fait est certain en dépit des théories contraires. C'est à la théorie à se plier aux faits, et non aux faits à céder à la théorie.

Nous allons examiner maintenant les diverses hypothèses que l'on a imaginées pour essayer d'expliquer les faits surnaturels décrits par les Evangiles en dehors de l'intervention personnelle et directe de Dieu. Nous verrons que toutes sont inadmissibles et qu'il ne reste de possible que la thèse chrétienne de la divinité de Jésus-Christ, et ainsi cette divinité sera scientifiquement démontrée.

93. — Le système le plus radical, mais aussi le plus simple en dehors de la croyance à la divinité de Jésus-Christ, est celui de l'imposture. Non seulement Jésus ne serait pas Dieu, mais il ne serait qu'un imposteur, ses miracles ne seraient que des fourberies, et ses disciples les complices de son imposture.

C'est la thèse d'un des premiers ennemis du christianisme, du philosophe païen Celse, thèse reprise au

siècle dernier et remise en honneur par le philosophe allemand Lessing.

Au fond, c'est à elle que se ramènent en dernière analyse tous les autres systèmes non chrétiens. Car Jésus s'est donné comme Dieu, et s'il ne l'est pas, il n'est en effet qu'un imposteur. Mais comment concilier cette imposture avec la vie sublime qu'il a menée, avec la doctrine si élevée, la morale si pure qu'il a prêchée, avec toutes les vertus héroïques dont il a donné l'exemple? C'est une question qu'on n'a même pas cherché à résoudre, pour la bonne raison qu'elle est insoluble.

Du reste, il est facile de démontrer que le système de Lessing, indépendamment de toute autre considération, est historiquement faux.

On sait, en effet, avec quelle hostilité Jésus fut accueilli par les classes dirigeantes d'Israël; on sait quelle défiance le poursuivit pendant toute la durée de son ministère public. Les prêtres, les scribes, les pharisiens, tous les lettrés, tous les savants, tous les puissants d'Israël, se liguèrent contre lui, et après une lutte de trois ans finirent par arracher sa mort à la faiblesse du gouverneur romain. Pendant ces trois ans, Jésus fut épié par ses adversaires et surveillé dans toutes ses actions. Or, en admettant qu'un imposteur eût pu réussir à huis clos quelques semblants de miracles, comment supposer qu'il ait pu tromper des foules entières, surtout quand ces foules étaient dominées par ses ennemis? Tous les miracles de Jésus ont eu lieu au grand jour. Les plus éclatants se sont pro-

duits à Jérusalem, au milieu de ses adversaires les plus acharnés ; quelques-uns d'entre eux ont donné lieu à des enquêtes très longues, très minutieuses, que saint Jean nous rapporte textuellement (1). Comment admettre une imposture dans de telles conditions ? Nous ne devons pas nous payer de mots. Si l'on accuse Jésus d'un crime pareil, il faut montrer comment il a pu faire pour l'accomplir, pour tromper des milliers de témoins, pour donner le change à des gens aussi défiants que ses ennemis.

Il est incontestable d'autre part que si un seul de ses actes avait pu donner lieu au reproche d'imposture, les pharisiens n'auraient pas manqué de s'en prévaloir pour accabler leur ennemi.

Bien plus, quand, au moment de son jugement, on cherchera de tous côtés des faux témoins pour le perdre, quand on recueillera avec un empressement haineux le moindre fait qui puisse servir de prétexte à une condamnation, personne ne viendra dire : « Cet homme est un fourbe, les miracles dont il se servait pour entraîner et pour séduire le peuple ne sont que des impostures. Voici tel ou tel de ses malades qu'on a prétendu guéri et qui ne l'est pas. »

---

(1) Rien n'est plus instructif à cet égard que le récit de saint Jean relatif à la guérison de l'aveugle-né rapportée au chapitre IX de son Evangile. On y voit clairement la défiance des classes dirigeantes contre Jésus, la minutie de leurs enquêtes successives, leur rage folle quand on découvre qu'on ne peut rien trouver à redire au miracle. Tout ce chapitre est à lire.

Personne ne l'a dit, c'est que personne n'a pu le dire, et l'hypothèse de l'imposture est par cela même absolument condamnée.

94. — L'imposture de ses disciples est tout aussi inadmissible ; elle ne répugne pas moins que la première au plus simple bon sens. Des hommes qui donnent leur vie en témoignage de ce qu'ils croient être la vérité ne peuvent être des imposteurs. Du reste, nous avons étudié dans le chapitre précédent le caractère de leurs écrits; nous avons vu que ce caractère dénote des hommes droits, et que s'ils avaient été des imposteurs, ils se fussent attribué un plus beau rôle que celui que leur donnent les Evangiles. Nous avons démontré également que leurs écrits remontent aux premiers temps du christianisme, à une époque où vivait la génération qui avait connu Jésus et qui avait assisté à ses miracles. En admettant même que ces écrits datent seulement du commencement du second siècle de notre ère, il est certain qu'ils eussent soulevé des protestations unanimes de la part des écrivains juifs ou païens, s'ils avaient contenu des erreurs aussi graves sur des faits aussi récents qui avaient si vivement frappé les contemporains.

On sait en effet que, dès le lendemain de la mort du Christ, commença entre ses amis et ennemis un débat qui ne devait plus finir. Les Juifs d'abord, les païens ensuite, s'acharnèrent contre les disciples, comme les pharisiens s'étaient acharnés contre le

Maître, et s'ils n'élevèrent aucune protestation contre les écrits des évangélistes, c'est que réellement on ne pouvait rien trouver à y répondre.

Mais il y a plus. Non seulement aucune protestation ne s'est produite, mais, au contraire, nous avons des témoignages formels, émanant de nos ennemis eux-mêmes, qui prouvent que les Juifs croyaient, aussi bien que leurs frères séparés, à la réalité des miracles de Jésus. C'est ainsi que le Talmud, recueil des traditions et des enseignements de la synagogue, dit formellement que Jésus fit des prodiges par lesquels il séduisit et égara les masses (1). Le *Toldos Jeschu* est non moins explicite et déclare que Jésus ressuscita un mort pour prouver qu'il était le Fils de Dieu prédit par Isaïe. Enfin, le grand apologiste chrétien du second siècle, Tertullien, nous garantit la croyance des Juifs à cet égard : « *Hæc Christum operatum esse*, dit-il en s'adressant aux Juifs de son temps, *nec vos diffitemini*. Vous-mêmes vous avouez que le Christ a accompli tous ces miracles (2). »

(1) La seule explication qu'il en donne, c'est que Jésus avait dérobé dans le temple le nom ineffable de Jéhovah, nom qu'il suffisait de prononcer pour opérer les plus grands prodiges.

(2) Il est inutile, après cela, de nous appuyer sur le texte célèbre de Josèphe, dont l'authenticité a été contestée par quelques critiques, du reste sans preuves sérieuses de leur part.

Voici ce passage : « Vers ce temps parut Jésus, homme sage (si toutefois on doit l'appeler homme), car IL FIT DES CHOSES SURPRENANTES.... Il s'attacha comme disciples beaucoup de juifs et aussi beaucoup de païens. (Il était le Messie.) Pilate le condamna au

95. — Tout ce que nous venons d'établir relativement au système de Lessing, fondé sur l'imposture supposée du Christ et de ses disciples, s'applique exactement de la même manière au système mythique de Paulus, d'après lequel les miracles de Jésus ne seraient que le résultat d'illusions dont les apôtres auraient été victimes. Pour qu'il y eût illusion de la part des disciples, il aurait fallu qu'il y eût supercherie de la part du Maître, il aurait fallu aussi que les ennemis de Jésus n'eussent exercé aucune surveillance ou se fussent laissé abuser par les mêmes illusions que ses disciples.

Du reste, comment expliquer par des illusions la guérison d'un aveugle-né, d'un sourd-muet, recouvrant subitement la vue, la parole ou l'ouïe, à un signe ou à un mot de Jésus, puis se mêlant à la foule, de telle

---

supplice de la croix sur les accusations des principaux d'entre nous, mais ceux qui l'avaient aimé ne lui furent pas infidèles; il leur apparut vivant le troisième jour, ce que les prophètes avaient prédit de lui, ainsi que mille autres choses merveilleuses, et la race des chrétiens qui tirent leur nom de lui n'est pas encore éteinte à présent. (*Antiq. jud.*, XVIII, III.)

On a cru voir dans les passages entre parenthèses des traces d'interpolation chrétienne. Il est possible qu'il en soit ainsi, et qu'un copiste chrétien du manuscrit de Josèphe ait cru devoir ajouter les mots : s'il est permis de l'appeler homme ; il était le Messie. Mais cela n'infirme en rien l'authenticité du reste du passage que l'on trouve dans tous les manuscrits, et qui est très explicite sur la question des miracles de Jésus. Du reste, M. Renan lui-même le dit formellement : « Je crois le passage de Josèphe sur Jésus authentique ; il est parfaitement dans le goût de Josèphe, et si cet historien a fait mention de Jésus, c'est bien comme cela qu'il a dû en parler. » (Renan, *Vie de Jésus*, intr., p. x.)

façon que chacun pût les voir et les interroger? Comment expliquer par une illusion la résurrection de Lazare, sortant vivant du tombeau après trois jours de sépulture, alors que, suivant l'expression d'un témoin oculaire, son cadavre sentait mauvais? Comment expliquer enfin la résurrection de Jésus expirant à la vue de tout un peuple, et venant ensuite converser et manger avec ses disciples, et faisant mettre à l'un d'eux sa main dans ses plaies?

Les rationalistes modernes y ont eux-mêmes renoncé, et le système de Paulus s'est définitivement écroulé sous les railleries de Strauss et des critiques de son école.

96. — Peut-on admettre au moins que les guérisons miraculeuses de Jésus ne soient que des cas extraordinaires d'hypnotisme ou de suggestion ?

Pour qu'une guérison réussisse par les procédés de l'hypnotisme, il faut un certain nombre de conditions précises qui sont aujourd'hui fort bien déterminées. Le sujet doit être en général un névropathe d'une grande sensibilité nerveuse; il doit connaître le médecin ou la personne qui opère sur lui ; il faut un entraînement, des études préalables, des opérations longues et répétées, dont on ne trouve aucune trace dans la manière de faire de Jésus. On lui amenait un malade quelconque, venu souvent de fort loin pour le voir; d'un mot, d'un signe, il le guérissait, et la guérison était complète, radicale, quelle que fût la maladie qu'on lui donnait à

guérir. Tandis que la suggestion ne s'applique guère qu'aux maladies nerveuses, la vertu surnaturelle qui émanait de Jésus s'étendait à toutes les souffrances, à toutes les langueurs, à toutes les misères de l'humanité. En admettant même qu'on pût, à la rigueur, expliquer par la suggestion la guérison d'un paralytique, la délivrance de quelques possédés — ce qui n'est pas — comment expliquer le cas d'aveugles-nés recouvrant *subitement* la vue, de boiteux, de sourds-muets guéris radicalement, instantanément, à la parole de Jésus? Il est clair que jamais la suggestion, si intense qu'on la suppose, ne pourra guérir un sourd-muet qui ne peut pas la comprendre, et par suite qui ne peut pas y obéir.

Ajoutons enfin qu'il n'y a pas que des guérisons dans les miracles de Jésus. Outre les résurrections de morts, que l'on ne saurait expliquer par la suggestion — et pour cause (1), — on trouve dans nos Evangiles un grand nombre de miracles produits sur la nature physique, tels que le miracle de Cana, la cessation de la tempête à la voix du Christ; rappelons encore Jésus marchant sur l'eau et faisant marcher saint Pierre à

---

(1) Voir entre autres le récit de la résurrection de Lazare. Le cadavre sentait mauvais; la mort était donc bien réelle. On sait, en effet, que la décomposition putrescide est, aux yeux de la médecine moderne, le seul signe infaillible de la mort. Il est donc impossible d'interpréter la scène décrite par l'évangéliste autrement que par le miracle. Ce fait de la décomposition du cadavre a été omis (à dessein ou non, nous ne voulons pas le juger) par M. Renan, dans l'explication fantaisiste qu'il donne de ce miracle et que l'on trouvera à l'appendice (note 3).

côté de lui, la transfiguration, le dessèchement subit du figuier maudit, etc. Tous ces faits n'ayant aucun rapport même éloigné avec l'hypnotisme, l'hypothèse que nous venons d'examiner n'est pas seulement impuissante, elle est encore insuffisante au point de vue de nos adversaires eux-mêmes, et par suite nous devons la rejeter sans plus ample examen.

97. — Nous ne dirons rien du système de M. Renan, qui n'est en quelque sorte qu'un mélange de tous les systèmes précédents et qui, par les innombrables contradictions qu'il renferme, porte en lui-même sa propre condamnation.

Nous n'y relèverons que l'assertion suivante : les miracles de Jésus, dit M. Renan, lui ont été attribués parce qu'on croyait que le Messie devait les faire ; or, on voulait voir dans Jésus le Messie ; donc Jésus les a faits (1).

Cette thèse est encore moins admissible, s'il se peut, que les précédentes. En effet, toutes les croyances populaires relatives au Messie avaient leur fondement dans les Ecritures saintes, dont nous possédons le texte complet, tel qu'il existait chez les Juifs contemporains de Jésus. Or, il est facile de constater qu'un grand nombre de miracles évangéliques ne s'y trouvent nullement prédits. En outre, les Juifs entendaient si mal les prophéties messianiques contenues dans leurs livres saints,

(1) RENAN, *Vie de Jésus*, introd. p. XLVI.

qu'ils avaient pour ainsi dire *matérialisé* leur Messie et ne voulaient voir en lui qu'un libérateur, un roi conquérant destiné à assurer leur prééminence sur tous les peuples de la terre. Loin d'avoir plié l'histoire du Messie à leurs croyances populaires, ils ont crucifié Jésus, parce que lui, Jésus. ne voulait pas s'y plier.

98. — Ainsi tous les systèmes laborieusement édifiés par nos adversaires s'écroulent successivement à la lumière de la science et des travaux de la critique historique moderne.

Nos adversaires le confessent eux-mêmes, et la force de la vérité leur arrache parfois d'étranges aveux.

« La vie, de Jésus, a dit le docteur Strauss, serait » inattaquable s'il était constant qu'elle a été écrite par » des témoins oculaires ou du moins par des hommes » voisins des événements. »

Or, nous avons vu qu'il en est réellement ainsi, et que, de l'aveu même de M. Renan, les Evangiles étaient composés avant l'an 70 de notre ère, c'est-à-dire moins de quarante ans après la mort de Jésus ; nous avons vu que, même si l'on veut nier l'authenticité de nos Evangiles, nous avons encore dans saint Paul un témoin incontestable et incontesté des principaux miracles et de la divinité de Jésus.

Il ne nous reste donc qu'une solution possible, c'est que les livres qui rapportent les miracles de Jésus sont authentiques et que ces miracles sont vrais.

Cette conclusion peut paraître inacceptable à ceux qui rejettent le miracle comme impossible *a priori*, parce qu'ils ne veulent pas de Dieu. Elle est cependant la seule possible, la seule logique, la seule scientifique, et elle n'a rien que de rationnel pour nous, qui avons démontré que le miracle est possible, qu'il est même jusqu'à un certain point nécessaire comme signe de l'intervention de Dieu parmi les hommes.

CHAPITRE V

DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS

99. — Il nous reste à examiner quelle est, dans le cas qui nous occupe, la nature de cette intervention.

Les miracles de Jésus étant véritables, il en résulte manifestement que Jésus est Dieu.

Cela ressort avec la dernière évidence du caractère intrinsèque de ces miracles. Partout Jésus agit en maître, il commande aux vents, aux flots, à la maladie, à la mort. Il ne prie pas Dieu de faire tel ou tel miracle, comme l'avaient fait les prophètes, comme le feront ses disciples. Il le fait par lui-même, en vertu de la puissance qui lui est propre. De même que Dieu, à l'origine des choses, a dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut, de même Jésus dit au paralytique : « Marchez, » et le paralytique marche ; il dit à Lazare enseveli depuis trois jours : « Lazare, sortez, » et Lazare sort vivant du tombeau.

Or, nous l'avons vu, toutes les forces de la nature physique dérivent d'une force supérieure, immanente,

éternelle, qui n'est autre que Dieu; la vie dérive également d'un principe éternel et nécessaire, qui est encore Dieu. Donc Jésus, en commandant aux forces de la nature, en modifiant à son gré le principe de la vie, le rétablissant là où il manquait, le régénérant par sa seule volonté là où il s'était affaibli, Jésus, dis-je, en agissant ainsi, nous prouve qu'il est le principe même des forces de la nature, le principe de la vie (1), que par suite il est Dieu.

100. — L'étude des textes de l'Evangile et des paroles mêmes de Jésus va nous conduire à un résultat identique.

« Tous ces miracles ont été rapportés, dit saint Jean, » afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu, et » qu'en croyant vous ayez la vie en son nom (2). »

Jésus lui-même l'a déclaré.

« Les œuvres que je fais au nom de mon Père, elles-mêmes rendent témoignage de moi que le Père m'a envoyé (3). »

« Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Croyez-le au moins à cause des œuvres que je fais (4). »

« Cette maladie ne va pas à la mort, mais à la gloire du Fils de Dieu (5). »

---

(1) Je suis la voie, la vérité, la vie. (S. JEAN.)

(2) *Joann.*, XX, 31.

(3) *Id.*, X, 25.

(4) *Id.*, XIV, 11-12.

(5) *Id.*, XI, 4.

Jésus se donnait donc comme Fils de Dieu. Cela est si vrai que ce fut, au témoignage des évangélistes, la cause principale de sa condamnation : « Les Juifs cher- » chaient à le faire mourir, non seulement parce qu'il » violait le sabbat, mais aussi parce qu'il disait que » Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu (1). »

« Je vous adjure, lui demande le grand prêtre, par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu.

» — Vous l'avez dit, je le suis (2), » répond Jésus.

Aussitôt le grand prêtre déchire ses vêtements, disant :

« IL A BLASPHÉMÉ, qu'avons-nous encore besoin de témoins?.... Que vous en semble?.... »

Et les Juifs répondent :

« IL MÉRITE LA MORT. »

Nous avons enfin le témoignage non moins formel de saint Paul.

« Soyez dans la même disposition, écrit-il aux Philippiens, que celle où a été le Christ Jésus qui, ÉTANT DANS LA FORME DE DIEU, N'A POINT CRU QUE CE FUT POUR LUI UNE USURPATION QUE DE SE DONNER COMME ÉGAL A DIEU, lui qui cependant s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, s'est fait semblable aux hommes, et s'est humilié lui-même, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (3). »

---

(1) *Joann.*, v, 18.
(2) *Matth.*, XXXI, 63; *Marc.*, XIV, 62.
(3) *Philipp.*, II, 6-8.

101. — Il est donc incontestable que Jésus s'est donné pour Fils de Dieu. Nos adversaires sont bien obligés de le reconnaître eux-mêmes (1). Aussi, pour échapper à la conséquence de cet aveu, en sont-ils réduits à dire que si Jésus s'est bien en effet donné comme Fils de Dieu, il n'entendait pas cette expression dans le sens où nous l'entendons nous-mêmes.

Nous allons discuter tout au long cette hypothèse et démontrer qu'elle est absolument erronée.

Remarquons au préalable que cette hypothèse elle-même, fût-elle vraie, ne prouverait rien contre nous, car quand bien même nous ne connaîtrions pas exactement la nature spéciale de l'union de Jésus avec Dieu, nous n'en devrions pas moins, après l'étude que nous avons faite de ses miracles, considérer Jésus comme un représentant réel de la divinité, parlant au nom de Dieu, et ayant le droit d'agir et d'enseigner en son nom. Il en résulte donc que de toutes manières sa doctrine est divine, puisque, même dans ce cas, elle émanerait encore réellement, quoique indirectement, de Dieu.

102. — Revenons maintenant à la démonstration énoncée, à savoir que Jésus s'est donné réellement pour Fils de Dieu, au sens où nous l'entendons nous-mêmes.

---

(1) Son titre de Fils de Dieu qu'il avouait ouvertement dans de vives paraboles.... dit M. Renan. (*Vie de Jésus*, p. 353.)

Il est inutile de parler de l'Evangile de saint Jean. Ce livre n'est, d'un bout à l'autre, que l'éclatante démonstration de la divinité de Jésus. Dès la première page, saint Jean l'établit avec la dernière netteté dans le passage célèbre :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était » Dieu.... Il est venu dans le monde.... et nous avons » vu sa gloire, qui est la gloire du Fils de Dieu. »

Il le répète à plusieurs reprises dans le cours du récit :

« Mon Père et moi ne sommes qu'un....

» Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ?

» Celui qui me voit voit aussi mon Père.... » etc. (1).

Or, saint Jean est témoin, et le plus important des témoins, car il était l'ami le plus tendre et le compagnon inséparable de son maître. De plus, au point de vue même de la plupart de nos adversaires rationalistes, son Evangile est de tous points inattaquable. Son témoignage suffit donc, en bonne critique, pour démontrer que Jésus s'est réellement donné pour Fils de Dieu, égal en tant que Dieu à son Père.

(1) Cette doctrine si haute et si belle sur le Verbe de Dieu n'était pas absolument nouvelle. On sait maintenant qu'elle était enseignée plus ou moins clairement depuis longtemps dans la synagogue. On la retrouve en effet formellement indiquée dans plusieurs passages des livres de l'Ancien Testament, entre autres dans la plupart des prophéties messianiques. Saint Jean n'a fait que la recueillir et la préciser d'après les enseignements mêmes de Jésus. Cf. FOUARD, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

Mais nous pouvons encore aller plus loin et démontrer que ce n'est pas seulement saint Jean, que ce sont tous les écrivains sacrés qui ont entendu cette expression de Fils de Dieu, au sens où nous l'entendons nous-mêmes.

103. — Nous commencerons par l'Evangile de saint Matthieu, le plus important des synoptiques.

On sait que saint Matthieu s'est attaché spécialement dans son Evangile à nous rapporter l'enseignement moral de son Maître. Ce n'est pas qu'il ait négligé entièrement — nous le verrons bientôt — la partie dogmatique de cet enseignement ; mais il avait pour s'attacher principalement à la morale une raison des plus importantes, que des travaux récents ont mise en lumière (1).

Jésus venait d'être mis à mort comme un bandit et un malfaiteur. La synagogue, voulant rendre à tout jamais ses enseignements et son nom odieux au peuple juif, écrivit à *tous les enfants de la dispersion* une circulaire qui a été citée par les premiers écrivains chrétiens et contenait les plus odieuses calomnies contre Jésus et ses disciples. C'est pour répondre à cette circulaire que saint Matthieu, le plus habitué sans doute de tous les apôtres à écrire, prit la plume et composa son Evangile qui, après un court exorde, débute préci-

(1) *Revue de théologie de Tubingue.* — GUILLAUME et ROHRBACHER, *Histoire de l'Eglise*, t. II, appendice, p. 596.

sément par le sermon sur la montagne, dans lequel se trouvent condensés tous les enseignements et toute la doctrine morale de Jésus. Cette question de morale était alors la clef de voûte sur laquelle s'appuyaient toutes les autres. Car les Juifs ne niaient pas et ne pouvaient pas nier les miracles de Jésus ; ils prétendaient seulement qu'il les avait faits par le pouvoir du démon, et que par suite il ne pouvait pas être le Christ, Fils de Dieu. En exposant simplement la doctrine morale et les enseignements de Jésus, saint Matthieu démontrait par là même que cette doctrine ne venait pas du démon, et que par suite elle ne pouvait venir que de Dieu.

104. — Outre cette question d'apologétique que saint Matthieu traite complètement et victorieusement, il s'attache également à démontrer qu'en Jésus se sont accomplies toutes les Ecritures relatives au Christ.

Or, comme nous venons de le dire, saint Matthieu s'adressait uniquement aux Juifs, et il suffisait de leur démontrer que Jésus était le Christ pour leur démontrer que Jésus était Dieu. C'était en effet l'enseignement ordinaire de la synagogue, que le Christ devait être à la fois Dieu et homme. C'est ce que prouvent d'une manière incontestable les commentaires rabbiniques sur les Ecritures, composés précisément à l'époque qui nous occupe (1). Il suffit du reste de jeter un coup d'œil sur les livres saints pour reconnaître im-

(1) Vigouroux, *Les livres saints et la critique rationaliste.*

médiatement ce double caractère d'humanité et de divinité que devait posséder le Christ aux yeux de tout Hébreu.

Le Christ devait être homme, puisqu'il devait être de la race de David. Quant à sa divinité, il serait trop long de reproduire tous les passages de la Bible qui l'établissent formellement. Nous n'en citerons que trois absolument décisifs : « Sa génération est éternelle, » des jours de l'éternité. *Egressio ejus a principio, a* » *diebus æternitatis* (1). »

« La Vierge concevra, dit Isaïe, et enfantera un fils, » qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec » nous.... Un petit enfant nous est né, portant sur son » épaule le signe de la principauté ; on l'appellera l'ad» mirable, le conseiller, *Dieu puissant.* »

Il suffit de connaître le respect des Juifs pour le nom de Dieu pour comprendre l'importance de ce dernier texte. Le nom était chez eux le signe de la puissance, la caractéristique de l'être. Dire que le Christ devait porter le nom de Dieu, c'était dire qu'il était Dieu lui-même. Et, de fait, il n'y a pas eu un seul de leurs grands hommes, un seul de leurs héros, ni David, ni Judas Machabée, ni Moïse, qui ait pris ou reçu le nom de Dieu.

Mais voici un passage encore plus décisif : « Voici » que des jours viendront, dit le Seigneur, et je susci» terai dans la race de David un germe juste, un roi

---

(1) *Mich.*, v, 2.

» qui régnera, il sera sage.... Juda sera sauvé.... et
» voici le nom dont on l'appellera : Jéhovah notre
» juste [1]. »

Or, quand on réfléchit que Jéhovah était le nom sacré par lequel on désignait la divinité dans son essence, nom incommunicable, nom trois fois saint que les Juifs ne devaient pas et ne doivent pas encore prononcer, qu'ils respectaient au point qu'on n'en connait pas la prononciation exacte, on comprend qu'il était impossible de dire plus clairement que le Messie désigné par toutes les prophéties était Dieu.

Ainsi quand saint Matthieu démontrait à ses compatriotes que Jésus était le Messie, le Christ annoncé par les prophètes, il leur démontrait par cela même que Jésus était Dieu.

105. — L'évangéliste ne s'est pas contenté de cette démonstration indirecte. On trouve dans son livre de nombreux passages qui établissent nettement que Jésus s'est donné comme Dieu.

« En ce temps-là, Jésus, après avoir renvoyé le peuple, monta seul sur une montagne pour prier, et le soir il se trouvait seul en ce lieu. Cependant la barque sur laquelle étaient ses disciples était poussée çà et là par les flots au milieu de la mer, car le vent était contraire. Mais à la quatrième veille de la nuit, il vint à eux marchant sur la mer.

---

(1) *Jerem.*, XXIII, 1-8.

» Et eux, le voyant marcher sur les eaux, se troublèrent et dirent : « C'est un fantôme, » et ils poussèrent des cris de frayeur.

» Mais aussitôt Jésus leur parla, disant : « Ayez con- » fiance, c'est moi, ne craignez point. »

» Pierre répondit : « Seigneur, si c'est vous, comman- dez-moi de venir à vous sur les eaux. »

» Et Jésus lui dit : « Viens. »

» Et Pierre descendant de la barque marchait sur les eaux pour venir à Jésus. Mais voyant la violence du vent, il eut peur, et comme il commençait à enfoncer, il cria, disant : « Seigneur, sauvez-moi. »

» Aussitôt Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

» Et lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent cessa. Alors ceux qui étaient dans la barque s'approchèrent de lui, et ils l'adorèrent, disant :

« Vous êtes vraiment le Fils de Dieu (1). »

Un autre jour, Jésus interrogea ses disciples, leur disant :

« Que dit-on que soit le Fils de l'homme ? »

Ils lui répondirent : « Les uns, c'est Jean-Baptiste, » les autres, Elie, d'autres, Jérémie ou l'un des pro- » phètes. »

Jésus leur dit :

« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

---

(1) *Matth.*, XIV, 23, 33.

Aussitôt Simon Pierre, prenant la parole, dit :

« Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

Enfin nous avons plus que tout cela, une attestation solennelle du Christ lui-même nous affirmant sa divinité.

Jésus venait d'être livré à ses ennemis et conduit devant le grand prêtre, pour y entendre les dépositions qu'on avait pu recueillir contre lui :

« Je vous adjure, lui dit le grand prêtre, par le Dieu » vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de » Dieu. »

— « Vous l'avez dit, » répondit Jésus. Et pour montrer le sens qu'on devait attacher à ces paroles :

« De plus, ajouta-t-il aussitôt, je vous déclare que » vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite » de la Majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. »

Et peu après, pendant que Jésus agonisait, les pieds et les mains cloués sur la croix, les princes des prêtres et les docteurs de la loi, se mêlant à la populace qui regardait expirer leur victime, disaient avec des ricanements et des blasphèmes :

« S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et » nous croyons en lui. Il se confie en Dieu ; que Dieu le » délivre maintenant, s'il lui veut du bien, car il a dit : » Je suis le Fils de Dieu. »

106. — Ainsi l'Evangile de saint Matthieu nous suffit amplement pour prouver que Jésus s'est donné comme

Fils de Dieu, et qu'il était vénéré comme tel par ses disciples.

On ne peut pas nous objecter que ce titre de Fils de Dieu correspond à une union purement spirituelle, à une sainteté suréminente, quoique purement humaine, encore moins à la filiation qui lie tous les hommes à leur Créateur. Sans nous référer à l'Evangile de saint Jean, qui lèverait toute incertitude à cet égard, s'il y en avait, nous trouvons en saint Matthieu même différents passages qui suffisent pour nous éclairer parfaitement.

« Père, disait un jour Jésus, saisi d'un saint transport » devant ses disciples, Père, Seigneur du ciel et de la » terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché » ces choses aux sages et aux prudents et de ce que » vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, car il » vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été données » par mon Père, ET NUL NE CONNAIT LE FILS, SI CE N'EST LE » PÈRE, ET NUL NE CONNAIT LE PÈRE, SI CE N'EST LE FILS et » celui à qui le Fils aura voulu le révéler. »

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, » disait encore Jésus, ce qui ne peut se comprendre que s'il est réellement le Fils de Dieu, l'Homme-Dieu.

107. — En outre, il est évident que si le titre de Fils de Dieu avait pu s'appliquer à tous les hommes ou même seulement à quelques-uns d'entre eux, les docteurs juifs n'en auraient pas pris tant d'ombrage ; ils n'eussent ja-

mais osé faire mourir leur ennemi sur ce seul grief. Or, l'Evangile de saint Matthieu nous prouve précisément le contraire. En effet, aussitôt après la solennelle déclaration que nous avons rapportée plus haut, dans laquelle le Christ se donnait si clairement pour Fils de l'Homme et Fils de Dieu, le grand prêtre déchire ses vêtements en disant : « Il a blasphémé. Qu'avons-» nous besoin encore de témoins? Voilà que maintenant » vous avez entendu le blasphème! Que vous en » semble? » Et tous répondirent : « Il mérite la mort. »

Et de fait, si Jésus avait été un imposteur, il eût mérité la mort par cela seul qu'il avait pris le nom de Dieu ; tant était grand le respect que les Juifs avaient pour ce nom! tant était grande la profanation commise par l'homme qui eût osé prendre ce nom et se donner ce titre, même pour les entreprises les plus religieuses, avec les intentions les plus pures!

Le même Evangile nous apprend quelle importance Jésus attachait lui-même à ce titre.

Après la glorieuse confession de saint Pierre que nous avons rapportée plus haut, lorsque le chef futur de l'Eglise lui eût dit au nom du collège apostolique : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ; » « Tu es » heureux, lui répond Jésus, tu es heureux, Simon, » fils de Jean, car ni la chair ni le sang ne t'ont ré-» vélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et » moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre » je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne » prévaudront point contre elle, et je te donnerai les

» clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras » sur la terre sera aussi lié dans le ciel, et tout ce » que tu délieras sur la terre sera délié dans les » cieux (1). »

Or, il est évident que Jésus n'eût pas employé de telles expressions ni fait de si magnifiques promesses pour un titre ordinaire et sans conséquence. Il nous affirme au contraire que cette déclaration est un acte de foi de la plus haute importance, auquel l'homme ne peut arriver par les seules ressources de son entendement. Il confirme enfin la croyance de ses apôtres à sa divinité en leur disant qu'il est, en tant que Dieu, maître du royaume des cieux « dont il donnera les clefs » à son disciple.

108. — Ce même passage nous montre aussi le sens que Jésus attachait à cette expression de *Fils de l'homme* par laquelle il aimait à se désigner.

« Qui dit-on que soit le *Fils de l'homme?*

» — Vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

Ces deux expressions sont donc synonymes (2), et si Jésus employait la première avec une sorte de prédilection, c'est qu'il ne voulait pas effrayer les foules qui se pressaient autour de lui. Il voulait avant tout être aimé. Or, on sait que le nom de Dieu n'inspirait aux

---

(1) *Matth.*, XVI, 18.

(2) Du reste, ce titre de Fils de l'homme était employé même avant Jésus pour désigner le Messie à venir, ainsi que le prouve le livre d'Enoch, récemment découvert.

hommes de ce temps que terreur et respect; ce nom ne pouvait qu'éloigner de lui les pécheurs, les humbles, les faibles, tous ceux qu'il recherchait de préférence, tous les Juifs même, qui s'imaginaient qu'on ne pouvait voir Dieu sans mourir.

Et puis il était bien le Fils de l'homme par excellence, celui qui en avait pris toutes les misères, tous les abaissements, qui allait en porter tous les crimes, toutes les ignominies dans sa chair sacrée, pour les expier sur la croix. Il était bien réellement le Fils de l'homme, le centre de l'humanité, l'être sublime dans lequel se concentrent toutes les natures créées et la nature incréée, vers lequel convergent toutes les aspirations de l'humanité, et, au delà de l'humanité, tous les desseins de Dieu dans la création!

Nous n'avons pas besoin d'insister sur les glorieuses prérogatives attachées par le Christ lui-même à ce titre si humble en apparence de Fils de l'homme. Il en est une qui devait frapper particulièrement les Juifs. En se donnant comme souverain juge de l'humanité, en annonçant qu'il reviendrait un jour à la fin des temps pour juger tous les hommes et rendre à chacun selon ses œuvres, Jésus s'attribuait un pouvoir que nul ne s'était donné avant lui. C'était Dieu qui, dans la religion et les idées des Juifs, était seul juge du bien et du mal; ni leurs prophètes, ni leurs rois, ni même leur grand législateur, Moïse, ne s'étaient attribué un pareil pouvoir. En le prenant pour lui, en le revendiquant si hautement dans tant de circonstances, jusque devant

le tribunal du grand prêtre, Jésus s'égalait donc encore réellement à Dieu.

109. — Ainsi un seul Evangile — et le plus ancien de tous — nous suffit pour démontrer rigoureusement la divinité de Jésus.

Nous pourrions faire le même travail pour toutes les autres parties du Nouveau Testament, nous arriverions à des conclusions identiques.

L'Evangile de saint Marc débute par ces mots :

« Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, fils de Dieu. »

Puis il répète, en les abrégeant, la plupart des scènes capitales que nous venons d'étudier dans saint Matthieu.

Il en est de même de l'Evangile de saint Luc. En outre, l'auteur de cet Evangile, qui est aussi l'auteur des Actes des Apôtres et qui a écrit en grec, donne en général à Jésus le titre de *Seigneur*, ὁ Κύριος; or, comme on l'a remarqué, ce terme de Κύριος est précisément celui par lequel les Septante ont traduit le nom hébreu de Dieu *Jéhovah* (1).

Saint Pierre, dans les Actes, parlant aux Juifs, leur dit :

« Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son FILS Jésus.... L'*auteur de la vie*, vous l'avez tué. »

---

(1) BACUEZ, *Manuel biblique*, t. III.

110. — Quant à saint Paul, on peut citer un très grand nombre de textes dans lesquels il établit clairement la divinité du Christ. Nous nous contenterons des suivants, qui sont les plus frappants :

« Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi pour l'Evangile de Dieu touchant son Fils qui est né de la race de David selon la chair. » (*Rom.*, I, 1-3.)

« Dieu a envoyé son Fils dans une chair de péché semblable à la nôtre. » (*Rom.*, VIII, 3.)

« Dieu n'a pas épargné son propre Fils, il l'a livré pour nous tous. » (*Rom.*, VIII, 32.)

« LE CHRIST QUI EST AU-DESSUS DE TOUTES CHOSES, DIEU BÉNI DANS TOUS LES SIÈCLES. » (*Rom.*, IX, 5.)

« Il est fidèle, le Dieu par qui vous avez été appelés à la société de son Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (*I. Cor.*, I, 9.)

« C'EST BIEN DIEU QUI ÉTAIT DANS LE CHRIST. » (*II. Cor.*, V, 19.)

« Je vous déclare que l'Evangile que je vous ai prêché n'est pas selon l'homme. En effet, ce n'est pas d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par la révélation de Jésus-Christ. » (*Gal.*, I, 11, 12.)

« LORSQU'EST VENUE LA PLÉNITUDE DES TEMPS, DIEU A ENVOYÉ SON FILS FORMÉ D'UNE FEMME. » (*Gal.*, IV, 4.)

« LE CHRIST JÉSUS ÉTANT DANS LA SUBSTANCE DE DIEU, N'A PAS DÉDAIGNÉ DE PRENDRE LA SUBSTANCE HUMAINE, ET N'A PAS CRU QUE CE FUT POUR LUI UNE USURPATION DE SE DONNER POUR DIEU; cependant il s'est anéanti lui-même, prenant la

forme d'esclave..... et s'étant fait semblable aux hommes, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. » (*Philipp.*, II, 6-8.)

« C'EST PAR LUI QUE TOUT A ÉTÉ FAIT DANS LES CIEUX ET SUR LA TERRE, les choses visibles comme les invisibles.... TOUT A ÉTÉ CRÉÉ PAR LUI ET EN LUI, et lui-même est avant tous, et toutes choses subsistent en lui.... IL A PLU AU PÈRE QUE TOUTE PLÉNITUDE HABITAT EN LUI. » (*Coloss.*, I, 16-19.)

« TOUTE LA PLÉNITUDE DE LA DIVINITÉ HABITE EN LUI CORPORELLEMENT. » (*Coloss.*, II, 9.)

111. — Ainsi saint Jean n'a rien innové quand il a écrit son Evangile. Sa croyance était celle de tous les apôtres, de tous les Evangélistes, de tous les écrivains sacrés. Pour lui, comme pour eux, Jésus était Dieu. Seulement, en réponse aux hérétiques de son temps, il a particulièrement insisté sur la nature de l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus. Il s'est attaché à montrer en quoi consistait cette union, comment Jésus était à la fois Fils de l'homme et Fils de Dieu, homme et Dieu. égal en tant que Dieu à son Père, quoique soumis, comme homme, à toutes les humiliations de la croix.

Ainsi l'étude critique des textes et des documents contemporains nous démontre pleinement que, contrairement aux assertions de la critique rationaliste, Jesus s'est donné pour Dieu, qu'il a fait ses miracles pour prouver sa divinité, que, par suite, il est Dieu.

CHAPITRE VI

DE LA SUBLIMITÉ MORALE ET DES AUTRES CARACTÈRES DU CHRISTIANISME

---

112. — Nous avons démontré dans les chapitres précédents que Jésus est Dieu, en nous appuyant uniquement sur sa parole contenue dans les Evangiles. Cette démonstration a pu paraître longue, car il nous a fallu dissiper les ténèbres que l'incrédulité moderne s'efforce d'accumuler autour de nos livres saints. En tout cas, elle est rigoureuse.

Nous avons démontré que les Evangiles sont de l'époque des apôtres, qu'ils ont été composés par les apôtres eux-mêmes ou par leurs disciples, qu'ils sont confirmés par des témoignages incontestables, au premier rang desquels sont les épîtres de saint Paul. Par suite, les miracles qu'ils rapportent sont également incontestables. Du reste, nous avons vu que ces miracles n'avaient été contestés ni du vivant de Jésus ni après sa mort. Nous avons vu que les païens comme Celse, que les Juifs comme Josèphe, les rapportent

comme parfaitement réels, et on n'a essayé de les contester de nos jours qu'en s'appuyant sur un principe dont nous avons démontré l'absurdité, à savoir la non-existence de Dieu et l'impossibilité des miracles.

Nous avons enfin démontré que Jésus s'est donné comme Fils de Dieu, égal, en tant que Dieu, à son Père.

Nous pouvons arriver aux mêmes conséquences par une voie toute différente, qui, pour être plus rapide, n'en est pas moins rigoureuse.

113. — Il est un fait que nos adversaires les moins suspects reconnaissent hautement, c'est que la morale de Jésus est admirable, que la doctrine qu'il a prêchée est sublime, et qu'au témoignage même de ses ennemis, il est le type le plus accompli de vertu, de sainteté, que le monde ait jamais connu.

« Tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand que Jésus, » déclare M. Renan (1).

« La morale évangélique, dit le même écrivain, est la plus haute création qui soit sortie de la conscience humaine, le plus beau code de la vie parfaite qu'aucun moraliste ait tracé (2). »

Or, nous l'avons vu, Jésus s'est donné pour Dieu. Si donc il ne l'était pas, il aurait menti, il aurait fait le

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 459.
(2) *Id.*, p. 84.

mensonge le plus effroyable dont l'histoire fasse mention, un mensonge de trois ans, poursuivi avec une ténacité dont rien ne peut donner l'idée, jusque dans les affres de la mort, et de la mort sur la croix !

Loin d'être le sage, l'homme extraordinaire et presque divin que nos adversaires veulent encore vénérer en lui, il ne serait même pas un honnête homme, il serait un imposteur, il aurait trompé le monde (1).

Comment admettre alors que ce même homme ait pu prêcher une morale aussi sublime, que non seulement il ait pu l'enseigner aux autres, mais qu'il l'ait pratiquée lui-même avec une perfection qui n'a jamais été égalée !

« Qui de vous pourra me convaincre de péché ? » disait-il à ses ennemis, et aucune voix ne s'est élevée pour lui répondre.

Et qui donc en effet pourrait le convaincre de péché, ce Jésus « qui a passé sur la terre guérissant et faisant le bien, » insensible aux injures et aux outrages de ses ennemis ; ce doux, cet humble de cœur, qui trouvait jusque sur la croix une parole d'excuse pour ses bourreaux et priait son Père de leur pardonner ; ce juste, ce saint, d'une pureté si parfaite que jamais aucun soupçon n'a pu même l'effleurer ?

114. — Et cet homme incomparable n'aurait été qu'un comédien ! Il se serait rendu coupable de deux crimes

(1) Cf. Caro. *Idée de Dieu*, p. 124.

monstrueux, d'imposture à l'égard des hommes, de blasphème à l'égard de Dieu! Et tous ses disciples auraient été les complices de son imposture, de ses blasphèmes, tous se seraient donné le mot pour tromper leurs compatriotes, pour tromper le monde avec Jésus! Saint Pierre, saint Paul, tous ces hommes héroïques qui ont donné leur vie pour attester la divinité de leur Maître; saint Jean, saint Jacques, tous les apôtres, tous les disciples, tous seraient des fourbes, et l'édifice du christianisme reposerait ainsi sur une imposture unique dans les annales de l'humanité!

Et Dieu l'aurait permis! Dieu aurait laissé s'établir une telle erreur! il aurait toléré que tant de sainteté pût s'allier à tant d'imposture, qu'une morale aussi pure eût pour base une fourberie aussi coupable! Bien plus, il lui aurait donné la sanction d'un triomphe inouï, d'un triomphe tel qu'il était humainement impossible de le prévoir! Il lui aurait donné une sanction encore plus grande, celle des vertus les plus sublimes, de la constance, de la foi la plus admirable, des dévouements les plus héroïques que la terre ait produits! En agissant ainsi, Dieu aurait mis les convictions humaines à une épreuve telle qu'elles ne pouvaient y résister. Il aurait, lui aussi, trompé le monde, ce qui est impossible, ce qui est absurde.

115. — Remarquons, en outre, que non seulement Jésus nous a donné l'exemple de toutes les vertus poussées jusqu'à la perfection, mais que ces mêmes vertus

se sont perpétuées, pour ainsi dire, dans la religion fondée sur sa parole.

C'est un fait évident, et qui nous est accordé par nos adversaires, que le christianisme est, de toutes les religions connues, celle qui a enfanté de tout temps les vertus les plus sublimes et les plus héroïques dévouements. Elle est la seule qui non seulement enseigne à l'homme le culte de l'amour intérieur et la nécessité du sacrifice, mais qui lui fasse aimer le sacrifice au point de le pousser souvent à y consacrer toutes les forces vives de son être. Les héroïsmes et les dévouements qui en découlent ne peuvent s'expliquer par les lois ordinaires de la nature ; il y a là, pour des yeux non prévenus, un miracle de tous les jours, miracle qui devrait suffire, en bonne logique, pour démontrer la divinité de la religion qui le produit.

De toutes manières, en nous basant sur l'étude impartiale de l'histoire et sur les témoignages mêmes de nos adversaires, nous pouvons affirmer que jamais religion n'a suscité une pareille somme de vertus, n'a plus développé le bien sur la terre, et par suite n'a élevé l'homme plus près de Dieu, puisque Dieu est par définition le bien par excellence, le bien absolu.

Ainsi, de tous les systèmes philosophiques ou religieux, celui qui a le plus rapproché l'humanité de la divinité reposerait sur l'imposture ou sur l'erreur ! Et cette imposture, cette erreur, auraient égaré les plus nobles esprits, les cœurs les plus haut placés, sans que Dieu fût intervenu pendant dix-huit siècles pour dissi-

per leurs illusions ! Cela est inadmissible, à moins que Dieu n'ait cessé d'être la bonté, la justice infinie qu'il doit être ; ce qui est impossible, ce qui est absurde.

116. — Nous nous sommes appuyé, dans les raisonnements qui précèdent, sur un fait que nous pouvons considérer comme évident, et qui, du reste, n'est pas contesté, à savoir que la morale de Jésus est la plus sublime et sa religion la plus élevée de toutes celles que l'humanité ait connues (1).

Si nos adversaires ne nous accordaient aucun de ces deux points, ils se heurteraient à un miracle encore plus grand, miracle qu'il leur serait absolument impossible d'expliquer en dehors de la croyance à l'intervention de la divinité.

Il est clair, en effet, que si la morale de Jésus n'offre rien d'extraordinaire, si elle ressemble à celle des sages et des philosophes de l'antiquité, on ne peut expliquer comment ceux-ci n'ont eu qu'une influence très médiocre, pour ne pas dire nulle, sur les masses de leur temps, comment cette influence n'a jamais pu sortir d'un petit groupe de disciples ou de l'enceinte d'écoles accessibles seulement aux intelligences d'élite, tandis que la doctrine de Jésus a remué si profondément les esprits de son temps et s'est répandue après

(1) Voir, du reste, à l'appendice (note 4), la démonstration rigoureuse de cette vérité.

sa mort avec une rapidité inouïe aux quatre coins de l'univers civilisé, apportant avec elle non seulement des idées nouvelles, mais des mœurs nouvelles, qui ont complètement révolutionné le monde.

Il y a là un fait prodigieux qui ne peut s'expliquer par aucune des lois connues de la sociologie et de l'histoire, qui est même contraire à ces lois, et qui constitue par suite le miracle le plus éclatant de l'histoire.

117. — Considérons, en effet, l'état social et moral du monde gréco-romain, à l'époque où le christianisme a commencé à s'y développer.

Nous y voyons une civilisation réellement brillante, la plus remarquable certainement de toutes celles qui l'ont précédée ou suivie jusqu'aux temps modernes, mais cachant, sous les dehors de l'élégance et du raffinement de l'esprit, des mœurs détestables, dans le détail desquelles nous ne saurions entrer ici; une religion à laquelle personne ne croyait plus, mais à laquelle on tenait, parce qu'elle tolérait, qu'elle déifiait même les passions les plus honteuses de l'humanité; les lois emportées par le torrent de ces passions, n'imposant plus la moindre retenue, et laissant libre cours à tous les scandales ; une société n'ayant plus la moindre idée de la chasteté ou de l'honnêteté conjugale ; des pratiques immondes excusées jadis par un Platon, et s'étalant au grand jour dans les palais des empereurs comme dans les écoles de philosophie les plus

austères en apparence ; en un mot plus d'honneur, plus de morale, plus de religion.

Il semble que c'est à dessein que Dieu ait permis que la licence des mœurs fût arrivée à d'aussi abominables excès, pour que les siècles à venir pussent mieux comprendre jusqu'où tombe l'homme qui se sépare volontairement de la divinité, et pour mieux faire éclater la puissance de la religion qu'il destinait comme remède à tant de maux.

En face de cette société de près de cent millions d'hommes, société puissamment organisée par une centralisation excessive et tenue, pour ainsi dire, tout entière dans la main d'un seul homme en qui se concentraient tous les pouvoirs civils, politiques et religieux, en face de cette civilisation fondée sur le système religieux de la Grèce et de Rome, que voyons-nous? un petit groupe d'hommes inconnus, artisans ou pêcheurs, sortis du fond de la Syrie, d'une peuplade profondément méprisée de tout le reste du genre humain ; et ces hommes, qui sont eux-mêmes, pour la plupart, de la classe la plus basse de la société, viennent proposer à l'élite intellectuelle de leurs contemporains, aux nations les plus civilisées de la terre, aux Grecs et aux Romains, de renoncer à toutes les jouissances de ce monde pour vivre dans la pénitence, dans la chasteté absolue, d'abandonner une religion poétique et gracieuse immortalisée par leurs héros et par leurs poètes, intimement mêlée à toute leur histoire, à toute leur vie sociale, pour adorer comme Dieu un nomade juif in-

connu, crucifié comme un malfaiteur par ses compatriotes avec l'approbation du gouverneur romain (1).

Que ces hommes aient eu une idée pareille, c'est déjà une folie — dont ils se rendaient du reste parfaitement compte et que l'un d'eux a très bien caractérisée sous le nom de folie de la croix. — Mais qu'ils aient réussi, après avoir prophétisé leurs triomphes, qu'ils aient réussi en dépit de tous les obstacles accumulés contre eux, en dépit de l'opposition la plus formidable, organisée par le pouvoir le plus puissant que le monde ait encore vu, c'est ce qu'il est impossible de comprendre, si l'on n'admet pas que Dieu était avec eux.

118. — On ne peut objecter que le même phénomène s'est produit dans d'autres temps et dans d'autres lieux. L'histoire est là pour nous prouver précisément le contraire.

Le mahométisme est la seule religion qui se soit développée comme la nôtre dans une période historique connue. Or, ce développement a été de tous points le

---

(1) Qu'on s'imagine, par exemple, quelques grossiers Auvergnats venant prêcher à M. Renan de renoncer à la littérature; à M. Bertrand de renoncer à la science; aux boulevardiers, aux membres du Jockey-Club, de renoncer aux théâtres, aux cercles, aux jeux, pour s'humilier aux pieds d'un de leurs compatriotes inconnu, fondateur d'une religion nouvelle, renversant toutes nos conventions sociales, on aura une idée assez exacte de l'effet qu'a dû produire la prédication évangélique au Ier siècle dans l'empire romain et le peu de chance qu'elle avait, humainement parlant, de réussir.

contre-pied du développement du christianisme. Mahomet n'a pu faire triompher ses idées, parmi les Arabes eux-mêmes, que grâce à son influence et à celle de sa femme, grâce à ses richesses et aussi grâce à une lutte fratricide de plusieurs années. Les conquêtes spirituelles de ses successeurs se sont partout confondues avec leurs conquêtes militaires. C'est le sabre de ses cavaliers qui a frayé la route à l'islamisme dans toutes les contrées où il a pénétré ; là où il a été vaincu par les armes, il n'a pu faire un seul prosélyte.

Le bouddhisme ne s'est étendu dans l'extrême Orient que par le prestige d'une civilisation supérieure (1). Les Hindous l'ont importé aux Chinois encore barbares ; ceux-ci l'ont imposé aux Annamites, aux Japonais et à toutes les populations voisines et primitivement tributaires du Céleste Empire. Nulle part cette religion, du reste très large, très vague, n'ayant aucun dogme précis, n'a pu résister au souffle de la persécution ; elle n'a même jamais réussi à s'établir solidement dans l'Inde, son pays d'origine, à cause de l'opposition des brahmes.

Il en est de même du paganisme hellénique et romain ; il s'est affaissé et a disparu subitement dès que les pouvoirs publics, qui l'avaient soutenu contre le christianisme, lui ont retiré leur appui.

Ainsi le développement du christianisme est un fait

(1) Le bouddhisme a conquis une moitié de l'Asie pour des motifs tout politiques et moraux. (Renan, *Vie de Jésus*, p. 45.)

unique dans l'histoire de l'humanité. La religion de Jésus a grandi sans le moindre secours humain [1], en dépit de tous les obstacles accumulés sur sa route, en dépit surtout des passions humaines qu'elle combat, tandis que toutes les autres religions leur ouvrent la porte la plus large; elle a réussi, contrairement à toutes les prévisions humaines, contrairement à toutes les lois de la sociologie et de l'histoire. Il faut donc qu'il y ait en elle une force qui ne vient pas de l'homme, mais de la divinité.

Donc Jésus est Dieu.

119. — Nous pourrions tirer les mêmes conséquences de cette autre vérité historique, que le christianisme est sorti victorieux de toutes les épreuves qu'il a eu à subir dans le cours de son existence plus de dix-huit fois séculaire, épreuves telles qu'aucune autre religion n'en a supporté de semblables. Il a traversé en effet, sans rien perdre de son caractère primitif, la longue période de barbarie qui s'est appesantie sur le monde après la chute de l'empire romain. Il a résisté à la lutte du pouvoir séculier contre l'autorité spirituelle, lutte qui a marqué la plus grande partie du moyen âge. Il a résisté à la corruption des mœurs, à l'immense effondrement qui a suivi l'hérésie de Luther

---

(1) Quand Constantin lui accorda la liberté, la majorité de l'empire était déjà chrétienne, au moins dans les villes; par suite, ce n'est pas au pouvoir séculier que le christianisme doit son rapide développement.

et brisé pour de longs siècles l'unité religieuse de l'Occident. Il résiste enfin sous nos yeux, avec une vigueur qui déconcerte nos adversaires, à la crise de scepticisme qui sévit depuis deux siècles sur le monde civilisé.

C'est en effet une vérité indéniable que la religion de Jésus est encore aussi jeune, aussi ardente qu'à l'époque où elle sortait des catacombes. Les quinze siècles de luttes qui ont suivi n'ont eu d'autre résultat que de lui donner plus de cohésion, de la mettre, suivant une expression militaire, plus *dans la main de ses chefs*. La sève surnaturelle qui l'anime produit, avec une abondance qui n'a jamais été dépassée, les fruits de la charité, du dévouement aux pauvres, aux faibles, aux malades, à tous les déshérités d'une civilisation matérielle poussée à outrance. La vie déborde, comme dans son premier âge, de ce corps que la vieillesse n'atteint pas, et détermine ces poussées extraordinaires de la foi dans des pays qui étaient restés jusqu'ici en dehors de son influence. C'est ainsi que le christianisme étend toujours ses conquêtes dans les milieux qui semblent le plus réfractaires à son action. Dans les régions nouvellement découvertes de l'Afrique, comme dans les plaines du Tonkin, se développent de jeunes chrétientés qui ne le cèdent en rien, pour la ferveur et la ténacité de leur foi, aux populations les plus catholiques de l'Europe (1).

(1) Un exemple encore plus remarquable est celui que nous fournit le développement colossal du catholicisme aux Etats-Unis.

120. — Car c'est encore là une des marques les plus extraordinaires de cette religion merveilleuse, de pouvoir s'adapter, sans rien perdre de son caractère et en produisant les mêmes effets, aux races les plus variées et aux civilisations les plus différentes de la terre. On ne s'imagine pas la religion de Bouddha ou le système de Confucius enseignés aux populations anglo-saxonnes de l'Amérique du Nord, où s'épanouit cependant une si grande variété de sectes chrétiennes, pas plus qu'on ne s'imagine la théogonie de l'ancienne Grèce implantée dans les plaines de la Chine ou du Tonkin.

Au contraire, l'histoire nous montre les religions qui ont apparu précédemment sur la terre disparaissant toutes avec l'état social auquel elles étaient accommodées ; aucune d'elles n'a pu résister au souffle d'une civilisation supérieure, ni à l'examen critique de la science ou de l'histoire (1).

Seul le christianisme reste debout au milieu des ruines de tous les systèmes philosophiques et religieux ;

Dans ce pays où, il y a moins d'un siècle, on ne comptait qu'un catholique pour cent de la population totale, on en compte un sur sept aujourd'hui, et la proportion ne cesse de s'élever rapidement. Il y a près de neuf millions de catholiques aux Etats-Unis; les évêques y sont plus nombreux qu'en France, et New-York, qui a déjà la moitié de sa population catholique, possède plus d'églises catholiques que Paris.

(1) On en a eu un exemple frappant dans l'histoire de la religion de la Grèce, qui a pu satisfaire la piété naïve des premiers Hellènes, mais qui est tombée dans le plus complet discrédit, dès le temps de Périclès, quand l'esprit critique s'est développé, et qu'on

seul il a pu résister aux épreuves du temps, aux passions humaines, à la barbarie, à l'ignorance, comme il résiste de nos jours aux attaques haineuses qui se dissimulent sous le couvert de la science. Seul il peut montrer ses dogmes pleinement d'accord avec les lois de la nature et avec les sentiments les plus intimes de l'esprit humain. Seul il peut se servir de la science pour éclairer sa foi. C'est qu'il est seul l'expression de la vérité, et que seul il a mission d'éclairer les races humaines dans leur marche vers Dieu.

121. — Qu'est-ce en effet que la religion, sinon la résultante des rapports entre l'homme et Dieu? Or, la nature de Dieu étant nécessairement une et toujours identique à elle-même, la nature de l'homme étant aussi toujours la même dans sa constitution intime, il en résulte que la religion, pour être véritable, doit être une, c'est-à-dire doit pouvoir s'adapter à tous les temps, à tous les hommes, à toutes les sociétés, à tous les milieux.

---

a examiné sérieusement la valeur philosophique de ses dogmes. Il en est de même, de nos jours, du mahométisme et du bouddhisme, qui ont gardé tout leur prestige sur les populations barbares ou semi-civilisées de l'Afrique et de l'Asie, mais qui ne résistent pas à l'examen scientifique le plus superficiel. Les musulmans et les Chinois qui viennent étudier chez nous en sont la preuve vivante; tous perdent en très peu de temps la foi qu'ils avaient apportée de leur pays, pour rapporter chez eux le scepticisme ou le rationalisme qu'ils ont puisés dans nos écoles officielles.

Quant au judaïsme, il résiste seul, comme le christianisme, parce que seul il s'appuie sur une révélation réelle quoique incomplète de la vérité.

On ne peut nous objecter que toutes les religions sont véritables, en ce sens que toutes nous élèvent vers Dieu; car, s'il est vrai que toutes ont un fonds commun, puisque toutes reconnaissent l'existence d'un être suprême et la nécessité de lui rendre un culte. il n'en est pas moins vrai que toutes diffèrent par des assertions radicales en ce qui concerne la nature de Dieu ou ses relations avec l'homme. Elles ne peuvent donc pas être toutes vraies, et il ne peut y en avoir qu'une qui le soit.

D'autre part, s'il y a une religion vraie, il est impossible que Dieu ne lui ait pas donné des caractères visibles qui permettent de la distinguer facilement au milieu de toutes les religions fausses qui l'ont précédée ou qui l'entourent, l'unité, l'universalité, la fixité, la sublimité dogmatique et morale.

Or, ce sont précisément ces caractères que nous avons trouvés dans le christianisme. Nous avons vu que sa morale s'élevait aux hauteurs les plus sublimes que l'humanité ait jamais atteintes. Nous avons constaté son merveilleux développement, son triomphe de dix-huit siècles sur les passions de toutes sortes conjurées contre lui ; nous avons démontré son universalité et son inépuisable vitalité.

De toutes les religions qui se sont épanouies sur la face de la terre, la religion de Jésus est la seule qui possède manifestement les caractères précités.

Elle est donc la seule qui soit vraie.

CHAPITRE VII

DES PROPHÉTIES

---

122. — On sait que l'accord frappant des faits de la vie de Jésus avec les prophéties messianiques contenues dans l'Ancien Testament fut une des causes qui contribuèrent le plus puissamment à la diffusion du christianisme. Jésus lui-même aimait à établir sur ces prophéties la démonstration de sa divinité, et c'est pour en montrer le parfait accomplissement dans la personne de son maître que le premier des évangélistes a écrit son Evangile.

Nous allons examiner à notre tour, au point de vue scientifique, la valeur de ces prophéties et le genre de preuves qu'elles nous fournissent en faveur de la divinité du christianisme. Remarquons que ces preuves ont, à notre époque, une valeur capitale. Car, nous l'avons vu, une des objections les plus répandues contre les miracles de l'Evangile, c'est que ces miracles se sont produits à une époque où, suivant nos adver-

saires, le sens critique faisait complètement défaut, et par suite, qu'ils n'ont aucune valeur aux yeux de la science moderne. Nous avons vu que cette objection ne repose sur aucun fondement ; il n'est pas mauvais cependant de montrer que non seulement elle n'est pas justifiée, mais qu'elle est encore complètement inutile, en ce sens que les prophéties constituent de véritables miracles qui peuvent être contrôlés par nous aussi bien que par les contemporains de Jésus, et qui répondent par suite à toutes les exigences de la critique moderne.

Nous allons, suivant notre méthode invariable, examiner toutes les hypothèses que peuvent faire nos adversaires pour expliquer ce nouveau genre de miracles. Nous démontrerons que ces hypothèses sont fausses et qu'il ne reste de vrai que le système chrétien de l'inspiration divine.

123. — La critique athée fait, au sujet des prophéties, les deux hypothèses suivantes :

1° Elle prétend que les livres qui les contiennent ne sont pas authentiques ;

2° Elle retourne pour ainsi dire la prophétie, et prétend que le fait prédit a eu lieu parce que la prophétie a été faite, et non que la prophétie a été faite parce que le fait devait avoir lieu.

Nous examinerons en détail ces deux hypothèses. Au fond, la critique athée repousse les prophéties, comme elle repousse les miracles, uniquement parce

que les prophéties prouvent, comme les miracles, ce qu'elle ne veut pas admettre, l'existence de Dieu et la divinité du Christ.

Pour nous, qui avons démontré que Dieu existe, nous n'avons pas plus de raison pour rejeter les prophéties que nous n'en avons eu pour rejeter les miracles, et nous devons au contraire les admettre au même titre que ceux-ci, comme signes de l'intervention de Dieu dans l'humanité.

124.— C'est qu'en effet la prophétie n'est autre chose qu'un miracle permanent, qui a sur le miracle ordinaire l'avantage d'être indépendant de ceux qui le rapportent et de pouvoir être contrôlé immédiatement par l'histoire. Tandis que le miracle ordinaire ne s'adresse qu'à un groupe plus ou moins considérable de témoins, et que nous ne le connaissons que par leur intermédiaire, les prophéties s'adressent à tous ceux qui doivent les lire dans la suite indéfinie des temps. Ici le miracle porte toujours et partout en lui-même le cachet de la vérité, la marque de son authenticité, puisqu'il résulte simplement de la comparaison de deux dates, généralement faciles à connaître, la date de l'annonce de l'événement et la date de l'événement annoncé.

En un mot, il suffit, pour que le miracle soit avéré, que la prophétie ait été divulguée et fixée avant l'événement qu'elle prédit. Comme l'expérience non moins que le bon sens nous prouvent qu'il n'est au

pouvoir d'aucun homme de prédire l'avenir (1), il faut bien alors reconnaître dans la prophétie un fait extraordinaire provenant d'un être supérieur à l'homme, d'un être pour qui le présent et l'avenir ne font qu'un, parce qu'il est immuable et éternel, de Dieu.

Or, les conditions demandées sont toutes remplies dans les prophéties messianiques de l'Ancien Testament, et la science athée ne peut, en bonne critique, élever la moindre objection à cet égard.

Les dates principales de la vie de Jésus sont connues avec une précision plus que suffisante pour l'étude qui nous intéresse : Jésus, né entre l'an 747 et l'an 749 de Rome, a exercé son ministère public vers l'an 779, et est mort en l'an 783 (30 de l'ère chrétienne) ; il s'agit donc uniquement de savoir si les prophéties sont, oui ou non, antérieures à cette date.

On nous excusera de nous étendre quelque peu sur cette question qui peut sembler oiseuse ; mais telles sont les obscurités répandues à plaisir par nos adversaires

---

(1) L'homme peut, jusqu'à un certain point, prévoir les conséquences — pourvu qu'elles ne soient pas trop lointaines — des événements auxquels il assiste. Un homme vivant sous Louis XIV aurait pu, à la rigueur, en se fondant sur les excès de la monarchie absolue, prédire les excès populaires qui devaient en résulter cent ans après. En fait, des prévisions aussi lointaines ne se sont jamais rencontrées ; les événements dépendent de tant de circonstances, qu'on a bien de la peine à en saisir le lien et la suite logique, même une fois qu'ils sont passés. Tout au plus peut-on faire, comme on dit en mathématiques, une *extrapolation* de quelques années. Cela constitue une prévision, nullement une prédiction. Et

sur tout ce qui touche aux origines du christianisme, qu'il est indispensable de mettre hors de doute les faits mêmes qui peuvent paraître le plus évidents.

125. — Les premières prophéties relatives au Messie se trouvent dans la Genèse, qui a été de tout temps attribuée par les Juifs à Moïse. La critique rationaliste essaie maintenant de prouver que les livres du Pentateuque ne sont pas de Moïse et ne remontent pas au delà de la captivité de Babylone. Nous n'avons pas à discuter ici cette question; nous dirons seulement que les découvertes modernes des monuments et des hiéroglyphes égyptiens prouvent indubitablement que les faits décrits dans le Pentateuque s'adaptent à merveille à l'époque même de Moïse, et à celle-là seule. Un auteur écrivant quelques siècles plus tard n'aurait ja-

---

la prévision, quelque frappante qu'elle puisse être, ne constitue pas un fait miraculeux.

Il en serait tout autrement si, quatre ou cinq cents ans à l'avance, un homme annonçait que tel événement aurait lieu dans telle et telle circonstance, surtout si l'événement annoncé n'avait aucun rapport avec les événements présents. Si, par exemple, du temps de saint Louis, on avait prédit qu'un roi de France, le meilleur de son époque, aurait le cou coupé; qu'après une tempête terrible, un homme le remplacerait, qui remplirait le monde entier de l'éclat de son nom, qui conquerrait la moitié de l'Europe et finirait misérablement dans un îlot perdu au sein de l'Océan; un tel fait serait prodigieux et devrait être considéré comme surhumain, attendu que personne ne s'en doutait même en 1789, à plus forte raison en 1270. Tel est le cas des prophéties qui se rapportent à Jésus.

mais pu nous initier à tous ces détails de mœurs, qui attestent un témoin oculaire, et qu'on ne saurait imaginer si on ne les a pas connus. Ajoutons que la langue du Pentateuque n'est pas la même que celle que parlaient les Hébreux à l'époque de la captivité, et qu'elle indique une époque bien antérieure. Du reste, nous aurions beau admettre, comme le veulent nos adversaires, que le Pentateuque n'est pas de Moïse, si loin qu'on voulût descendre dans l'échelle des siècles, on serait en tout cas obligé de s'arrêter à l'époque de la deuxième captivité, c'est-à-dire plus de cinq cents ans avant l'époque du Christ.

Il en est de même de toutes les autres parties de la Bible contenant des prophéties messianiques.

Isaïe, qui a prédit avec une précision merveilleuse les caractères les plus frappants de la vie et de la mort de Jésus, vivait plus de sept cents ans avant lui. Je sais bien que la critique athée prétend que ses prophéties ne sont pas de lui, et en retarde la composition jusqu'après l'époque de Cyrus, et cela, uniquement parce que le même prophète a prédit la puissance de Cyrus et l'a appelé par son nom deux cents ans avant sa naissance — toujours le même système de récuser le miracle, même lorsqu'il est le plus évident, de le récuser sans preuve, uniquement parce qu'il détruit une théorie préconçue. — Mais quand même nous admettrions qu'il en est ainsi, et que les prophéties en question ne sont pas d'Isaïe, il n'en serait pas moins vrai que ces prophéties étaient fixées, de l'aveu même de

nos adversaires, plus de cinq cents ans avant la naissance du Christ. Le miracle, pour être retardé de deux siècles, n'en serait pas moins éclatant.

Considérons enfin la prophétie de Daniel, la plus célèbre, la plus précise, la plus extraordinaire de toutes; elle parle en termes exprès de la mort du Christ, suivie de la ruine du temple et de la prise de Jérusalem, et en fixe la date à quelques années près, plusieurs siècles à l'avance.

Or, les écrits de ce prophète remontent au moins à l'époque d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire vers l'an 330 avant Jésus-Christ; car, au témoignage de l'historien juif Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, VIII, 5), on montra au célèbre conquérant macédonien, lors de son entrée à Jérusalem, celle des prophéties de Daniel qui le concerne. Le livre des Machabées, qui est presque contemporain des événements qu'il rapporte, suppose l'existence du livre de Daniel et même la connaissance de la version grecque de ce livre [1]. Aussi les rationalistes eux-mêmes sont-ils obligés de reconnaître que les prophéties de Daniel sont antérieures à l'époque des Machabées. « Le livre de Daniel, déclare M. Renan, a été composé du temps d'Antiochus Epiphane [2]. » Il serait donc, de l'aveu même de cet historien peu suspect, antérieur de plus de deux siècles aux événements qui s'y trouvent prédits [3].

---

(1) *Manuel biblique*, BACUEZ et VIGOUROUX, t. II, p. 607.

(2) *Vie de Jésus*, p. 37.

(3) La révolte des Machabées contre Antiochus Epiphane est de

En réalité, les écrits de Daniel sont encore plus anciens et remontent à l'an 550 environ avant Jésus-Christ. Ils témoignent en effet d'une connaissance approfondie des coutumes de l'histoire et de la religion chaldéenne, telles qu'elles nous sont révélées par les découvertes récentes des inscriptions et des monuments contemporains. « Or, déclare très justement un savant exégète contemporain, après la ruine de l'empire de Nabuchodonosor par les Perses et les Mèdes, personne n'aurait pu être initié à tant de détails minutieux. La langue même est celle d'un homme vivant à l'époque de la captivité, ayant l'habitude de s'exprimer dans les deux langues, hébraïque et araméenne : du temps des Machabées, on ne parlait plus qu'araméen ; l'emploi de certains mots d'origine aryenne et non sémitique ne s'explique non plus que par le séjour de Daniel à la cour des rois perses ; un juif habitant en Palestine n'aurait jamais usé de pareilles expressions (1). »

D'une manière générale, toutes les prophéties de l'Ancien Testament étaient fixées au plus tard vers l'an 250 avant Jésus-Christ, puisqu'elles font toutes partie de la version grecque des Septante, qui fut écrite par des Juifs d'Egypte de l'an 300 à l'an 250 environ, sous le gouvernement des Ptolémée. Or, on sait que ce texte n'a pas cessé depuis lors d'être en usage chez les Juifs

l'an 166 avant J.-C. ; la prise de Jérusalem est de l'an 70 après J.-C. : il y a donc un intervalle minimum de 236 ans entre la prédiction de l'événement et l'événement prédit.

(1) *Manuel biblique*, Bacuez et Vigouroux, t. II, p. 602.

hellénistes, puis dans toutes les églises grecques de l'Orient. Nous sommes donc assurés de posséder avec ce texte le sens exact des prophéties telles que les connaissaient et telles que les entendaient les Juifs longtemps avant la naissance de Notre-Seigneur.

Ainsi il ne sert à rien à nos adversaires de nier l'authenticité des écrits de l'Ancien Testament, puisque, de leur aveu même, les prophéties qu'on y trouve sont de toute manière antérieures aux faits prédits [1].

126. — Ils se rabattent alors sur une seconde hypothèse quelque peu bizarre. La prophétie, disent-ils, n'a pas été faite parce que l'événement devait avoir lieu, mais l'événement a eu lieu parce que la prophétie a été faite : autrement dit, on a arrangé les événements de manière à donner raison aux prophéties.

(1) On ne peut prétendre non plus — ce que personne n'a fait du reste — que ces prophéties ont été imaginées ou interpolées par les premiers chrétiens. On sait quel était le respect des Juifs pour la parole de Dieu. La séparation de l'Eglise et de la Synagogue, l'animosité des Juifs contre leurs frères dissidents, sont les plus sûrs garants de l'intégrité de nos livres saints. On n'aurait pu ajouter un *iod* au texte sacré sans que les Juifs l'eussent remarqué et eussent crié avec raison à la falsification de la parole de Dieu ; à plus forte raison eût-il été impossible d'ajouter une prophétie tout entière. Les Juifs n'ont même pas osé supprimer celles qui se rapportaient nommément au Christ, et qui étaient leur propre condamnation ; ils les possèdent encore ; on ne peut donc admettre que c'est après l'ère chrétienne qu'elles ont été composées. A cette impossibilité morale nous devons joindre une preuve matérielle, c'est l'existence des commentaires rabbiniques, dont nous parlerons plus loin.

Examinons plus attentivement cette hypothèse, qui revient souvent dans les écrits de M. Renan et des écrivains de son école.

Les prophéties messianiques, — les seules qui nous intéressent ici, — se composent d'un grand nombre de textes, très courts pour la plupart, et disséminés à travers tout l'Ancien Testament.

Imaginons un jeu de patience composé d'une centaine de pièces séparées, destinées à former une figure que nous ne connaissons pas, et confondues avec une quantité d'autres se rapportant à des figures différentes. Il nous sera absolument impossible de les assembler, si nous n'avons pas le modèle sous les yeux. Une fois que nous aurons ce modèle, rien ne nous sera plus facile.

Ici la figure à composer est celle du Messie ; les différentes pièces du jeu de patience sont les textes messianiques de l'Ancien Testament. Pour nous, qui avons sous les yeux la figure du Christ, il nous est facile d'assembler toutes ces prophéties et de refaire d'après elles le tableau de la vie de Jésus. Il n'en était pas de même quand cette vie n'était pas fixée dans l'histoire. Un imposteur qui aurait voulu s'essayer à ce jeu s'y serait brûlé. Il aurait dû avoir constamment présent à l'esprit le texte de toutes les saintes Ecritures, et n'aurait pu faire un pas sans risquer une faute ; il lui aurait été impossible de soutenir jusqu'au bout un pareil rôle, surtout en face de l'animosité et de la défiance qui suivaient partout Jésus.

Dira-t-on avec M. Renan que l'imagination populaire, voulant voir en Jésus le Messie, a bien pu lui prêter certains actes que les Ecritures avaient annoncés comme caractéristique du Messie? Mais, nous l'avons démontré, les Evangiles ne doivent rien à l'imagination populaire, ils ont été écrits par les témoins des événements, sous les yeux des Juifs endurcis qui n'ont jamais protesté, et ont même reconnu comme réels tous les faits qu'ils contiennent. L'hypothèse en question ne peut donc pas se soutenir.

Du reste, quelle que soit l'hypothèse que l'on fasse, il y a une chose en tout cas que l'on n'a pas pu inventer, c'est le caractère même de Jésus, c'est cette admirable figure qui ne ressemble à aucune autre de l'histoire et qui a été si exactement tracée à l'avance par les prophètes, entre autres par Isaïe (1). En admettant que l'on puisse disposer des événements de manière à réaliser une prophétie déterminée, il est impossible de soutenir que l'on puisse se créer à soi-même un caractère, une personnalité fixée à l'avance, surtout quand cette personnalité est aussi extraordinaire que celle de Jésus.

Enfin, il y a un fait qui n'a certainement pas été créé par l'imagination populaire, c'est la condamnation et la passion du Christ. Or, cette condamnation et cette passion se trouvent formellement prédites dans les livres saints des Juifs. La date même en est

---

(1) Voir plus loin, page 224.

fixée par la prophétie de Daniel avec une précision frappante. Or, en admettant que Jésus fût un imposteur décidé à tromper le monde et à se donner faussement pour le Christ, on ne peut supposer un seul instant qu'il ait poussé son imposture jusqu'à se faire mettre en croix dans la force de l'âge, alors surtout qu'il n'avait qu'un mot à dire pour se faire proclamer roi par la multitude enthousiaste des Galiléens qui le suivaient depuis le commencement de sa vie publique.

Car c'est encore là un fait qui détruit tous les systèmes de nos adversaires. Un imposteur qui n'aurait agi qu'en vue de l'accomplissement des prophéties n'aurait pas manqué de se laisser prendre au piège qu'elles lui tendaient. En prédisant la royauté spirituelle et éternelle du Messie, elles se servaient de termes tels que les Juifs, enclins de tout temps aux choses matérielles, les expliquaient par une royauté purement temporelle, par la suprématie de leur orgueilleuse nation sur toutes les nations de la terre. Les disciples et les amis les plus intimes de Jésus s'y laissaient prendre comme les autres et se disputaient les meilleures places de son royaume (1).

Un imposteur n'aurait pas manqué de profiter de ces dispositions et de l'enthousiasme qu'il excitait pour se faire proclamer roi, ou au moins pour se mettre à la tête d'un parti politique. C'est ce que firent précisément tous les faux Messies qui vinrent après

(1) *Matth.*, xx, 20. — *Marc.*, x, 35.

Jésus et qui amenèrent ainsi la ruine finale de leur patrie.

127. — Nous en avons dit assez pour montrer que les explications rationalistes des prophéties sont inadmissibles et que nous devons les repousser au double point de vue de la logique et de l'histoire.

Qu'il nous suffise d'ajouter que de tout temps les commentateurs et les docteurs d'Israël ont interprété comme nous les textes messianiques de l'Ancien Testament, qu'ils y ont vu des prophéties formelles ne pouvant s'appliquer qu'au Messie. Nous en avons pour preuve les Targums, recueils de commentaires rabbiniques sur l'Ancien Testament, dont les plus anciens remontent au premier siècle avant l'ère chrétienne (1). Non seulement ces Targums nous permettent d'établir l'identité du texte sacré, tel que le possédaient les Juifs, avec le nôtre, mais ils nous montrent encore que les docteurs juifs interprétaient ce texte absolument comme nous et qu'ils y voyaient les mêmes prophéties que nous relativement à la divine figure du Messie.

Il ne nous reste plus qu'à montrer l'accord frappant de ces prophéties avec les principaux traits de la vie de Jésus.

128. — Il en est une qui remonte au berceau même de l'humanité.

---

(1) Vigouroux, *Les livres saints et la critique rationaliste.*

« Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, disait Dieu au serpent, figure du démon tentateur, entre sa postérité et la tienne, et le FILS DE LA FEMME te brisera la tête (1). »

Telle est la promesse qu'Adam condamné et chassé de la présence de Dieu emporte avec lui dans son exil, promesse qui devint le patrimoine commun de l'humanité, le fonds de toutes les religions antiques, l'espérance d'un sauveur, l'incarnation d'un Dieu.

Plus tard Jacob précise l'époque à laquelle viendra ce Sauveur : « LE SCEPTRE NE SERA PAS OTÉ DE JUDA JUS-» QU'A CE QUE VIENNE CELUI QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ, CELUI QUI » SERA L'ATTENTE DES NATIONS (2). »

Et, en effet, quand Jésus vint au monde, Israël, pour la première fois de son histoire, était gouverné par un Amalécite.

Plus tard encore, David aperçoit clairement sa divinité et son règne futur sur les nations :

— « Jéhovah a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à

---

(1) *Gen.*, III, 15.

(2) *Gen.*, XLIX, 10. Remarquons que Juda n'était pas l'aîné des fils de Jacob : l'aîné était Ruben, qui perdit, il est vrai, par suite d'un crime, son droit d'aînesse, mais ce droit fut attribué à Ephraïm, fils de Joseph ; par suite, ce n'était pas en vertu d'un usage préétabli que le patriarche mourant désignait Juda pour être l'héritier des promesses qui lui avaient été faites à lui-même, il y avait là, au contraire, une dérogation aux habitudes patriarcales qui indique une intention et une révélation formelles. Remarquons encore que Juda n'était pas le préféré de son père, et que si celui-ci avait suivi les inclinations de son cœur, c'eût été Joseph ou Benjamin qu'il eût choisi.

» ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à » vous servir de marchepied.... je vous ai engendré » de mon sein avant l'aurore. »

— « Votre trône, ô mon Dieu, est un trône éternel, » le sceptre de votre royauté est un sceptre d'équité.... » C'est pour cela, ô Dieu, que votre Dieu a répandu » sur vous l'onction de sa joie, et vous a élevé au- » dessus de tous ceux qui doivent participer à votre » gloire. »

— « Pourquoi les nations ont-elles frémi?

» Pourquoi les peuples trament-ils de vains complots?

» Les rois de la terre se lèvent, les princes tien- » nent ensemble conseil contre Jéhovah, contre son » Christ :

« Brisons nos liens, disent-ils, secouons leur joug. »

» Jéhovah m'a dit : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je » t'ai engendré. Demande et je te donnerai les nations » en héritage, et les terres les plus reculées t'appar- » tiendront.... »

129. — Nous arrivons ensuite à Isaïe, le grand *voyant*, le chantre précurseur du Messie, de ses souffrances et de sa gloire.

— « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : VOILA QUE LA VIERGE CONCEVRA ET ENFANTERA UN FILS, qui sera appelé *Dieu avec nous* (1). »

---

(1) *Is.*, VIII, 14.

— « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière.

» Pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort une lumière s'est levée....

» UN ENFANT NOUS EST NÉ, un Fils nous a été donné. Sa principauté est sur son épaule, et son nom sera l'Admirable, Conseiller, DIEU, FORT, PÈRE DU SIÈCLE A VENIR, Prince de la paix. Son empire s'accroîtra et la paix n'aura pas de fin. Il s'assoira sur le trône de David et sur son royaume, pour l'affermir et le fortifier à jamais (1). »

— « DIEU LUI-MÊME viendra et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront. Alors le boiteux bondira comme le cerf et la langue des muets sera déliée (2). »

— « Je l'ai donné pour mon témoin aux peuples, pour chef et pour maître aux nations (3). »

— « Voici ce que dit le SEIGNEUR, TON RÉDEMPTEUR, LE SAINT D'ISRAEL : « MOI LE SEIGNEUR TON DIEU, je t'enseigne des choses utiles, je te dirige dans la voie par laquelle tu dois marcher. Oh ! si tu avais été attentif à mes commandements, ta paix aurait été comme un fleuve et ta justice comme les flots de la mer (4). »

— « Tous les confins de la terre se souviendront du Seigneur et se convertiront à lui, et toutes les familles

(1) *Is.*, IX, 2-8.

(2) *Is.*, XXXV, 4-6.

(3) *Is.*, LV, 4.

(4) *Is.*, XLVIII, 17, 18.

des nations adoreront en sa présence, parce qu'au Seigneur appartient le règne et que c'est lui qui dominera sur les nations (1). »

— » IL SORTIRA UN REJETON DE LA TIGE DE JESSÉ, ET DE SA RACINE NAITRA UNE FLEUR SUR LAQUELLE L'ESPRIT DU SEIGNEUR SE REPOSERA; l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira....

» C'est à lui que les nations adresseront leurs prières, et SON SÉPULCRE SERA GLORIEUX. Et il élèvera son étendard parmi les nations; il réunira les fugitifs d'Israël, il les rassemblera des quatre coins de la terre (2). »

---

(1) *Is.*, XXI, 27-29.

On pourrait rapprocher de ces prophéties les traditions sur la venue d'un libérateur éparses dans toutes les religions de l'antiquité. C'est un travail qui a été fait, et fort bien fait, par Auguste Nicolas (*Etudes philosophiques sur le Christianisme*, t. II), et auquel nous ne pouvons que renvoyer le lecteur. Nous nous contenterons de citer ici le mythe de Prométhée, où se retrouvent d'une manière si frappante le souvenir de la déchéance de l'homme et la promesse d'un libérateur divin issu de sa race. Nous citerons aussi l'inscription découverte en 1833, près de Châlons-sur-Marne, sur l'emplacement d'un temple païen : « *Virgini pariturœ druides* » (les druides à la Vierge qui doit enfanter). Enfin, on peut rappeler les traditions conservées dans les livres sacrés des Chinois et des Hindous sur la venue d'un sage qui doit paraître à l'Occident, « pour enseigner la vérité souveraine et détruire les crimes, en souffrant lui-même beaucoup de maux. » Si l'on rapproche ces textes de ceux qui nous ont été conservés par Tacite et Suétone, sur la venue du Maître suprême qui devait sortir de l'Orient, on comprendra la justesse de ce mot : « La Judée a été dans l'antiquité *le Pôle de l'espérance de toutes les nations.* »

(2) *Is.*, XI.

130. — Toutes ces prophéties sont formelles et ne peuvent s'appliquer qu'au Messie ; mais voici qui est encore plus frappant.

C'est la passion du Christ qui va se dévoiler devant nous avec des détails si caractéristiques qu'on les croirait tirés de l'Evangile, bien qu'ils fussent enseignés par les voyants d'Israël plusieurs siècles avant le grand drame du Calvaire.

— « Méprisé et le dernier des hommes, homme de douleurs connaissant l'infirmité, son visage était comme caché et méprisé, et nous l'avons compté pour rien.

» Il a vraiment pris sur lui nos langueurs, et nous l'avons considéré comme un lépreux frappé de Dieu et humilié.

» Mais lui-même il a été blessé à cause de nos iniquités ; il a été brisé à cause de nos crimes. Le châtiment, prix de notre paix, est tombé sur lui, et par ses meurtrissures nous avons été guéris.

» Nous tous, comme des brebis, nous avons erré ; chacun s'est détourné de sa voie, et le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de nous tous.

» Il a été offert parce que lui-même l'a voulu, et il n'a pas ouvert sa bouche ; comme une brebis il sera conduit à la tuerie, et comme un agneau devant celui qui le tond, il sera muet et il n'ouvrira pas sa bouche.

» A la suite d'un jugement et après des angoisses, il a été enlevé pour être conduit a la mort. Qui dira sa postérité ? Il a été retranché de la terre des vivants. C'est a cause du crime de mon peuple que je l'ai frappé. Il n'a

pas commis d'iniquité et la tromperie n'a pas été dans sa bouche....

» Mon serviteur justifiera un grand nombre d'hommes, et il portera lui-même leurs iniquités.

» C'est pour cela que je lui donnerai une multitude d'hommes.... parce qu'il a livré à la mort son âme, PARCE QU'IL A ÉTÉ COMPTÉ PARMI LES SCÉLÉRATS, parce qu'il a porté les péchés d'un grand nombre et QU'IL A PRIÉ POUR LES TRANSGRESSEURS (1).

— » TOUS CEUX QUI M'ONT VU M'ONT TOURNÉ EN DÉRISION ; ils ont parlé du bout des lèvres et ILS ONT SECOUÉ LA TÊTE. « IL A ESPÉRÉ DANS LE SEIGNEUR, QU'IL LE DÉLIVRE, QU'IL LE SAUVE PUISQU'IL L'AIME. »

» ILS ONT PERCÉ MES PIEDS ET MES MAINS. Ils ont compté tous mes os. Ils m'ont eux-mêmes considéré et regardé attentivement. ILS SE SONT PARTAGÉ MES VÊTEMENTS ET SUR MA ROBE ILS ONT JETÉ LE SORT (2).

— » J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, mes joues à ceux qui m'arrachaient, je n'ai pas détourné ma face de ceux qui m'insultaient et qui crachaient sur moi (3).

— » Et j'ai attendu avec constance quelqu'un qui prît part à ma tristesse, et nul ne l'a fait. J'ai attendu quelqu'un qui me consolât, et je n'ai trouvé personne.

---

(1) *Is.*, LIII.

(2) *Ps.* XXI, 7-8, 16-18.

(3) *Is.*, L, 6.

» Ils m'ont donné pour nourriture du fiel et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre (1).

Sans cesse les *voyants* d'Israël reviennent sur ce grand mystère d'iniquité, sur l'endurcissement volontaire de leurs compatriotes, sur leur malice et sur le triomphe définitif du Juste.

— « Eloignez de moi cette voie, détournez de moi ce sentier, qu'il disparaisse, le Saint d'Israël (2) !

— » La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la pierre angulaire de l'édifice (3).

— » Les impies ont dit : « Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible est regardé comme inutile. Circonvenons donc le Juste parce qu'il nous est inutile, qu'il est contraire à nos œuvres, qu'il nous reproche les péchés contre la loi et qu'il nous déshonore en décriant les fautes de notre conduite.

» Il se vante d'avoir la science de Dieu, et il se nomme le Fils de Dieu.

» Il est devenu le censeur de nos pensées.

» Sa vue même nous est à charge, parce que sa vie est dissemblable de la vie des autres et que ses voies ont été changées.

» Il se glorifie d'avoir Dieu pour Père. Voyons donc si ses paroles sont véritables, éprouvons ce qui lui arrivera et nous saurons quels seront ses derniers moments.

---

(1) *Ps.* LXVIII, 20, 21.
(2) *Is.*, XXXVII.
(3) *Ps.* CXVII, 22.

» CAR S'IL EST VRAIMENT LE FILS DE DIEU, DIEU PRENDRA SA DÉFENSE ET IL LE DÉLIVRERA DES MAINS DE SES ENNEMIS.

» Interrogeons-le par l'outrage et les tourments, afin que nous connaissions sa résignation et que nous éprouvions sa patience. Condamnons-le à la mort la plus honteuse (1). »

Ainsi tout y est, le grand dogme de la rédemption révélé pour la première fois à la terre, la victime innocente, l'AGNEAU de Dieu s'offrant pour porter les péchés du monde, Jésus mis en jugement, conduit à la mort dans les angoisses, sous les pires insultes de la populace, compté parmi les scélérats, priant pour ses bourreaux, et les doctes, les savants d'Israël le tournant en dérision, passant devant lui et disant en branlant la tête : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver » lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la » croix, et nous croyons en lui. Il se confie en Dieu, » que Dieu le délivre maintenant, s'il lui veut du bien, » car il a dit : « Je suis le Fils de Dieu (2). »

---

(1) *Sap.*, II, 12-30.

(2) *Matth.*, XXVII, 39-43.

En comparant ce texte avec celui du livre de la Sagesse, que nous avons cité plus haut, on voit ce qu'il faut penser de la thèse de M. Renan, déclarant que les miracles ont été inventés pour montrer l'accomplissement des prophéties; il faudrait admettre que les ennemis eux-mêmes de Jésus-Christ se fussent prêtés à cette manœuvre et eussent cherché à accomplir eux-mêmes les prophéties messianiques, puisque ce sont eux qui ont prononcé ces paroles qui reproduisent d'une manière si frappante le texte de la prophétie.

131. — Çà et là nous trouvons encore plusieurs particularités de la vie de Jésus prédites avec une précision étonnante.

Et d'abord sa naissance à Bethléem.

« Et toi, Bethléem Ephrata, tu es très petite entre les villes de Juda, DE TOI SORTIRA CELUI QUI DOIT ÊTRE LE DOMINATEUR EN ISRAEL, DONT LA GÉNÉRATION EST DU COMMENCEMENT DES JOURS DE L'ETERNITÉ (1). »

La venue de saint Jean-Baptiste, son précurseur :

« Voici que moi j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face, et aussitôt viendra dans son temple le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez. Voici qu'il vient, dit le Seigneur des armées (2). »

Son entrée triomphale à Jérusalem :

« Tressaille, ô Sion, réjouis-toi, fille de Jérusalem, voici que TON ROI VIENDRA A TOI, JUSTE ET SAUVEUR, LUI-MÊME PAUVRE ET MONTÉ SUR UNE ANESSE et sur un poulain, petit d'une ânesse (3). »

Sa mise à prix par le sanhédrin :

« Ils pesèrent le prix auquel ils m'avaient estimé, trente pièces d'argent, et le Seigneur me dit : « Jette au statuaire ce prix magnifique auquel j'ai été évalué par eux. »

» Et je pris les trente pièces d'argent, et je les jetai dans la maison du Seigneur (4). »

---

(1) *Mich.*, v, 2.

(2) *Malach.*, III, 1.

(3) *Zach.*, IX, 9.

(4) *Zach.*, XI, 12, 13.

132. — Enfin il ne nous reste plus qu'à étudier la plus merveilleuse des prophéties, celle qui fixe la date de la mort du Christ avec une précision devant laquelle les rationalistes cherchent en vain à se dérober, nous voulons parler de la prophétie de Daniel :

« Depuis l'ordre qui sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ chef, il y aura sept semaines pendant lesquelles on reconstruira les murs de la ville, malgré bien des traverses, et soixante-deux semaines. Et après les soixante-deux semaines, LE CHRIST SERA MIS A MORT, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus le sien. UN PEUPLE AVEC SON CHEF VIENDRA QUI DÉTRUIRA LA VILLE ET LE SANCTUAIRE, ET CETTE DÉVASTATION SERA SA FIN, et quand la guerre sera terminée arrivera la désolation décrétée.

» Mais il confirmera son alliance avec un grand nombre dans une semaine, et au milieu de cette semaine, les victimes seront abolies avec les sacrifices, et l'abomination de la désolation sera dans le temple et elle n'aura pas de fin (1). »

Qu'il nous soit permis d'insister ici tout particulièrement sur l'accord de cette prophétie avec la réalité.

Le décret permettant de réédifier les murs et la ville de Jérusalem est, d'après le deuxième livre d'Esdras, de la vingtième année du règne d'Artaxercès, et, d'après la comparaison des textes de plusieurs historiens grecs, Thucydide, Diodore, Plutarque et Eusèbe,

---

(1) *Daniel.*, IX, 24-27.

on a pu établir que la première année de ce règne correspond à l'année 473 avant Jésus-Christ (1). La vingtième année est donc l'an 454 (300 de Rome). C'est donc en cette année que commence le cycle des soixante-neuf semaines de la prophétie. Il est incontestable que ces semaines sont des semaines d'années ou des cycles de sept ans; cela ressort, du reste, de plusieurs autres passages des livres de Daniel.

La première semaine comprend donc les années 300, 301, 302 et 306 inclus (2), et la soixante-neuvième s'étend de l'an 776 à l'an 782, c'est-à-dire de l'an 23 à l'an 29 de l'ère chrétienne. Mais d'après la prophétie, c'est entre la soixante-neuvième et le milieu de la soixante-dixième semaine que le Christ doit être mis à mort; c'est donc entre l'an 782 et l'an 786 (3) que doit se placer la passion du Christ, qui eut lieu en effet, d'après les calculs les plus récents, en l'an 783 de Rome ou 30 de l'ère vulgaire.

Du reste, il n'y a pas que cette date dans la prophétie de Daniel; il y a le fait de la mort violente du Christ qui est affirmé avec une netteté sans égale; il y a la

---

(1) WALLON, *De la croyance due à l'Evangile*, p. 391.

(2) Nous comprenons l'année qui commence le cycle dans la première période de sept ans; cela est tout indiqué, et du reste parfaitement conforme aux usages des Juifs, qui comptaient toute période commencée comme si elle était complète.

(3) Il est très remarquable que c'est précisément entre ces dates extrêmes que varient les différents systèmes employés jusqu'à ce jour dans la chronologie de l'Evangile. (Voir *Cosmos*, 22 février et 1er mars 1890.)

prise de Jérusalem par Titus, la ruine du temple, l'abolition des sacrifices, les désastres épouvantables dans lesquels sombra à tout jamais la nationalité juive ; tout cela est annoncé, il est vrai, dans le style ordinaire des voyants d'Israël, mais avec une précision, une clarté si saisissante, qu'on ne peut s'empêcher, à la lecture de ce texte, de s'écrier : L'esprit de Dieu est là.

133. — En résumé, nous pouvons extraire de toutes les prophéties que nous avons citées au minimum huit propositions distinctes, indépendantes les unes des autres et qui se sont trouvées parfaitement réalisées dans la personne de Jésus.

1° Il doit naître quand la puissance politique sortira définitivement de la race de Juda ;

2° Il doit naître à Bethléem ;

3° Il sera livré à ses ennemis pour trente pièces d'argent ;

4° Quoique innocent, il sera condamné à mort avec des scélérats ;

5° Il sera insulté, bafoué, couvert d'opprobres, et ne répondra rien aux insultes de ses ennemis.

6° Sa mort amènera des désastres sans nombre sur Jérusalem et la ruine définitive de la nationalité juive.

7° L'époque de sa mort coïncidera avec le soixante-dixième des cycles de sept ans commençant à la reconstruction du temple.

8° Ses enseignements se répandront sur toute la terre, et il sera adoré dans toutes les nations.

Nous pouvons conclure de tout ce qui précède, avec une certitude absolue, que Jésus a été réellement annoncé et prédit dans un grand nombre de prophéties, dont les plus anciennes remontent à l'origine même de l'humanité et dont les dernières sont antérieures de plusieurs siècles à sa venue, prophéties qui toutes se sont réalisées dans la figure la plus originale, la plus inimitable de l'histoire, comme dans les événements les plus extraordinaires que puisse offrir une vie humaine. Ces prophéties sont donc divines; or, elles nous représentent le Messie comme Dieu; donc Jésus est Dieu.

LIVRE IV

LA RÉDEMPTION — L'ÉGLISE

CHAPITRE PREMIER

LA RÉDEMPTION

134. — Il nous faut maintenant faire quelques pas plus avant. Après avoir établi la réalité de l'Incarnation, nous devons, s'il y a moyen, rechercher le pourquoi de cette Incarnation, la raison d'être de cette union extraordinaire de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus avec tous les caractères qu'elle présente.

Sans doute, ce nouveau problème est indépendant du premier. Comme nous l'avons déjà remarqué, il suffit à la science qu'un phénomène soit bien et dûment constaté pour que nous soyons obligés de l'admettre, même si nous n'en pouvons comprendre la cause. L'Incarnation est un fait établi, comme nous l'avons vu,

par un nombre multiple de témoignages et de preuves. Cela doit nous suffire en toute rigueur, et notre raison n'a qu'à s'incliner devant le fait, quand bien même la cause de ce fait devrait toujours lui échapper.

Cependant, nous l'avons vu, la science ne se contente pas de connaître les phénomènes ; elle cherche surtout à en établir les causes, pour en mieux comprendre le caractère et les conséquences. Ce besoin de savoir la raison même la plus cachée des choses étant en soi parfaitement légitime, nous avons donc le droit de nous demander pourquoi Dieu a tenu à s'unir ainsi à notre nature humaine. La recherche de cette cause nous permettra en même temps d'aborder et de résoudre un des problèmes les plus importants de la philosophie et de la psychologie humaine, problème que l'on n'a jamais pu résoudre en dehors du christianisme; nous voulons parler de la nature et de l'origine du mal.

135. — Nous avons déjà démontré la convenance scientifique de l'Incarnation ; nous avons établi que Dieu, par l'Incarnation, n'avait fait que pousser à l'infini la loi suprême qui régit l'union des êtres dans la nature créée, de manière à combiner dans un ensemble divin la nature créée et la nature increée, la matière, l'homme et Dieu.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans le fait de l'Incarnation divine, tel qu'il se présente à nous, des circonstances que la convenance précitée n'explique pas et qui attirent forcément notre attention.

Puisque Dieu a pris la nature de l'homme, ne devait-il pas, lui qui est la grandeur et la puissance infinies, lui communiquer une grandeur, un éclat incomparables, devant lesquels toute intelligence humaine se serait forcément courbée? Ne devait-il pas apparaître comme le maitre et le chef visible de la création, comme le roi suprême de toutes les nations de la terre, et forcer l'adoration de ses créatures par la grandeur, la toute-puissance infinie de sa personne et de ses actes?

C'est précisément le raisonnement que se faisaient les Juifs contemporains de Jésus, qui refusaient de reconnaître en lui le Messie, sachant que ce Messie promis à leurs pères devait réaliser sur la terre l'union la plus complète qui pût se voir de la divinité et de l'humanité, et qu'il devait être le chef visible de toute la création. Quelle que fût la grandeur sublime de la doctrine de Jésus, quel que fût l'éclat de ses miracles, cette grandeur et cet éclat ne se manifestaient que par intervalles, et les docteurs d'Israël se refusaient à voir dans l'humble Nazaréen qui fuyait les grandeurs et ne se plaisait que parmi les pauvres, dans le doux thaumaturge qui se contentait de guérir les malades et refusait de faire un prodige dans le ciel, l'homme-Dieu que rêvait leur orgueil et qui devait imposer la domination de leur race à tous les peuples de la terre.

Il y avait là un mystère auquel notre esprit, façonné par dix-huit siècles de christianisme, ne fait plus attention, mais qui devait frapper vivement les contemporains de Jésus.

Autrement dit, pourquoi l'Incarnation s'est-elle produite dans la souffrance et l'humilité, au lieu de se produire dans la grandeur et dans la gloire ?

C'est là le problème que nous avons actuellement à résoudre.

136.— Il est un fait visible, c'est que le mal existe sur la terre; si loin que nous remontions dans l'histoire de l'humanité, nous voyons l'homme porter avec peine le fardeau de la vie et se traîner dans la souffrance de son berceau à son tombeau.

Comment Dieu, qui est la bonté infinie, n'a-t-il pas concilié les choses de manière que l'homme n'ait pas à souffrir ? Grave question que nous sommes bien souvent tentés de lui adresser dans notre for intérieur, quand nous sommes accablés par la souffrance physique et encore plus par la douleur morale. Autrement dit, pourquoi le mal existe-t-il ?

Et d'abord qu'est-ce que le mal ?

137. — Le mal est la non-conformité d'un être à sa fin. Si tout dans l'univers était régi, comme le veut la doctrine matérialiste, par les lois nécessaires et immuables de la matière, le mal ne devrait pas exister, puisque le mal est précisément ce qui est contraire à la nature des êtres et des choses.

L'existence de la douleur, qui est un fait indéniable, prouve donc qu'il y a autre chose dans l'homme que de simples mouvements d'atomes. Car ces mouvements d'a-

tomes, régis par des lois éternelles et nécessaires, ne devraient produire que des conséquences régulières, d'où par suite le mal devrait être absent.

Ainsi les théories matérialistes sont incapables de nous expliquer l'origine du mal, de nous en faire même comprendre l'existence, et cette impuissance radicale suffirait à elle seule à les condamner si nous n'avions déjà donné d'autres preuves non moins décisives de leur absurdité scientifique.

Cherchons à notre tour quelle peut être l'origine du mal.

138. — Cette origine ne peut être directement ou immédiatement Dieu. Car Dieu est, par définition, la cause et le principe de tout bien ; et s'il était en même temps la cause volontaire ou immédiate du mal, il en résulterait que le bien et le mal auraient la même origine, la même essence, ce qui serait dire que deux choses essentiellement différentes sont essentiellement les mêmes, ce qui est absurde.

D'où peut donc venir le mal, puisqu'il ne vient pas des mouvements mécaniques nécessaires de la matière, puisqu'il ne vient pas de Dieu ? La seule solution qui ait jamais été donnée de ce grave problème est celle que nous fournit le christianisme, d'accord en cela — comme en tout le reste — avec le sentiment intime de l'homme et les traditions les plus anciennes de l'humanité.

L'homme, nous dit le christianisme, a été créé libre

et heureux. Il ne devait connaître ni le mal ni la mort; mais il s'est rendu indigne de son bonheur par son orgueil et son ingratitude. Sa nature a, par cela même, subi une modification profonde, qui se répercute à travers les âges dans toutes les races et les générations humaines. Il s'est écarté volontairement de Dieu; et de même qu'un corps pesant ayant brisé l'obstacle qui le retient tombe vers son centre d'attraction, sans jamais pouvoir remonter de lui-même vers son point de départ, ainsi l'homme, ayant brisé lui-même le lien qui l'unissait à Dieu, est tombé en dehors de la sphère d'union à Dieu, sans qu'il puisse jamais de lui-même revenir à lui.

Or, le mal, avons-nous dit, consiste dans la non-conformité d'un être à sa fin. La fin de l'homme créé dans le bonheur et l'innocence était l'union morale et spirituelle avec Dieu. L'homme, ayant rompu cette union, est tombé dans le mal, en entraînant avec lui toute la création terrestre, dont il devait être le maître absolu, et qui par suite était solidaire de son chef.

139. — Mais, nous dira-t-on, Dieu, dans sa toute-puissance infinie, ne pouvait-il créer un monde où le mal n'existât pas ?

Sans doute, il le pouvait. Il lui suffisait pour cela de priver toutes ses créatures d'intelligence et, par suite, de liberté; mais les jouissances étant en raison directe de l'intelligence, aucun être n'aurait pu jouir de la vie, qui aurait été alors purement végétative. Or, tous les

êtres animés jouissent de la vie ; pour tous la vie est un bien ; et cela est tellement vrai, que ce sont généralement les plus malheureux parmi les hommes, les plus souffrants, qui tiennent le plus à la vie. La vie est donc réellement un don de Dieu, don purement gratuit, qui nous a été accordé par sa bonté infinie. L'homme n'avait aucun droit de demander davantage et de jouir, sans un acte méritoire spécial, d'un bien pour ainsi dire surérogatoire, non essentiel à sa nature, c'est-à-dire de l'union intime avec Dieu, de la jouissance de l'infini. Dieu a attaché cette jouissance à une épreuve, et remarquons encore ici que sa bonté a su accommoder d'une manière admirable sa justice à notre faiblesse, car l'épreuve est hors de proportion avec le prix qui y est attaché; l'épreuve est, pour chacun de nous, essentiellement finie et passagère, la jouissance doit être au contraire infinie dans la mesure et dans le temps (1).

Or, qui dit épreuve dit liberté. Pour que l'homme pût jouir du bien, il fallait qu'il fût libre de ne pas l'accepter. Le bien ne peut exister que là où la liberté existe. Si l'homme n'avait pas été libre, le mal n'aurait certainement pas existé pour lui, mais le bien n'aurait

---

(1) Les souffrances du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit en être le prix. (Saint Paul, *Rom.*, VIII, 18.)

Le bien que Dieu nous a promis, dit saint Thomas d'Aquin, excède tellement toute proportion avec la nature, que nos facultés naturelles, bien loin de pouvoir l'atteindre, ne peuvent même pas le concevoir et le désirer. (P. MONSABRÉ, *Conférences de Notre-Dame de 1875*, p. 300.)

pas existé davantage. L'homme aurait donc été privé de toutes les jouissances que lui donne le bien, et avec le bien toutes les notions qui en dérivent, le beau, la justice, l'amour. Or, nous savons combien toutes ces choses élèvent l'homme au-dessus de lui-même, quelle valeur elles donnent dès maintenant à cette vie, et par là nous pouvons juger du prix inestimable qu'elles prendront dans l'autre, si nous acceptons comme nous le devons l'épreuve qui nous a été imposée.

L'homme n'a donc pas le droit d'accuser la Providence d'injustice ou de cruauté à son égard. Le mal dont il souffre ne provient que de lui-même ou de ses semblables. Et si jamais, du reste, il s'était cru posséder un pareil droit, il l'aurait perdu depuis qu'il sait que Dieu a voulu se revêtir de notre humanité de douleur et de mort, et a accepté pour lui-même des souffrances physiques et surtout des souffrances morales telles que jamais homme n'a pu et n'a dû en endurer de semblables.

140. — Mais est-ce seulement dans le but de partager nos souffrances que Dieu s'est incarné, en prenant dans la personne de Jésus la forme et la nature humaine ? Non certes, il a voulu faire plus que l'homme lui-même ne pouvait désirer. Non content de nous donner l'exemple de la résignation et de la libre acceptation de l'épreuve qui nous est imposée, il a remonté à la cause du mal, à l'origine de nos souffrances, pour en atténuer autant que possible les effets.

Ces effets auraient dû se faire sentir éternellement en

nous ; car un acte accompli dans le monde moral ne peut pas plus s'anéantir que la matière ou le mouvement dans la nature physique soumise à la volonté de l'homme. L'ébranlement communiqué par cet acte au monde moral ne peut que se propager dans toute l'étendue de ce monde, absolument comme un ébranlement mécanique effectué en un point de l'univers affecte tout le monde matériel, sous forme d'une onde vibratoire se propageant indéfiniment dans toutes les directions.

Mais dans ce dernier cas, si l'effet physique ne peut être supprimé, l'homme peut du moins transformer à son gré les phénomènes qui en résultent ; il peut, par exemple, réfléchir le mouvement vibratoire dont nous venons de parler, en le faisant revenir à sa source avec une différence d'une demi-phase, de manière qu'il s'ajoute au mouvement primitif pour en détruire l'effet. C'est ce qu'on appelle en physique le phénomène de l'interférence. On conçoit que Dieu ait fait dans le monde moral quelque chose d'analogue à ce que nous pouvons faire dans le monde physique. On conçoit qu'il ait modifié les effets de la faute originelle, de manière à redresser la situation morale de l'homme et à lui permettre de revenir à Dieu, comme un mouvement vibratoire peut se réfléchir sur un obstacle extérieur et interférer avec le mouvement primitif de manière à l'annihiler.

C'est dans cette action de la Providence divine que consiste à proprement parler ce qu'on appelle la Rédemption.

141. — Après l'ébranlement communiqué à l'humanité par la faute du premier homme, tous les efforts de l'humanité pour remonter d'elle-même à Dieu devaient être aussi impuissants que les mouvements moléculaires d'une pierre qui tombe dans le vide le seraient pour arrêter la chute de cette pierre ou la faire revenir à son point de départ. Pour ramener l'homme dans la sphère d'union avec Dieu, dont il était volontairement sorti, il lui fallait un point d'appui extérieur et une force infinie dirigée vers Dieu. Or, l'homme étant d'une part essentiellement fini, et ne pouvant d'autre part trouver ce point d'appui en lui-même, il est clair que le problème était insoluble, et l'aurait été éternellement si la bonté infinie de Dieu n'était venue à son aide.

Il lui fallait un point d'appui extérieur. Dieu seul pouvait le lui fournir. C'est donc Dieu qui devait être le principal agent de la rédemption. D'un autre côté, l'homme ayant péché, il fallait que le péché fût expié, c'est-à-dire que l'acte réparateur fût fourni par la nature humaine et que la force dirigée vers Dieu provînt de cette même nature humaine.

142. — Ce sont précisément ces conditions qui se sont trouvées réalisées dans l'Incarnation divine en vue de la Rédemption.

Jésus, avons-nous vu, était Dieu et était homme. Comme Dieu, il a fourni à l'homme le point d'appui extérieur et la force infinie dont il avait besoin pour revenir à Dieu. Comme homme, il a agi sur la nature

humaine tout entière en la redressant, pour ainsi dire, de telle manière qu'elle puisse vibrer à l'unisson du mouvement rédempteur (1).

De plus, en nous reportant à la comparaison qui précède, il est facile de concevoir comment les mérites de Jésus-Christ peuvent se surajouter à ceux de l'homme avant aussi bien qu'après l'Incarnation. En effet, un ébranlement matériel se propage dans tous les sens, en arrière aussi bien qu'en avant; quel que soit le point où il a pris naissance, il atteint toutes les parties de la masse matérielle où il se produit. On conçoit qu'il puisse y avoir quelque chose d'analogue pour la Rédemption, et que les mérites de l'Homme-Dieu aient pu s'appliquer aux âmes des justes qui ont précédé sa venue de la même manière qu'ils s'appliquent aux nôtres.

En résumé, nous pouvons comparer la faute originelle à un ébranlement produit dans la substance humaine, ébranlement qui a détruit l'équilibre de cette

---

(1) Il est bien entendu, du reste, que ce n'est là qu'une analogie, une simple comparaison. Nous n'avons pas la prétention d'expliquer le *mécanisme* de la Rédemption qui, tenant d'un côté à Dieu, sera toujours infiniment au-dessus de notre intelligence. Notre but est simplement de montrer la possibilité et la convenance rationnelle de ce mystère, par les analogies grossières que nous présente la nature physique.

On raconte que saint Patrice essayait de faire concevoir aux Irlandais le mystère de la sainte Trinité en leur montrant le trèfle à trois feuilles. Notre but est le même que celui du saint apôtre; seulement nous nous servons d'analogies plus en rapport avec les connaissances scientifiques de notre époque et avec l'état d'esprit de la société contemporaine.

substance dans son union avec Dieu; et la Rédemption à un ébranlement en sens inverse venant de Dieu, se produisant également dans la substance humaine, de manière à annihiler l'ébranlement primitif, à peu près comme un mouvement ondulatoire peut être arrêté par un obstacle extérieur et donner naissance à une onde en sens inverse qui, s'ajoutant à la première sous certaines conditions, l'anéantit.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE

---

143. — Nous avons comparé la Rédemption à un ébranlement inverse de l'ébranlement originel, produisant des effets analogues à ceux qui se présentent dans les milieux matériels. Mais tandis que dans ceux-ci les molécules, inertes et passives, suivent fatalement le mouvement qui les sollicite, dans le milieu moral où se produit la Rédemption, les *molécules constitutives de ce milieu*, autrement dit les individualités humaines, sont libres de résister au mouvement rédempteur. Pour que ce mouvement ait son effet utile et puisse annihiler le mouvement primitif, il faut que *les molécules humaines vibrent pour ainsi dire à l'unisson, sans différence de phase, avec le mouvement de la Rédemption.*

L'Eglise est la société des âmes qui correspondent aux mérites de Jésus-Christ ; c'est, si l'on veut, le milieu suivant lequel se propage le mouvement rédempteur. Tout homme qui correspond à ce mouvement fait donc partie de l'Eglise; autrement dit, l'Eglise est, sui-

vant une expression géométrique, le *lieu* des âmes qui correspondent au mouvement de la Rédemption.

Il nous reste à étudier quelques-unes des propriétés de ce lieu.

144. — Nous avons démontré que Jésus-Christ est Dieu ; il en résulte évidemment que Jésus-Christ est infaillible dans ses promesses comme dans ses enseignements ; par suite, nous devons respecter sa parole comme l'expression même de la vérité.

Il y a donc un dépôt authentique de la vérité sur la terre, et il est facile de concevoir *a priori* qu'il devait en être réellement ainsi. Il eût été en effet par trop triste que l'homme, qui a si grand'soif de la vérité, qui la cherche avec tant d'ardeur depuis tant de siècles, en y consacrant parfois toutes les forces vives de son être, il eût été, dis-je, désolant que l'homme ne pût jamais arriver à en posséder sûrement quelque parcelle en dehors des phénomènes du monde extérieur que la science lui fait connaître, phénomènes qui peuvent intéresser et occuper son esprit, mais qui ne lui apprennent rien sur la nature intime des choses, sur l'origine et la fin de tout ce qui l'entoure. L'histoire est là pour nous montrer que toutes les tentatives faites par l'homme pour arriver à cette connaissance supérieure des choses ont été infructueuses, que tous les systèmes auxquels il est laborieusement parvenu sont contradictoires, par suite erronés, et qu'aucun d'eux n'a jamais pu s'imposer à l'esprit humain comme l'expression cer-

taine de la vérité. On ne peut croire cependant que Dieu nous ait donné un tel besoin de la vérité, un tel désir d'y parvenir, s'il n'y avait pour nous quelque part un moyen sûr de la connaître ou du moins d'en connaître ce qui peut le plus nous intéresser; sans quoi Dieu se serait plu à nous donner le change sur ce qu'il y a de plus légitime dans les aspirations de notre âme; ce qui est impossible et absurde.

Il faut donc qu'il y ait dans le monde comme un dépôt authentique de la vérité auquel nous puissions recourir avec la certitude que les enseignements qu'il contient ne viennent pas de l'homme, mais de Dieu.

Or, un seul homme s'est donné comme l'expression infaillible de la vérité sur la terre :

« Je suis la voie, la *vérité* et la vie. »

C'est Jésus; et si nous n'avions déjà démontré par les preuves les plus décisives que Jésus est Dieu, cette seule considération devrait nous faire admettre qu'il y a quelque chose de plus qu'humain dans sa parole, et que c'est en elle seule que nous devons trouver l'expression de la vérité qui ne trompe pas.

145. — Nous pouvons en déduire immédiatement une conséquence importante.

La démonstration de la divinité de Jésus-Christ est jusqu'à un certain point indépendante de l'authenticité des Evangiles. On peut démontrer comme nous l'avons vu, rien que par les caractères intrinsèques qu'on trouve en lui, que le christianisme vient de Dieu, et que par suite

les enseignements de Jésus sont divins. Or, les Evangiles sont les seuls documents écrits par lesquels ces enseignements soient arrivés jusqu'à nous. S'ils n'avaient pas été conservés à l'abri de toute corruption, ou au moins de toute modification doctrinale, on pourrait trouver avec raison qu'il était bien inutile que Dieu nous eût parlé par la bouche de Jésus, puisque nous ne pourrions pas avoir le sens exact ni même le texte certain de ces paroles. Mais Dieu ne fait rien d'inutile. Nous devons donc en conclure que les livres qui nous ont transmis les actes et les paroles de Jésus ont dû, par un privilège spécial, être exemptés de toute erreur au moins doctrinale, et nous arrivons ainsi directement à la démonstration de cette vérité dont nous avons déjà longuement démontré la certitude historique, à savoir que les Evangiles sont authentiques et contiennent la vraie doctrine de Jésus (1).

Les Evangiles constituent donc le dépôt, pour ainsi dire matériel, de la vérité sur la terre, de la vérité telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus.

146. — Est-ce à dire que le texte de ces écrits, dont

---

(1) Remarquons ici encore une fois, comme tous nos raisonnements se tiennent ensemble et se prêtent un mutuel appui; et c'est là une nouvelle preuve réellement scientifique de la vérité de ces raisonnements; car, comme nous l'avons déjà dit, c'est par l'accord des conséquences qu'on en déduit, que la science établit la légitimité de la plupart des principes sur lesquels elle est fondée.

l'original est depuis longtemps perdu, soit, comme le pensent les protestants, le seul fondement du christianisme ? S'il en était ainsi, on ne comprendrait pas pourquoi Jésus n'aurait pas écrit lui-même ses enseignements, pourquoi il n'aurait pas tracé sur le marbre ou l'airain la *lettre* de ses commandements ; on ne comprendrait pas davantage pourquoi les Evangiles sont muets sur un grand nombre de points qui ont acquis une si haute importance dans toutes les communions chrétiennes, par exemple l'organisation de l'Eglise.

De plus, un texte, si clair qu'il soit, est susceptible de plusieurs interprétations différentes ; quand la passion s'y mêle, elle sait rendre obscurs les paroles ou les actes qui paraissent le plus évidents par eux-mêmes. Nous-mêmes, avec nos lois pourtant si précises, si longuement discutées, si nettement définies, nous ne pouvons nous passer d'assemblées spéciales chargées d'interpréter constamment les textes, d'en fixer la portée, le caractère et l'esprit.

Quelque clairs, quelque précis qu'aient été les enseignements du Christ pour ses disciples immédiats, quelque puissante qu'ait été la tradition à l'origine de l'Eglise, le texte seul des Evangiles n'aurait jamais suffi à maintenir ces enseignements dans leur intégrité primitive. L'expérience de dix-huit siècles est là pour nous le prouver : il n'est presque pas un passage du Nouveau Testament qui n'ait été interprété dans les sens les plus différents ; tous les enseignements du Christ, dogmatiques ou moraux, ont été tour à tour

dénaturés par des hérétiques qui tous s'appuyaient sur l'autorité des Ecritures, quitte à rejeter comme douteux ce qu'il leur était trop difficile d'expliquer à leur gré.

Or, il serait presque inutile que le Christ fût venu nous enseigner au nom de Dieu, si sa parole avait dû être laissée à la libre disposition de nos erreurs et de nos passions, si nous ne pouvions discerner clairement, au milieu des interprétations multiples et contradictoires de ceux qui se donnent pour ses disciples, de quel côté est la vérité, de quel côté s'ouvre la voie qui conduit au ciel.

Il fallait donc de toute nécessité que le Christ investît les apôtres et leurs successeurs d'une autorité doctrinale infaillible comme la sienne, qui fût pour ainsi dire le prolongement de la sienne, pour fixer le sens de ses paroles, pour maintenir dans leur pureté intégrale son enseignement dogmatique et son enseignement moral, pour juger enfin et pour condamner en son nom, c'est-à-dire sans appel, les erreurs qui devaient s'élever si rapidement autour d'eux.

Cette succession d'hommes embrassant ainsi tous les temps, tous les lieux, devait former un livre véritablement vivant, aussi supérieur aux tables de l'Ancien Testament que la loi chrétienne est supérieure à la loi des Juifs, livre toujours ouvert, qui rend lui-même ses oracles, qui s'interprète lui-même, et que nulle volonté humaine, nulle malice, nulle violence ne saurait altérer ou détruire, car il n'est pas fait de main d'homme, il a son principe en dehors de l'humanité et

émane de l'esprit de Dieu éternellement agissant dans le monde des âmes.

Telle est la raison d'être, la nécessité rationnelle de l'infaillibilité doctrinale de l'Eglise.

147. — Un des points les mieux établis dans nos Evangiles, au point de vue historique et critique, c'est incontestablement la promesse d'assistance perpétuelle que le Christ a faite à son Eglise. Les Evangiles sont formels à cet égard, leurs témoignages sont précis et irréfutables.

« Voici, dit Jésus, que je suis avec vous jusqu'à la » consommation des siècles (1). »

« Je prierai le Père et il vous donnera un autre Para- » clet, afin qu'il demeure éternellement avec vous (2). »

« Le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en » mon nom, vous enseignera toutes choses et vous » rappellera tout ce que je vous ai dit (3). Quand cet » Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute » vérité (4). »

Or, quand Jésus promet d'être avec ses disciples jusqu'à la consommation des siècles, quand il promet de leur envoyer l'esprit de vérité qui doit demeurer *éternellement* avec eux, c'est qu'il a en vue non pas seulement ses disciples eux-mêmes, qui ne devaient pas lui

(1) *Matth.*, XXVIII, 20.
(2) *Joann.*, XIV, 16.
(3) *Id.*, 26.
(4) *Id.*, XVI, 13.

survivre de beaucoup. mais leurs successeurs pour toute la suite indéfinie des temps.

Il en résulte donc que le Christ a réellement investi son Eglise d'une autorité doctrinale parfaitement définie, qui n'est autre que la sienne propre prolongée à travers les siècles et qui, par suite, est infaillible.

148. — Mais, nous dira-t-on, où est l'Eglise? Au milieu des sectes nombreuses qui toutes se réclament des promesses du Christ, à quel signe reconnaîtrons-nous l'Eglise véritable? Grave question qui agite surtout nos frères séparés du protestantisme et qu'il nous faut trancher immédiatement; car il est clair que ce que nous avons dit des enseignements de Jésus, nous pourrions le répéter ici de son Eglise; il serait bien inutile que le Christ eût fondé son Eglise et l'eût investie d'un pouvoir quelconque si, au milieu des revendications opposées de tant d'Eglises diverses, nous ne pouvions sûrement savoir où est l'Eglise véritable, quelle est celle qui seule a autorité pour parler au nom de son fondateur.

Il est impossible que Jésus ait laissé une telle question en suspens, et c'est dans ses paroles que nous devons en trouver la solution.

149. — « Je vous enverrai, a-t-il dit, le Saint-Esprit, qui vous enseignera toutes choses. »

Or, l'Esprit-Saint ne peut enseigner des choses contradictoires, puisqu'il est lui-même la vérité; donc

l'Eglise qu'il inspire ne peut pas nous présenter de contradictions dans son enseignement dogmatique. Il est clair, en effet, que cette assistance divine promise par le Christ à son Eglise serait complètement illusoire si, sur des articles importants, tels que la communion sacramentelle du corps et du sang de Jésus, la rémission des péchés, la vie future, une partie de l'Eglise croyait d'une manière, et une autre d'une manière absolument opposée, ou si l'enseignement primitif s'était transformé en un autre différent. L'Eglise véritable doit donc posséder l'unité de foi dans l'espace et dans le temps. Et c'est là ce qui distingue en effet l'Eglise catholique des innombrables sectes sorties de l'hérésie de Luther, sectes qui toutes ont varié et varient encore continuellement dans leurs *Credo*, à tel point que non seulement elles diffèrent les unes des autres, mais qu'elles se contredisent elles-mêmes sur les points les plus importants de la foi (1).

150. — L'Eglise doit être universelle, le Christ ayant dit à ses disciples : Allez et baptisez toutes les nations. Or, l'Eglise catholique possède seule cette universalité que son titre, du reste, lui impose, et qu'aucune des

(1) C'est ainsi que Luther admettait le dogme de la présence réelle, qui est rejeté depuis longtemps par tous les luthériens. Par contre, Luther n'admettait pas la nécessité des œuvres pour le salut. Quel est le protestant raisonnable de nos jours qui croit, comme lui, qu'eût-on commis « mille adultères ou homicides, » la foi seule, sans aucun acte de repentir, suffirait pour vous sauver?

Eglises schismatiques particulières ou nationales n'a jamais songé à réclamer pour elle-même.

Se sachant infaillible, elle doit se proclamer telle. Car à quoi lui servirait ce caractère d'infaillibilité, si elle n'en avait pas conscience, si elle ne parlait pas au monde avec cette autorité qui lui vient de la certitude qu'elle a de ne pas pouvoir se tromper? Toute religion qui ne se dit pas infaillible se convainc d'erreur par cela même, car elle avoue qu'elle peut tromper (1). Or, l'Eglise catholique est la seule qui se dise infaillible; elle est la seule qui use des promesses du Christ pour définir la vérité et condamner l'erreur en son nom (2).

151. — Enfin il est un caractère encore plus précis qui doit servir à distinguer l'Eglise véritable des sectes particulières qui prétendent usurper ses titres; et ce caractère est le premier que le Christ lui-même ait donné à ses apôtres.

« Que dit-on que soit le Fils de l'homme? » demandait-il un jour à ses disciples.

Aussitôt Simon Pierre, prenant la parole, dit :

« Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

---

(1) Lacordaire, 3e *Conférence de Notre-Dame.*

(2) Les églises schismatiques grecque et russe se donnent bien, il est vrai, le titre d'orthodoxe (vraie doctrine), mais ce n'est qu'un nom dont elles se décorent et dont elles ne cherchent pas à tirer les conséquences nécessaires qui en découlent; elles n'ont jamais prétendu à l'infaillibilité réelle, ni défini aucun dogme, ni condamné aucune hérésie au nom de leur infaillibilité particulière.

Et Jésus lui répondit :

« Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ni la chair » ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est » dans les cieux.

» Et moi, je te dis que tu es Pierre, PIERRE SUR QUI JE » BATIRAI MON EGLISE, et les portes de l'enfer ne prévau- » dront point contre elle, et je te donnerai les clefs du » royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la » terre sera aussi lié dans le ciel, et tout ce que tu dé- » lieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel (1). »

Il en résulte donc avec la dernière évidence que l'Eglise est bâtie, selon la parole même du Christ, sur la personne de Pierre, et que tout ce que Pierre a séparé de l'Eglise est, toujours suivant la parole formelle du Christ, séparé de Dieu même.

Mais qui doit-on entendre par Pierre? Est-ce seulement l'apôtre Simon auquel Jésus adressait alors la parole? En changeant son nom en celui si expressif de Pierre, le divin Maitre a prouvé clairement qu'il n'entendait pas parler d'un homme seul, mais d'un être collectif, dont cet homme était le prototype et le représentant actuel. Il eût été absurde d'adresser de semblables promesses à un homme qui ne devait vivre que quelques années et mourait au moment où l'Eglise s'élevait à peine de ses fondements. La promesse de stabilité perpétuelle ne se serait donc étendue qu'à une courte période de vingt ans. C'est impossible, et les

(1) *Matth.*, XVI, 13-20.

docteurs de tous les temps, l'Eglise tout entière, ont toujours professé que cette célèbre parole du Christ s'adressait à tous ceux qui devaient succéder à Pierre sur sa chaire épiscopale.

Nous n'avons pas à citer ici les innombrables passages des Pères qui établissent clairement cette vérité. Cela nous ferait sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Qu'il nous suffise de rappeler le concile de Chalcédoine, où l'Eglise tout entière, grecque et latine, réunie dans un même élan de foi, proclama que Pierre parlait par la bouche de son successeur.

Pendant quatorze cents ans l'Eglise n'eut pas d'autre doctrine (1); aussi, quand les sectes séparées viennent maintenant nous dire que nous interprétons mal les paroles du Christ, nous sommes en droit de leur répondre : « Que faites-vous donc des promesses d'assistance perpétuelle faites par le Christ à son Eglise? Quoi! cette Eglise se serait trompée non pas une fois, mais pendant des siècles, sur un point aussi capital! Ses plus célèbres docteurs, ses conciles œcuméniques eux-mêmes, auraient erré dans l'expression de la foi! » Cela est impossible. Ou nos frères séparés se trompent en refusant de suivre l'interprétation traditionnelle et logique des paroles du Christ, ou le Christ s'est trompé en promettant à son Eglise une assistance qui aurait été si longtemps et si visiblement en défaut.

---

(1) On sait, en effet, que le schisme grec ne devint définitif qu'après la prise de Constantinople par les Turcs.

Pour nous, qui croyons et qui avons démontré que le Christ est Dieu, il nous est impossible d'admettre la seconde partie de ce dilemme, et nous devons croire que son esprit est réellement présent dans l'Eglise unie au siège de Pierre, et que par suite cette Eglise ne peut errer.

« Et quiconque tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur lequel elle tombera sera brisé (1). »

---

(1) *Matth.*, xxi, 44.

CONCLUSION

152. — La raison humaine, a dit de Bonald, ne peut céder qu'à l'autorité de l'évidence ou qu'à l'évidence de l'autorité (1). Nous nous sommes appliqué dans le premier livre à mettre en évidence la nécessité scientifique de l'existence de Dieu. Nous pensons avoir prouvé dans les livres suivants l'évidence de l'autorité qui s'attache à la parole du Christ et à l'enseignement de son Eglise.

Nous n'avons pas cependant la prétention d'avoir donné toutes les démonstrations relatives à ce sujet, et l'eussions-nous fait que nous ne croirions pas pour cela avoir entraîné l'adhésion d'un seul de nos lecteurs.

C'est qu'en effet, le fait de croire ou de ne pas croire n'est pas seulement une question d'ordre intellectuel, c'est avant tout, comme pour l'existence de Dieu, une question d'ordre moral. Pour que les yeux de l'intelligence s'ouvrent à la lumière de la foi, il faut que la volonté renonce au mal et cherche à s'attacher au bien.

---

(1) *Recherches philosophiques*, I.

« Bienheureux, a dit le Christ, ceux qui ont le cœur pur, car ils *verront* Dieu. »

Nous nous sommes attaché uniquement, dans cet ouvrage, à dissiper les préjugés qui entourent nos croyances, à démontrer que ces croyances sont *nécessaires* au point de vue de la science et de la raison ; en un mot, nous avons introduit le lecteur indifférent ou sceptique à la porte du christianisme. Pour qu'il y entre réellement, pour qu'il participe à la vie de l'Eglise, il lui faut faire à son tour un acte intérieur, qui dispose son âme à *vibrer à l'unisson* du Christ.

Cet acte, c'est la prière.

Mais, nous dira-t-on, pour prier il faut croire. Sans doute, pour prier il faut s'adresser à Dieu ; par suite il faut croire que Dieu existe ; mais quel est l'homme parfaitement convaincu au fond que Dieu n'existe pas ? Or, il suffit que vous regardiez l'existence de Dieu comme possible, il suffit que vous soyez simplement ébranlé par la suite des raisonnements qui précèdent, pour formuler la prière suivante (1) :

« O Dieu, si vous existez, donnez-moi la pleine conviction de votre existence, faites-moi connaître si réellement l'Eglise catholique est instituée par vous pour nous enseigner les vérités que nous devons croire, si Jésus est Dieu, et donnez-moi la force de conformer toutes mes actions, ma vie entière, à ces croyances que vous m'inspirerez. »

---

(1) Cf. GUIBERT, *Synthèse divine*, II, p. 317.

Nous pouvons affirmer au nom de l'Eglise, au nom du Christ lui-même (1), qu'une telle prière faite avec humilité, avec un désir sincère et persévérant de connaître la vérité, sera tôt ou tard infailliblement exaucée.

Nous serions trop heureux d'y avoir amené un seul de nos lecteurs (2).

---

(1) « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. »

(2) Voici, pour les personnes qui voudraient pénétrer plus avant dans la connaissance du christianisme et de sa doctrine, les titres de quelques ouvrages qu'elles pourraient consulter utilement :

Philosophie du Credo, par le P. Gratry, ancien élève de l'Ecole polytechnique (résumé court et substantiel de la foi catholique).

Exposition du dogme catholique, par le R. P. Monsabré.

Etudes philosophiques sur le christianisme, par A. Nicolas, ancien magistrat.

De la croyance due à l'Evangile, par M. Wallon, membre de l'Institut.

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'abbé Fouard.



APPENDICE

NOTE I

LA DOCTRINE ATOMIQUE ET LES EXPÉRIENCES DE M. HIRN

Toutes les démonstrations par lesquelles nous avons réfuté le matérialisme et le panthéisme reposent sur la théorie atomique telle qu'elle est adoptée généralement de nos jours; on suppose dans cette théorie que tous les corps sont composés de molécules animées d'un mouvement incessant. Plusieurs savants éminents sont absolument opposés à cette manière de voir et croient que ce qu'on a appelé la *théorie cinétique* de l'univers est en contradiction formelle avec les faits observés. Quelques expériences de M. Hirn paraissent appuyer cette opinion et ajoutent une nouvelle réfutation à toutes celles que nous avons données du matérialisme dans le cours de cet ouvrage. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des expériences de M. Hirn; elles sont exposées

tout au long dans les mémoires de l'Académie royale des sciences de Belgique du 11 octobre 1884 (tome XLVI, 1885). Nous en retiendrons seulement les conclusions que M. Hirn lui-même formule ainsi :

« En adoptant la théorie cinétique (mouvements moléculaires des gaz), on est amené à reconnaître :

» 1° Que la résistance des gaz au mouvement des corps qui s'y meuvent, que la résistance de l'air atmosphérique au mouvement d'un projectile, par exemple, est, à densité constante, dépendante de la température. — Ce fait est absolument réfuté par l'expérience.

» 2° Que les lois de l'écoulement des gaz d'un réservoir dans un autre où la pression est moindre sont tout à fait autres que celles qui étaient admises d'après l'expérience. Ainsi notamment l'air atmosphérique à 0° de température et à une pression quelconque devrait prendre la vitesse limite de 485 mètres par seconde quand il se jette dans un espace où la raréfaction est complète. — Ce fait est encore radicalement réfuté par l'expérience.

» 3° Que la vitesse du son, dans l'air atmosphérique par exemple, dépend du degré d'acuité de chaque son : ce qui est absolument faux.

» 4° Enfin que la hauteur de l'atmosphère devrait être limitée à 12,000 mètres environ, ce qui est de beaucoup au-dessous de la vérité. »

Aucune de ces quatre propositions de M. Hirn n'a été réfutée par les partisans des théories cinétiques ; il en résulte que ces théories sont fausses en ce qui concerne

les gaz et les vapeurs, et par contre-coup en ce qui concerne les liquides et les solides. Il en résulte encore évidemment que les théories matérialistes qui reposent uniquement sur les mouvements des atomes sont erronées (1).

---

(1) Voir, pour le développement de cette question, la *Constitution de l'espace céleste*, la *Notion de la force dans la science moderne*, surtout la *Nouvelle réfutation des théories cinétiques*, par M. Hirn. (Paris, Gauthier Villars.)

NOTE II

DU TRANSFORMISME

Le transformisme est la doctrine suivant laquelle toutes les espèces vivantes dérivent les unes des autres par les seules forces mécaniques et physiques de la nature. On présente si souvent cette doctrine comme la négation de toutes les croyances religieuses, qu'on nous saura gré sans doute de la discuter ici un peu plus à fond que nous ne l'avons fait dans le courant de cet ouvrage.

Disons tout d'abord que cette doctrine n'a en elle-même rien qui soit contraire à la révélation biblique ou aux dogmes du christianisme. Elle a même été conçue peut-être pour la première fois, et en tout cas exprimée fort nettement, bien des siècles avant Lamarck et Darwin, par un des plus grands docteurs du christianisme, saint Augustin. Le grand évêque d'Hippone, dans son Commentaire sur la Genèse, dit en effet expressément que Dieu n'a pas créé directement les plantes suivant leurs espèces ; il prétend au contraire que Dieu

a seulement désigné la terre comme la cause productive des herbes et des arbres, c'est-à-dire que la terre a reçu de Dieu la vertu de les produire (1), et il appuie son sentiment de l'autorité même de l'Ecriture : « Telle » a été l'origine du ciel et de la terre, dit Moïse au livre » de la Genèse (II, 4), et c'est ainsi qu'ils furent créés au » jour où le Seigneur Dieu fit l'un et l'autre et qu'il » créa toutes les plantes des champs avant qu'elles » fussent sorties de la terre, et toutes les herbes de la » campagne avant qu'elles eussent poussé. » Saint Thomas, commentant l'opinion de saint Augustin, ajoute : « Avant que les plantes parussent sur la terre, la terre avait donc reçu le pouvoir de les produire ; elles étaient donc en elle comme l'effet dans sa cause. » C'est bien là la véritable doctrine évolutionniste telle que nous l'avons définie plus haut (2), Dieu n'intervenant qu'une fois à l'origine des choses en donnant à la nature le pouvoir de se développer suivant des lois voulues et déterminées à l'avance. Ajoutons que saint Thomas d'Aquin, s'il ne se prononce pas entre cette doctrine et la doctrine opposée, ne laisse pas cependant que de pencher visiblement de son côté, puisque pour lui l'opinion de saint Augustin a autant de poids que celle de tous les autres docteurs réunis (3).

Il est bien certain, d'autre part, que ni saint Augustin

(1) *Super Gen.*, ad. litt., lib. VIII, cap. 3, et lib. V, cap. 5.
(2) Voir page 76.
(3) Drioux.

ni saint Thomas n'ont été jusqu'à appliquer le même principe de l'évolution aux hommes. Mais si on peut l'appliquer aux plantes, il n'y a aucune difficulté à l'appliquer aux animaux, la transition entre les plantes et les animaux étant très difficile à établir, dans certains cas, à la limite. Du reste, la Genèse elle-même semble encore ici favoriser cette opinion par les termes qu'elle emploie : que les EAUX PRODUISENT des reptiles vivants (I, 20); que la TERRE PRODUISE des animaux vivants (I, 24).

Ainsi jusqu'ici, la doctrine du transformisme ne présente rien qui puisse choquer nos croyances. Mais là où nous ne pouvons plus la suivre, c'est quand elle prétend faire dériver l'homme tout entier, y compris ses facultés intellectuelles et morales, des animaux, des plantes, et, en remontant plus haut, de la matière brute, suivant les lois purement mécaniques de la physique et de la chimie; car nous tombons alors en plein matérialisme, et nous avons vu que le matérialisme est condamné par la science non moins formellement que par la foi.

Nous avons examiné plus haut cette thèse radicale sur les origines de la vie, et nous avons vu qu'elle est scientifiquement absurde. Nous n'aurions donc pas besoin d'y revenir. Cependant il n'est pas mauvais d'examiner, à ce point de vue, la thèse de nos adversaires pour la réfuter directement.

Tous les êtres vivants, y compris l'homme, se développent, disent-ils, dans la vie fœtale suivant la loi d'une

évolution ascendante, à partir des espèces les plus inférieures, en s'élevant graduellement dans l'échelle des êtres, à tel point, disent-ils, que, dans les premiers instants de cette vie, l'embryon de l'homme ne peut se distinguer de celui des animaux.

Supposons qu'il en soit réellement ainsi. Il en résulterait uniquement qu'il y a une loi commune pour le développement des êtres, loi qui s'applique à l'homme aussi bien qu'aux animaux, impliquant l'unité de la création et par suite la nécessité du créateur.

Du reste, comme le fœtus humain ne se transforme jamais en éléphant, pas plus que celui de l'éléphant ne devient jamais un homme, il faut admettre que ces ressemblances ne sont qu'apparentes ou extérieures, et qu'il existe dans ces différents fœtus soit des différences organiques que notre œil ne peut pas saisir, soit plutôt une force interne particulière à chaque être, qui dirige son développement suivant une loi invariable.

Nous sommes donc ainsi amenés, dans la doctrine même du transformisme, à reconnaître que chaque être vivant possède, dès les premiers instants de sa conception, une force particulière, un principe uni au corps, qui le forme, pour ainsi dire, et préside à son développement. C'est ce principe que, dans l'homme, nous appelons l'âme.

L'âme est bien, en effet, suivant la doctrine de saint Thomas, la forme du corps, c'est-à-dire ce qui forme et développe le corps, et cette action inconsciente de

l'âme sur le corps ne se borne pas seulement à la vie fœtale, elle s'étend sur la vie entière, depuis les premiers instants de notre conception jusqu'à notre mort. Ainsi chaque être vivant doit posséder un principe distinct, variant suivant les espèces, qui préside à son développement, qui dirige son évolution vitale ; et le transformisme nous en démontre, mieux encore peut-être que la théorie des espèces, l'absolue nécessité.

Un autre argument en faveur de l'évolution des espèces revient souvent dans les ouvrages des transformistes.

Il existe dans les structures des membres, dans les formes des différents animaux, des analogies qui sont, disent-ils, des traces très nettes du passage des espèces inférieures aux espèces supérieures. Ainsi le bras de l'homme et la nageoire du poisson sont formés sur un plan analogue, et la patte de l'amphibie ou du reptile, les ailes de l'oiseau, sont les liens visibles qui unissent ces deux termes extrêmes. De même, disent-ils, l'existence d'organes rudimentaires s'explique à merveille avec la théorie de l'évolution, qui y reconnait des organes vestigiaires des espèces antérieures, tandis qu'il est impossible d'en comprendre l'utilité dans la théorie des espèces séparées (1).

Ce dernier argument est certainement spécieux ; on peut le considérer comme le plus fort de tous ceux que nous présentent les transformistes en faveur de leur

---

(1) De Varigny.

opinion. Mais remarquons que si cet argument appuie l'hypothèse d'une évolution dirigée par une cause intelligente, par contre il infirme absolument la thèse, chère aux transformistes athées, d'une évolution purement fortuite et dirigée seulement par les lois aveugles de la physique et de la mécanique ; car ces organes rudimentaires, précisément parce qu'ils ne servent plus à rien, auraient dû disparaître, en vertu du principe admis par les transformistes, que ce sont les améliorations utiles qui se conservent et les modifications inutiles ou nuisibles qui disparaissent.

On peut invoquer contre la théorie de l'évolution athée un grand nombre de faits du même genre, qui sont surtout frappants en ce qui concerne l'homme ; en considérant par exemple son état actuel et les espèces animales qui l'avoisinent, on voit clairement que s'il descendait de ces espèces, il aurait dû perdre un grand nombre d'avantages physiques qui lui auraient été particulièrement précieux aux époques primitives, dans ses luttes contre les bêtes sauvages et contre les forces de la nature. C'est ainsi que les mammifères ont des poils qui servent à les protéger contre la pluie et le froid, tandis que si l'homme en avait jamais eu, il ne se serait pas senti le besoin de se couvrir de vêtements. Le singe a un pouce préhenseur qui lui permet de grimper aux arbres avec une grande facilité ; l'homme ne l'a jamais eu, sans quoi nous devrions le trouver dans les races sauvages qui continuent à chercher dans les arbres un refuge contre les bêtes féroces.

On pourrait multiplier des exemples de ce genre : nous nous contenterons de ceux qui précèdent et renverrons pour les autres aux traités spéciaux.

En résumé, l'anatomie comparée de l'homme et des animaux prouve qu'il n'y a pas toujours gain et qu'il y a souvent perte quand on passe d'une espèce inférieure à une espèce supérieure. De même la présence des organes rudimentaires actuellement inutiles prouve que l'évolution fortuite ou mécanique n'existe pas ; elle peut prouver, au contraire, une évolution rationnelle dirigée par une cause intelligente qui aurait laissé des traces de son action dans ses œuvres. Du reste, on peut aussi l'expliquer très simplement, dans l'hypothèse de la création des espèces distinctes, par cette remarque que la pensée créatrice de Dieu a dû suivre les lois de la continuité que nous observons partout dans la nature et jusque dans notre propre pensée. La création, avant de se développer dans le temps, a été voulue de Dieu et conçue dans sa pensée, hors du temps, de toute éternité.

NOTE III

M. RENAN ET LA CRITIQUE HISTORIQUE

La *Vie de Jésus* de M. Renan a déjà été réfutée par des critiques nombreux et autorisés ; on a signalé les nombreuses erreurs, les contradictions qui émaillent cet ouvrage. Nous ne nous arrêterons pas à refaire un travail de critique qui ne présenterait plus, du reste, qu'un intérêt médiocre pour nos lecteurs ; il y a longtemps qu'on le sait, si M. Renan est un érudit, un écrivain remarquable, ce n'est qu'un savant très médiocre, dont les ouvrages sont loin d'avoir à l'étranger la réputation que son style seul leur a value chez nous. Nous demanderons seulement la permission d'étudier rapidement son système de critique historique et la manière dont il considère la question de l'authenticité des Evangiles. Cette question est, comme nous l'avons dit, capitale dans l'étude rationnelle du christianisme, et à ce point de vue nous pourrons tirer de l'ouvrage de M. Renan des remarques et des aveux précieux.

« J'admets comme authentiques, déclare-t-il, les

quatre Evangiles canoniques. Tous remontent au premier siècle (1). »

Mais, première contradiction, ils sont authentiques et ils ne le sont pas. Après avoir admis que les Evangiles sont authentiques, M. Renan déclare cependant que des légendes s'y sont ajoutées et qu'ils ne sont pas tout à fait des auteurs auxquels on les attribue. Nous allons voir, d'après M. Renan lui-même, ce qu'il faut penser de cette dernière assertion.

En effet, il est obligé d'avouer que l'Evangile de saint Marc est tellement net et précis, qu'il est impossible de ne pas l'attribuer à un témoin oculaire, à saint Pierre, comme le dit Papias. Mais alors si l'Evangile de saint Marc est authentique, comme tous les faits qu'il raconte sont identiques à ceux que renferme l'Evangile de saint Matthieu, celui-ci doit être aussi attribué à un témoin oculaire. Il est donc impossible de faire, comme le voudrait M. Renan, deux parts de l'Evangile de saint Matthieu, une, celle qui contient les discours du Seigneur, τὰ λόγια, qui serait authentique, et l'autre, celle qui contient les faits, qui serait apocryphe ; celle-ci étant identique à la partie correspondante de l'Evangile de saint Marc, puisque, de l'aveu de M. Renan, ce dernier Evangile est authentique, il doit en être de même de tout l'Evangile de saint Matthieu (2).

---

(1) Introduction, p. XXXVII.

(2) M. Renan donne comme preuve de ce qu'il avance l'expression d'Evangile *selon* saint Matthieu. Mais cette expression *selon* est la seule exacte, même et surtout au point de vue chrétien. L'Evan-

D'ailleurs M. Renan constate lui-même « l'accord frap-
» pant des textes et des lieux, la merveilleuse harmonie
» de l'idéal évangélique avec le paysage qui lui sert de
» cadre (1). » Cet accord, cette harmonie, seraient impossibles si les récits évangéliques n'étaient que des légendes composées après coup par des auteurs anonymes vivant longtemps après les événements qu'ils racontent, alors que la Judée tout entière avait été bouleversée, anéantie par le grand cataclysme national de l'an 70.

Quant à saint Jean, M. Renan ne peut pas le supporter; il l'accuse d'orgueil, de jalousie, d'imposture même, car il déclare impossible que Jésus ait parlé comme il le prétend. Cette grande colère se conçoit, car l'Evangile de saint Jean détruit à lui seul tout le système de M. Renan; il est impossible d'échapper par des *distinguo* aux déclarations si nettes que nous y trouvons relativement à la divinité de Jésus-Christ.

Du reste, malgré toute sa mauvaise volonté, M. Renan est bien obligé de constater que le fond de l'Evangile est bien de saint Jean; les détails sont trop nets, trop précis, pour qu'aucun critique sérieux puisse en

---

gile n'est pas de saint Matthieu, il est de Jésus, et les évangélistes ont eu soin d'effacer autant que possible leur personnalité pour bien montrer qu'ils n'étaient pas les auteurs, mais les *rapporteurs* de l'Evangile. L'expression adoptée par les premiers chrétiens est donc la seule convenable. C'eût été pour eux un blasphème que de dire l'Evangile d'un homme, cet homme fût-il un apôtre et un saint.

(1) P. LIII, introduction.

douter. Il nous en donne même d'excellentes preuves, par exemple le fait de la comparution de Jésus devant le pontife Anne. Cette comparution, dit-il, est absolument conforme à la procédure juive telle que la décrit le Talmud, et cette circonstance, qu'on ne trouve que dans Jean, est la plus forte preuve de la valeur historique du quatrième Evangile (p. 394). Mais tandis qu'il admet que dans saint Matthieu les faits sont apocryphes et les discours vrais, ici il prétend que ce sont les faits qui sont réels et les discours qui ne le sont pas. La seule raison qu'on en puisse donner, c'est que dans le premier cas les faits démentent sa théorie, et que dans le second ce sont les discours qui la contredisent : étrange critique en vérité que celle qui juge d'après sa propre thèse déclarée vraie *a priori*, et refuse de se laisser guider par l'étude intrinsèque des faits.

Du reste, si M. Renan admet les faits décrits par saint Jean comme vrais, pourquoi rejette-t-il ceux de saint Matthieu? En admettant, ce qui n'est pas, que les discours se contredisent, il n'en est pas de même des faits, qui concordent admirablement. M. Renan avoue lui-même que telle ou telle partie des Synoptiques, qui était incompréhensible dans saint Matthieu ou dans saint Marc, s'éclaire d'une vive lumière quand on la compare avec les passages parallèles de saint Jean. Il en résulte donc que, de l'aveu même de M. Renan, les faits rapportés par saint Matthieu sont réels, puisqu'ils sont identiques à ceux de l'Evangile de saint Jean. Il en résulte en particulier que les miracles que nous trou-

vons dans ces deux évangiles n'ont pas pour origine des légendes, comme le prétendait M. Renan au sujet de l'Evangile de saint Matthieu, et qu'ils sont au contraire rapportés par des témoins oculaires et dignes de foi. Or, ces miracles nous démontrent pleinement la divinité de Jésus-Christ. Quelle impossibilité y a-t-il alors d'accepter les discours de saint Jean? Certes, ils ont un autre cachet que ceux des Synoptiques en général, quoique ceux-ci s'élèvent parfois à la même hauteur que saint Jean. Mais aussi, les circonstances de temps et de lieux ne sont pas les mêmes. Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc se sont principalement occupés du ministère de Jésus dans les plaines de la Galilée, au milieu de ces populations douces et paisibles qui lui firent un accueil si empressé, et auxquelles il distribua si largement ses miracles. Saint Jean s'attache au contraire aux séjours du Christ à Jérusalem et nous rend compte de ses discussions avec les docteurs d'Israël. Il n'est pas étonnant que le ton de ces discussions ne soit pas tout à fait le même que celui du sermon sur la montagne et des paraboles adressées aux rustiques habitants de la Galilée. Il est évident que Jésus a dû employer dans ces circonstances un langage beaucoup plus élevé, que les intelligences simples et naïves de ses disciples n'étaient pas encore en état de saisir, et que saint Jean avait mieux compris et retenu.

Du reste, nous ne faisons aucune difficulté de reconnaitre avec les meilleurs critiques catholiques que cha-

cun des évangélistes a donné son cachet propre aux paroles du Sauveur. Ce qui nous importe, ce n'est pas la lettre de la doctrine de Jésus, c'est la doctrine elle-même. Si la lettre avait eu une telle importance, Jésus aurait eu soin sans doute d'écrire lui-même sa doctrine ; mais nous n'avons même pas ses discours dans la langue dont il s'est servi. Nous n'en connaissons que des traductions ; or, les traductions peuvent être exactes dans le fond, tout en étant infiniment variées dans la forme. Ainsi on a remarqué (1) que les paroles sacramentelles de la Cène diffèrent légèrement dans tous les récits que nous en avons, quoiqu'il soit bien certain que Jésus ne les ait prononcées que d'une seule manière. Il doit en être de même forcément des discours. Nous n'en connaissons que des traductions, dont chacune porte nécessairement le cachet du traducteur. Saint Jean a donc dû donner le cachet de sa personnalité aux discours qu'il nous a conservés de son maître ; mais le fond de la doctrine qui ressort de ces discours est identique, nous l'avons vu, avec celle des autres évangélistes. Nous avons même démontré qu'en nous appuyant uniquement sur saint Matthieu, on établissait tout aussi nettement la divinité de Jésus-Christ. Or, tout est là, pour les libres penseurs comme pour nous, et du moment que les auteurs sacrés sont d'accord pour nous déclarer que Jésus s'est donné comme Dieu (2), que

(1) *Manuel biblique.* BACUEZ et VIGOUROUX, t. III.

(2) Je vous adjure, lisons-nous dans les Synoptiques, je vous ad-

nous importent les différences de ton et de langage que l'on veut signaler entre eux? Ces différences ne servent même qu'à mieux constater l'indépendance et l'originalité de chaque auteur, et le point fondamental de leur thèse ne s'en trouve que mieux établi.

Du reste, M. Renan déclare lui-même que pour les affiliés, Jésus était le Fils de Dieu (1). Pourquoi donc reprocher à Jean d'avoir développé cette thèse dans son Evangile, du moment que c'était celle des affiliés, c'est-à-dire des apôtres? Mais il y a plus; M. Renan prend soin, suivant son habitude, de démolir plus loin l'opinion qu'il vient d'émettre au sujet de cet Evangile de saint Jean : « Bien loin, dit-il, que Jésus ait été CRÉÉ » par ses disciples, Jésus apparaît en tout comme supé- » rieur à ses disciples. Ceux-ci, saint Paul et saint Jean » exceptés, étaient des hommes sans invention et sans » génie. Saint Paul lui-même ne supporte aucune » comparaison avec Jésus. Les évangélistes sont si » fort au-dessous de celui dont ils parlent, que sans » cesse ils le défigurent faute d'atteindre à sa hau- » teur (2). »

Mais s'il en est ainsi, si réellement Jésus n'a pas été

---

jure, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu.

— Vous l'avez dit, je le suis, répond Jésus.

— Il a blasphémé, répond le grand prêtre.

Quelle affirmation plus nette pouvons-nous demander de la divinité de Jésus ?

(1) P. 252.

(2) P. 450.

CRÉÉ par ses disciples, — et c'est en effet ce que nous soutenons, — si saint Jean n'est pas capable de s'élever à la hauteur de Jésus, ce n'est donc pas lui qui a inventé les paroles sublimes qu'il met dans la bouche de son maître, et qui l'élèveraient bien au-dessus de lui, si, comme le prétend M. Renan, c'était lui qui en était l'auteur. La thèse de M. Renan est donc insoutenable, de par ses propres déclarations, et il reste définitivement acquis que le quatrième évangéliste n'a rien inventé et que tout ce qu'il rapporte est parfaitement d'accord avec ce que nous lisons dans les trois premiers. C'est aussi le résultat auquel nous étions arrivés par la simple discussion des textes (1).

Ce qui précède suffit pour donner une idée de la méthode critique de M. Renan; cette méthode consiste à accepter comme vrai ce qui lui plaît, à rejeter comme douteux ou faux ce qui est opposé à sa thèse. Il est inutile d'insister sur ce qu'une telle méthode a de contraire aux saines règles de la critique scientifique, et l'on voit combien nous avons eu raison de prétendre que M. Renan, quelque érudit qu'il soit, n'est pas un savant, dans la véritable acception du mot, et qu'il n'a aucun droit pour se réclamer de la science dont il ignore ou méconnaît à ce point les principes.

Quant à l'histoire même de Jésus, il nous suffira,

---

(1) Voir, livre III, chapitre v, la démonstration de la divinité de Jésus par le seul Evangile de saint Matthieu.

après ce qui précède, de donner quelques exemples de la manière dont l'auteur entend la critique historique.

Jésus, dit-il, est né à Nazareth ; il en donne comme preuve le verset 54 du chapitre XIII de saint Matthieu. Or, voici ce passage :

« Et venant dans son pays, il les instruisait dans leurs synagogues, en sorte que, saisis d'étonnement, ils disaient : « D'où viennent à celui-ci cette sagesse et ces miracles? »

On voit que le nom de Nazareth n'y est même pas cité et qu'on y dit encore moins que Jésus y est né. Par contre, M. Renan omet le passage si précis du même Evangile, verset I, chapitre II :

« Jésus étant né à Bethléem de Juda aux jours du roi Hérode, etc. »

Pour lui, ce passage est apocryphe parce qu'il ne rentre pas dans son plan : Jésus n'étant pas le Messie, aucune des prophéties messianiques ne doit pouvoir s'appliquer à lui. M. Renan n'admettra même pas que le hasard ait fait coïncider le lieu de naissance de Jésus avec la ville désignée par le prophète. Il préfère nier sans preuve contre les textes les plus formels, plutôt que de reconnaître comme vrai un seul des faits qui pourraient controuver sa thèse.

Plus loin il affirme que Jésus n'avait aucune connaissance de l'état général du monde : « Il semble, dit-il, » ignorer la paix romaine et l'état nouveau de société » qu'inaugurait son siècle, il n'eut aucune idée précise

» de la puissance romaine (1). » Ainsi, celui qui a trouvé cette formule admirable de l'harmonie qui doit exister entre les deux sociétés civile et religieuse : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu, » ne connaissait rien à l'état social du monde! Et cela parce que Notre-Seigneur dans ses paraboles parle de souverains qui se font la guerre, sans souci de la « paix romaine, » dont il ne fait pas mention! Autant accuser Perrault de ne pas connaître Louis XIV parce qu'il a écrit des contes qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec l'histoire de son temps.

Plus loin, au contraire, celui que M. Renan considérait comme un pauvre villageois naïf est à ses yeux un homme du monde, qui par son esprit, ses fines railleries, réduisait au silence ses adversaires, et il cite un exemple, l'histoire de la femme adultère, où il ne voit qu'une sorte de plaisanterie de salon (2) !

« Jésus, dit encore M. Renan, n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps. »

Or, c'est Jésus qui a dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent pas tuer l'âme. Mais craignez plutôt ceux qui peuvent envoyer le corps et l'âme dans l'enfer (3). »

Cela est tiré de saint Matthieu, qui est, d'après

---

(1) P. 58.
(2) P. 346.
(3) *Matth.*, x, 28.

M. Renan lui-même, le recueil authentique et spécial des discours de Jésus (1).

Il serait trop long et trop fastidieux de continuer une telle nomenclature ; nous nous contenterons de montrer M. Renan en face du phénomène capital de la vie de Jésus, les miracles.

Il est évident à première vue que M. Renan se sent mal à l'aise pour en parler. Il voudrait bien n'en rien dire, et reste muet là-dessus pendant plus de la moitié de son histoire. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il se décide à en parler vers la fin.

Il reconnaît avec assez de sincérité qu'il est impossible de supprimer le miracle de la vie de Jésus : « Ce » serait manquer, dit-il, à la bonne méthode historique » que d'écouter trop ici nos répugnances, et pour nous » soustraire aux objections qu'on pourrait être tenté

---

(1) *Jésus-Christ. Réponse à M. Renan*, du P. GRATRY.

Voir aussi dans l'ouvrage du P. Gratry l'excellente réfutation d'une des assertions les plus bizares de M. Renan. Celui-ci, après avoir reconnu que les quatre parents de Jésus dont les noms sont cités dans l'Evangile de saint Matthieu (chap. XIII) sont bien ses cousins germains, comme cela ressort des autres passages des Evangiles, où les noms de leurs pères et mères sont expressément donnés, veut cependant que Jésus ait eu d'autres frères et sœurs qui auraient été tellement obscurs que les évangélistes ne les auraient même pas connus !

Ajoutons aux remarques du P. Gratry que dans la langue hébraïque — et on sait que l'Evangile de saint Matthieu fut écrit d'abord en hébreu — il n'y a pas de terme propre pour dire cousin germain, le mot *frère* est le seul qui puisse servir pour désigner ce degré de parenté.

» d'élever contre le caractère de Jésus, de supprimer » des faits qui, aux yeux de ses contemporains, » furent placés sur le premier plan. (JOSÈPHE. *Ant.*, » XVIII, III, 3.) Il serait commode de dire que ce sont » là des additions des disciples. Mais les quatre narra- » teurs de la vie de Jésus sont unanimes pour vanter » ses miracles. Nous admettrons donc sans hésiter que » des actes, qui seraient maintenant considérés comme » des traits d'illusion ou de folie, ont tenu une grande » place dans la vie de Jésus (1). »

Ainsi, *des illusions ou de la folie*, telles sont les deux explications que M. Renan croit devoir donner de ces miracles. Plus loin il en ajoute une autre, la supercherie ou l'imposture, et il ne craint pas d'en faire retomber l'odieux non seulement sur les disciples, mais sur Jésus lui-même : « Il est impossible, dit-il, de savoir si les » circonstances choquantes d'efforts, de frémissements » et autres traits SENTANT LA JONGLERIE sont bien histo- » riques (2). » « L'histoire, dit-il encore, est impossible » si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité » plusieurs mesures.... Quand nous aurons fait avec » nos scrupules CE QU'ILS ONT FAIT AVEC LEURS MENSONGES, » nous aurons le droit d'être pour eux sévères (3). » « Après la mort de Jésus, la parole de Jésus était con- » vaincue de MENSONGE (4). »

(1) P. 266.
(2) P. 259.
(3) P. 250.
(4) P. 281.

Ainsi cette fois il le dit nettement : Jésus a menti, Jésus n'est pour lui qu'une sorte de fourbe, de charlatan, de jongleur. Et tel est l'homme que M. Renan propose cependant à notre admiration, tel est l'homme qu'il nous représente comme le plus beau caractère que le monde ait connu ; — « tous les siècles proclameront, dit-il, qu'entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand que Jésus. »

Ne nous étonnons pas d'une si monstrueuse contradiction : quel que soit le système adopté pour expliquer la vie de Jésus en dehors du surnaturel et de la croyance à sa divinité, on arrive forcément à de pareilles conséquences ; la vérité seule est une et ne se contredit jamais. Il est impossible de rien comprendre à la vie et à l'œuvre de Jésus, si l'on n'admet la réalité de ses miracles. Ceux qui n'y veulent pas voir la main de Dieu sont condamnés, comme M. Renan, à n'y voir que du charlatanisme ou de l'imposture, et alors Jésus n'est même plus l'honnête homme, le sage par excellence que certains de nos adversaires voudraient encore honorer en lui, il n'est qu'un imposteur, un misérable : « Ou Jésus est le fils de Dieu, réellement Dieu, » dit excellemment M. Caro, ou il n'est même pas un » homme supérieur, même pas un homme d'une haute » moralité, puisqu'il a élevé par les moyens les plus » coupables sa divinité illusoire. Ou le christianisme » est la vérité religieuse absolue, définitive, suprême, » ou il n'y faut voir qu'un long mensonge de dix-huit » siècles, édifié par l'imposture et la crédulité, soutenu

» par le despotisme et l'intrigue. Otez le surnaturel de » la vie de Jésus, vous faites de Jésus moins qu'un » grand homme, moins qu'un honnête homme : il a » trompé le monde (1). »

Il ne nous reste, pour terminer, qu'à montrer la critique de M. Renan en face d'un des miracles les plus saisissants de l'Evangile, de celui qui fut comme la préparation au mystère de la Croix, à la gloire de la Résurrection, et qui, par l'éclat dont il entoura l'homme-Dieu, précipita sa ruine dans les conseils de sa nation; nous voulons parler de la résurrection de Lazare, le seul miracle, du reste, que M. Renan se soit donné la peine d'analyser.

« Il est vraisemblable, dit M. Renan, que le prodige dont il s'agit ne fut pas un de ces miracles complètement légendaires dont personne n'est responsable ; en d'autres termes, nous pensons qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection. La renommée attribuait déjà à Jésus deux ou trois faits de ce genre. La famille de Béthanie put être amenée presque sans s'en douter à l'acte important qu'on désirait. Jésus y était adoré.

» Il semble que Lazare était malade et que ce fut même sur un message des sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée. La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie.... Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et en-

---

(1) Caro, *Idée de Dieu*, p. 124.

fermer dans son tombeau de famille. Ces tombeaux étaient de grandes chambres taillées dans le roc, où l'on pénétrait par une ouverture carrée que fermait une dalle énorme. Marthe et Marie vinrent au-devant de Jésus, et sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus près du tombeau de son ami, qu'il croyait mort, put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement, qui accompagnaient les miracles.... Jésus désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. »

En un mot, c'était une farce!

On comprendra que nous préférions l'Evangile.

Nous n'en finirions pas si nous voulions relever toutes les contradictions que l'on trouve dans cet ouvrage, ainsi que l'invraisemblance et la puérilité des explications données. Cette faiblesse d'argumentation est poussée à un tel point que M. Renan est arrivé à un résultat tout opposé à celui auquel il destinait son livre : il a converti des juifs et des libres penseurs dont l'esprit était plus logique que le sien.

NOTE IV

DE LA SUBLIMITÉ MORALE DU CHRISTIANISME

Dans le chapitre VI du livre III, nous avons démontré la divinité de Jésus-Christ en nous appuyant uniquement sur la sublimité de sa morale et sur les prodiges de vertu auxquels le christianisme a donné naissance.

Nous avons admis comme un principe incontestable que la morale de l'Evangile est la plus parfaite, et le christianisme la religion la plus élevée que le monde ait connues. Ce sont là deux vérités qui paraissent suffisamment évidentes par elles-mêmes et que tout homme de bonne foi, tant soit peu au courant de l'histoire de l'esprit humain, acceptera comme telles; et c'est pour ne pas allonger inutilement le cours de notre démonstration que nous avons simplement posé ces principes sans les démontrer.

Mais, comme l'a très justement dit M. Wallon, il faut aujourd'hui démontrer même l'évidence; et nous devons en tout cas prouver à nos adversaires que nous

sommes suffisamment armés pour résister à toutes leurs attaques, de quelque côté qu'elles puissent venir.

On a fait souvent la remarque que quelques-unes des maximes que nous lisons aujourd'hui dans l'Evangile avaient été émises longtemps avant Jésus par les philosophes ou les sages de l'antiquité, par les Platon, les Confucius, les Sakia-Mouni.

Cela est vrai. Nous n'avons nullement l'intention de contester ce qu'il peut y avoir de très beau, de très élevé dans les écrits des anciens sages de la Grèce et de l'Orient. Il ne peut venir à l'idée d'aucun chrétien que la morale ne date que de Jésus. Deux mille ans avant le Christ, Moïse avait fait connaître au peuple juif cet admirable Décalogue, qui est encore aujourd'hui le fondement de toutes les législations du monde civilisé, et que nous vénérons comme la parole inspirée de Dieu. Plus tard, les *voyants* d'Israël ont tracé dans leurs écrits, vieux de trois mille ans, des préceptes admirables de charité et de justice que nous vénérons à l'égal des maximes évangéliques.

C'est à cette source que très certainement les sages de l'antiquité païenne ont puisé leurs plus nobles inspirations et ont acquis celles de leurs connaissances philosophiques qui se rapprochent le plus de la théologie chrétienne (1). Il y a longtemps déjà que saint Jus-

(1) Le philosophe païen Porphyre dit expressément que Pythagore avait consulté les Hébreux; Hermippe ajoute qu'il transporta

tin, le premier apologiste du christianisme, faisait remarquer aux Grecs de son temps que tout ce que leurs sages avaient écrit de plus beau sur l'homme et sur Dieu, ils le devaient à Moïse et aux livres inspirés des Hébreux qu'ils avaient consultés dans leurs voyages en Egypte. La science historique moderne nous permet d'étendre les mêmes conclusions à tous les livres sacrés de l'extrême Orient.

Enfin, indépendamment des livres inspirés des Hébreux, il y a la révélation primitive que nous, chrétiens, nous admettons à l'origine de l'humanité, et sans laquelle il serait bien difficile d'expliquer comment la morale se retrouve presque identiquement la même, dans ses grandes lignes, chez les races les plus diverses de l'humanité.

Du reste, s'il est facile de trouver quelques pensées sublimes éparses çà et là dans les écrits des philosophes païens, il est encore plus facile d'y relever nombre de passages qui révoltent le sens moral le moins raffiné.

---

dans sa philosophie plusieurs des croyances judaïques. — Il en est de même de Thalès, originaire de la Phénicie, qui certainement se souvenait des premiers versets de la Genèse, quand il disait que l'eau est l'élément primitif des choses et que Dieu est un esprit ayant formé toutes choses de l'eau : *Thales aquam dixit esse initium rerum. Deum autem eam mentem quae ex aqua cuncta fingeret.* (Cic., *De nat. rerum*, l. I. 10.) On pourrait faire également de nombreux rapprochements entre nos livres saints et les écrits les plus anciens des philosophes de l'Inde, de la Chine, de la Perse. Voir particulièrement à ce sujet Abel Rémusat : *Mémoire sur Lao-tseu*, et Rohrbacher, *Histoire universelle*, l. XX. t. I.

C'est, par exemple, le *divin* Platon, qui s'efforce d'excuser des pratiques contre nature qui, de nos jours, le feraient envoyer au bagne avec tous ses compagnons, prétendant que ces pratiques servent à élever l'âme aux plus hautes pensées.

Quelle comparaison peut-on établir entre ces écrits, où ne brille que çà et là l'éclair fugitif de la révélation primitive défigurée par les passions et les ignorances de l'humanité, et cet Evangile, qui respire d'un bout à l'autre la morale la plus pure, où tout est divin, où tout porte la marque de la justice et de la sainteté absolue? Quoi de semblable à cette grande loi de charité ou d'amour universel que Jésus a recommandée si instamment à ses disciples comme devant les distinguer de tous les hommes?

« Je vous donne un commandement NOUVEAU, c'est que vous vous aimiez mutuellement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres [1].

» Il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point, et quiconque tuera sera condamné par le jugement. »

» Et moi je vous dis : « Quiconque se met en colère contre son frère sera condamné par le jugement.... Si donc tu présentes ton offrande à l'autel et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse

(1) *Joann.*, XIII, 34-35.

là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère....

» Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne commettras point d'adultère. »

» Et moi je vous dis que quiconque aura REGARDÉ une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur.

» Vous avez entendu qu'il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » Et moi je vous dis de ne point résister aux mauvais traitements; mais si quelqu'un t'a frappé sur la joue droite, présente-lui encore l'autre.

» Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. »

» Et moi je vous dis : AIMEZ VOS ENNEMIS, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et pleuvoir sur les justes et les injustes.

» Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

Quel langage! Et comme on comprend que ces paroles aient révolutionné l'humanité, quand elle les entendit pour la première fois!

Qu'y a-t-il de semblable, dans les écrits des anciens philosophes, à l'enseignement de ces merveilleuses béatitudes par lequel Jésus ouvrit son ministère public :

« Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.

» Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre.

» Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

. . . .

» Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

» Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. »

Faisons enfin remarquer que Jésus est le premier qui ait fait connaître au monde le prix de la virginité et de la continence parfaite de l'homme. Tout ce que les anciens avaient pu concevoir de mieux sous ce rapport avait été de condamner l'adultère et l'inceste. Seuls les Juifs, se fondant sur une loi directement inspirée de Dieu, regardaient toute espèce de fornication comme un péché. Mais leurs habitudes matrimoniales étaient encore si larges que Jésus a été obligé de leur prêcher l'unité et l'indissolubilité du mariage.

Il ressort donc de tout ce qui précède que la morale que Jésus a apportée à la terre est bien, comme nous l'avions affirmé, infiniment supérieure à toutes celles que l'humanité a connues.

Il est inutile maintenant d'insister sur l'état moral du monde auquel Jésus est venu révéler sa doctrine ; les écrivains les plus hostiles au christianisme ne peuvent s'empêcher de constater eux-mêmes à quel niveau était tombée la société issue de la civilisation gréco-ro-

maine [1]. Les désordres les plus honteux s'étalaient impudemment du haut en bas de l'échelle sociale. Les pratiques les plus abominables, les mœurs contre nature, étaient devenues si générales que les hommes les plus *honnêtes*, des empereurs comme Antonin, qu'on surnomma le Pieux à cause de sa dévotion pour les dieux de l'empire, comme Marc-Aurèle, le philosophe, dont on nous fait admirer les écrits empreints, nous dit-on, d'une morale tout évangélique, ne cherchaient pas à s'en cacher.

Nous ne voulons pas nous appesantir sur un sujet qui révolte notre pudeur et choque si vivement les idées morales que nous ont inculquées dix-huit siècles de christianisme, et renvoyons simplement le lecteur à l'énergique passage dans lequel saint Paul flétrissait les pratiques immondes des philosophes contemporains.

Ce qui est non moins certain, c'est le changement radical de mœurs qui se manifesta immédiatement dans les nouveaux convertis, et qui finit par se communiquer à la société tout entière. Aucun phénomène de ce genre n'avait été constaté jusqu'alors et n'a été constaté depuis.

Le mahométisme, la seule religion qui, avec le christianisme, se soit développée à une époque historique

(1) Voir un tableau de cet état social dans l'*Histoire des Romains* de V. Duruy, ouvrage peu suspect et empreint d'un esprit très nettement hostile au christianisme.

et dans un milieu connu, n'a rien changé à l'état moral des populations qu'il a converties. Au contraire, il a légitimé les passions les plus honteuses de l'humanité et leur a laissé leur libre cours: il les a même sanctifiées, comme l'ancien paganisme les avait déifiées, en les transportant avec ses élus dans le paradis qu'il leur promet. Loin de refréner les mauvaises passions de l'homme, le mahométisme n'a fait que les développer; ce fut et c'est encore la principale cause de ses succès.

Il faut donc que la religion de Jésus ait eu une vertu réellement surnaturelle pour triompher par des voies absolument opposées, et s'être imposée au genre humain en dépit des obstacles que lui opposaient les passions les plus tenaces de notre nature.

Il y a là un véritable miracle qui constitue une des preuves les plus palpables de la divinité de notre religion, preuve qui se renouvelle sans cesse depuis dix-huit siècles ; car sans cesse nous assistons aux prodiges de vertu et de dévouement inspirés par le christianisme, en dépit des obstacles naturels que lui opposent nos passions.

On nous objectera peut-être que si cette religion avait en elle un principe supérieur, ce principe devrait porter ses fruits dans tous ceux qui la pratiquent.

On oublie que le premier principe de la religion de Jésus, c'est que l'homme est libre et que Dieu n'impose à personne sa grâce et les miracles qui l'accompagnent. Cette vie, nous l'avons vu, n'est qu'un temps d'épreuve, épreuve qui nous a été imposée pour nous permettre

d'acquérir un bonheur que nous ne méritions aucunement par nous-mêmes, le bonheur de l'éternité, de l'infini. Or, qui dit épreuve dit liberté. Dieu ne donne sa grâce qu'à ceux qui font effort pour la recevoir, et c'est alors seulement qu'elle produit les effets surnaturels sur lesquels nous nous sommes étendu plus haut.

Or, de ce qu'un miracle ne se produit pas tous les jours, doit-on en bonne logique le récuser quand il se présente manifestement sous nos yeux? Parce qu'il y a des criminels, doit-on nier qu'il y ait des honnêtes gens? Parce qu'il y a des pécheurs, peut-on nier qu'il y ait des saints?

On ne peut pas, en bonne critique, juger de la valeur morale d'une doctrine uniquement d'après ceux qui la repoussent, et au lieu de ne voir dans le christianisme que les individus — aussi nombreux que l'on voudra — qui en suivent les pratiques extérieures et en négligent la loi intérieure ou morale, nous devons considérer plutôt ceux qui le pratiquent dans sa lettre et dans son esprit. Nous devons nous rappeler que cette même religion ne condamne rien tant que le mélange pharisaïque de la piété extérieure et du désordre moral; elle n'a pas de paroles trop sévères pour les scandales que causent ces hommes qui ne craignent pas de la compromettre si gravement aux yeux du monde.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez devant les hommes le royaume

des cieux; car vous n'y entrez pas vous-mêmes et vous n'y laissez pas entrer ceux qui se présentent.

» Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, et de l'aneth, et du cumin, et qui omettez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la foi. Ces choses-ci, il fallait les faire et ne pas omettre les autres.

» Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, pendant qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et de souillures (1). »

Telles sont les terribles paroles que Jésus adressait aux pharisiens et que l'Eglise ne cesse d'appliquer aux auteurs de scandales, quels qu'ils soient. Aussi nos adversaires n'ont-ils pas le droit de se servir contre elle des défaillances morales qui se produisent dans son sein, car elle les condamne encore plus sévèrement qu'ils ne les condamnent eux-mêmes.

Que si, au contraire, nous considérons uniquement dans la religion chrétienne ceux qui en suivent rigoureusement la loi extérieure et la loi morale, nous serons étonnés des fruits merveilleux que produit en eux la doctrine de Jésus sérieusement étudiée; nous serons étonnés des actes innombrables d'abnégation, de dévouement, de sacrifice, que cette doctrine suscite tous les jours au milieu de nous et que l'habitude seule nous empêche de voir et d'admirer.

---

(1) *Matth.*, xx, 13-27.

Si maintenant de ces héros obscurs et modestes du christianisme, nous passons à ceux que des vertus extraordinaires ou un génie spécial ont proposés à l'admiration des siècles, nous verrons mieux encore ce que peut la doctrine morale de Jésus accomplie dans toute sa perfection. Une religion qui a produit un saint Vincent de Paul ou un François d'Assise, qui produit encore de nos jours un dom Bosco et un P. Damien, ne peut venir que de Dieu.



TABLE DES MATIÈRES

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

LIVRE I

Nécessité scientifique de l'existence de Dieu

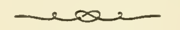
LIVRE II

Des rapports de la divinité et de l'humanité.

LIVRE III

Jésus-Christ.

APPENDICE



BESANÇON. — IMP. ET STÉR. DE PAUL JACQUIN.

